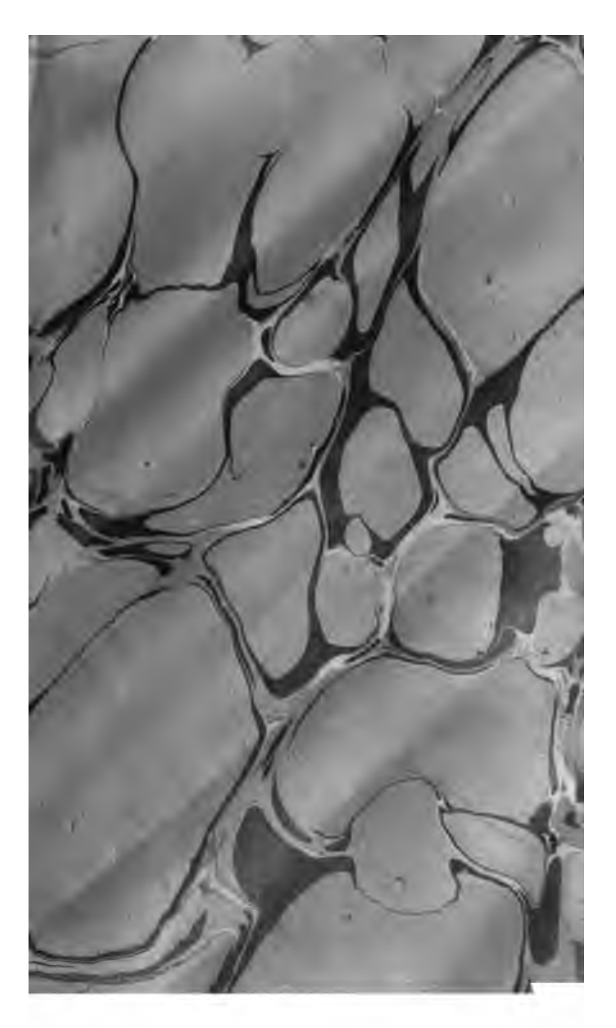
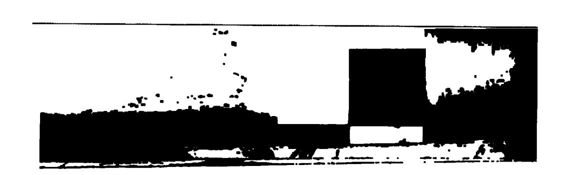




PAX IN BELLO

LEEDS.







THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE.

COMÉDIES EN PROSE. — TOME X.



THEATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE,

OU

RECUEIL DES TRAGÉDIES
ET COMÉDIES
RESTÉES AU THÉATRE FRANÇAIS;

Pour faire suite aux éditions stéréotypes de Corneille, Racine, Molière, Regnard, Crébillon et Voltaire:

Avec des Notices sur chaque Auteur, la liste de leurs Pièces, et la date des premières représentations.

COMÉDIES EN PROSE. — TOME X.



PARIS,

DABO ET TREMBLAY, LIBRAIRES,
rue de Vaugirard, n° 46.

1819.

LE FAUX SAVANT,

COMÉDIE,

PAR DU VAURE,

Représentée, pour la première fois, le 21 juin 1728.



PERSONNAGES.

DORIMAN, père de Lucile.
LUCILE, fille de Doriman.
POLYMATHE.
LISIDOR, amant de Lucile.
ARAMINTE, sœur de Doriman.
TIMANTONI, maître de langue italienne.
LISETTE, femme de chambre d'Araminte.
FORTUNÉ, valet de Polymathe.
LA FLEUR, laquais de Doriman.
Plusieurs domestiques de suite.

La scène est à Paris, dans la maison de Doriman.

LE FAUX SAVANT,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LUCILE, *seule, toute éplorée.*

NON, je n'en puis revenir.... Quelle surprise, justes dieux! A quelle extrémité me vois-je réduite? Ah! Doriman, ne vous montrerez-vous jamais mon père que par votre autorité?.... Raisons, prières, larmes, rien n'a pu vous fléchir.... Mille projets confus viennent s'offrir à mon esprit, aucun ne me détermine.... Tantôt, amante tendre et désespérée, je n'écoute que ma passion; tantôt, victime des bienséances, je ne veux suivre que mon devoir. Que puis-je donc résoudre? Ciel! est-il un combat plus cruel que celui de l'amour et de la vertu? Dois-je....



TIMANTONI.

Ah! ah! vous avez le cour pris? Votre haine, ni votre chagrin ne me soutprennent piou. Cela est dans l'ordre.

LUCILE.

Voudriez-vous, mon cher M. Timantoni, me rendre un service essentiel, dont je conserverai un éternel souvenir?

TIMANTONI.

Volontiers; je m'estimerai trop heuroux de vous être outile. *Son servitor, ma di core, signorina*; ordonnez. Quel est stou servitcio?

LUCILE.

Je ne puis m'adresser qu'à vous; je le fais avec confiance; vous m'avez toujours paru si bon, si obligeant!

TIMANTONI.

Je souis ravi de faire plaisir, quand je lou pouis, et surtout aux personnes que j'estime et que je respecte autant que vous, mademiselle.

LUCILE.

Voici une occasion de me prouver votre zèle; vous savez que M. Polymathe loge ici? Il s'y est rendu le maître: tous les domestiques dépendent de lui. Vous connoissez la contrainte où je suis? Le temps presse; oserois-je vous prier d'avertir le comte Lisidor?

TIMANTONI, *à part*.

L'aventure est plaisante! je le connois... (*A Lucile.*) Comment diantre, mademiselle, me prene

vous per un maître à chanter ou à danser? Si je voulois les imiter, vous me verriez aussi bien équipé que la plupart de stou messieurs; j'aurois de biaux habits, montre, tabatière, canne à pomme d'or; pout-être j'aurois aussi ké... ké..., ké... (*Faisant le geste du roulement d'une voiture.*) la petite chaise. Ma je ne me mêle que d'enseigner l'italian.

LUCILE.

Monsieur....

TIMANTONI, *l'interrompant.*

Il ne sera jamais dit dans le monde que Franchischino Timantoni se soit amousé à oun commerce équivoque. Entendez-vous, mademiselle! S'adresser à moi, à moi! me croire capable... Je souis dans une colère!... attaquer ma répoutation!...

LUCILE, *l'interrompant.*

Ne vous fâchez point, monsieur, écoutez-moi.

TIMANTONI.

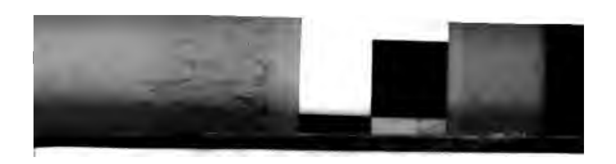
Dans notre race, de père en fils, nous ne sommes pas partagés des biens de la fortoune, à la vérité, ma en échange nous possédons l'honnour, la probité, le désintéressement; ce sont des vertous de famille.

LUCILE.

Ah! je n'en doute pas.

TIMANTONI.

N'ai-je pas refousé, il y a houit jours, deux étouis d'oro, de la fille d'oun banquier, per rendre simplement oun billet à oun mousquetaire? Et



que ses intrigues et sa vanité lui tenoient lieu de mérite.

TIMANTONI.

Sì, Signora.

LUCILE.

Que Lisidor surtout fasse agir ses amis; que mon père soit accablé de sollicitations.

TIMANTONI.

Vous aimez fourieusement stou joune homme!

LUCILE.

Ne mérite-t-il pas bien de l'être?

TIMANTONI.

Oui, vraiment. Il a l'air noble, la jamba bien faite, beau. Il me rassemble oun pou de visage. Il a été mon accolier; et, malgré sa naissance et la profession des armes, il coultive les sciences et les beaux arts. Votre choix ne peut être blâmé. *Lasciate far a mi.* Je vais de ce pas chez lui. S'il n'y étoit pas, je loui laisserai une lettre qui l'informera de tout.

LUCILE.

Que ne devrai-je point à vos soins?

TIMANTONI.

Vous y pouvez compter sourement. Ce n'est pas per votre montre.... Ma je vois dans votre amour una delicatessa, una franchisa et una vivacita qui me gagnent lou cour; et, per commencer à vous prouver mon zèle, souivez cet avis. Paroissez soumise à la volonté de M. Doriman. Faites piou, témoignez de la tendresse à Polymathe.

LUCILE.

Moi, affecter de la tendresse pour lui ? Je n'ai point l'art de masquer mes sentiments ; je suis née sincère.

TIMANTONI.

Per pou que vous lui fassiez bonne mine, son amour propre fera le reste. Allons, dissimoulez un pou. Cela ne coûte rien aux dames.

LUCILE.

Quand je pourrois m'y résoudre, à quoi cela aboutiroit-il ?

TIMANTONI.

A tout. Vos démarches ne seront point examinées : on ne se méfiera pas de vous ; et nous serons à portée de prendre des misoures.

LUCILE.

Je me rends ; je suivrai vos conseils. Allez donc, courez, volez chez Lisidor et chez Araminte, et que j'aie sur-le-champ de vos nouvelles.

TIMANTONI, *en s'en allant.*

Basta ; cousi, subitò, subitò ! Voilà ouna liçon bien proufitable ! *Oh Natoura ! Natoura !*

(*Il sort.*)

---

air Araminte.) Mais, que me veut ma sœur? Elle tranche du bel esprit, et sa jalousie contre Polymathe lui fait rabaisser les talents de ce grand génie, toutes les fois qu'elle en trouve l'occasion.

SCÈNE VI.

ARAMINTE, DORIMAN.

ARAMINTE, *à part.*

Non, non, M. Timantoni, ce mariage ne se fera point. Il faudroit que mon frère fût le plus imbécile... le plus... *(A Doriman.)* Ah! vous voilà, Doriman? Soyez-le bien venu. Vous vous êtes toujours bien porté?

DORIMAN.

Fort bien, à votre service. Votre santé me paroît bonne aussi?

ARAMINTE.

Très bonne. Votre séjour à la campagne a été long, vous devez vous y être bien ennuyé?

DORIMAN.

Peut-on s'ennuyer un seul instant où est M. Polymathe? Quelles ressources n'a-t-on pas avec un homme si admirable? C'est une bibliothèque vivante. Il parle de tout en maître : il raisonne de tout; il sait tout.

ARAMINTE.

Permettez-moi de n'être pas de votre sentiment. Eh! mon frère, si la vie d'un homme suffit à peine pour approfondir un art ou une science, devez

vous croire qu'il y ait quelqu'un qui les possède toutes?

DORIMAN.

Je crois ce que je vois. C'est un génie privilégié : il est universel, vous dis-je. Toutes les sciences semblent être nées avec lui. C'est le roi des beaux-esprits.

ARAMINTE.

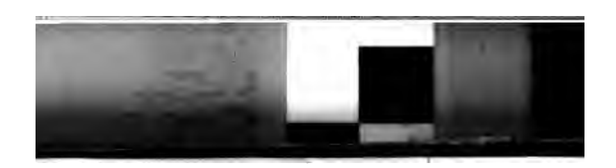
Quelle prévention!

DORIMAN.

Prévention? N'en est-ce pas une horrible de ne pas penser comme moi de l'auteur illustre de tant d'ouvrages différents? C'est un grand homme! il me dédie des livres. Son commerce m'instruit, sa conversation est remplie de bons mots, légère, délicate, amusante, enjouée. Il est fort aimable, contre la coutume de la plupart des savants, qui apprennent tout, excepté l'art de plaire. Plus je l'approfondis, plus je le trouve au-dessus de sa réputation.

ARAMINTE.

Sa réputation n'est pas si bien établie que vous le pensez. J'ai entendu dire à une infinité de personnes éclairées dont il est fort connu, qu'il court sans cesse après l'esprit; qu'il est captieux dans ses raisonnements, recherché, précieux même dans ses expressions, bizarre dans ses idées. Ils soutiennent qu'il se pare des pensées d'autrui; qu'il a plus de manège que de science. Ils veulent que sa



présomption et ses airs suffisants soient une preuve certaine de son ignorance.

DORIMAN.

Ces gens, et tous ceux qui raisonnent comme eux, sont eux-mêmes des ignorants, des envieux, des extravagants.

ARAMINTE.

Pourrois-je obtenir d'être écoutée sans emportement?

DORIMAN.

Peut-on de sang-froid entendre appliquer à un si galant homme le portrait d'un pédant?

ARAMINTE.

Ne vous y trompez pas ; la pédanterie est plus souvent attachée à l'esprit qu'à la profession. Le monde, je dis même le grand monde, en a autant que le collège ; et ce nom me semble dû à ceux qui, décidant toujours avec autorité, prennent l'air de maîtres dans les conversations. Gens d'un esprit singulier et satirique, rien ne leur plaît : ils donnent leur goût pour règle ; ils se croient les seuls dispensateurs de la gloire. Enorgueillis d'une teinture superficielle et de quelques termes de l'art, ils prétendent passer pour universels ; ils sont en liaison avec les savants les plus célèbres. Ils connoissent, il est vrai, les noms de tous les auteurs, la matière qu'ils ont traitée, les bonnes éditions, le titre de tous les livres ; mais ils ignorent ce qu'ils contiennent, ou s'ils en savent une partie, ils en font un si mauvais usage, qu'on doit,

ce me semble, préférer une ignorance modeste et aimable à un savoir orgueilleux et malin.

DORIMAN, *ironiquement.*

On ne doit point appeler de vos décisions; une savante telle que vous...

ARAMINTE, *l'interrompant.*

Je serois fâché qu'on m'accusât de vouloir le paroître : c'est un titre que l'usage interdit à mon sexe; mais ce même usage ne m'ordonne point d'apprécier plus qu'il ne faut un homme très médiocre.

DORIMAN.

Allons, ferme, courage, madame le bel-esprit!

ARAMINTE.

De grâce, point d'injures.

DORIMAN.

Voyons à qui vous accorderiez votre estime?

ARAMINTE.

Je l'accorderois à celui dont le savoir seroit utile à sa patrie; qui ne s'en serviroit que pour guider et instruire de bonne foi ceux qui auroient recours à lui; qui auroit encore plus étudié le monde et ses usages que les livres; qui ne se prévaudroit point de sa science et n'emploieroit jamais ses talents à nuire; qui auroit le cœur droit, le commerce aimable et simple. Ce doit être là l'ambition du vrai sage et le but de ses études. Votre homme est le contraste de ce portrait; glo-



rieux, médisant, satirique, méchant, envieux, méprisant...

DORIMAN, *l'interrompant.*

Savez-vous bien, madame, qu'il ne me convient pas d'entendre ainsi parler de quelqu'un qui doit être mon gendre?

ARAMINTE.

Votre gendre?

DORIMAN.

Il le sera dès demain.

ARAMINTE.

Cela ne se peut pas.

DORIMAN.

Non?

ARAMINTE.

Non, vraiment : son alliance ne vous convient en aucune manière, et sans parler des autres avantages que vous devez chercher dans l'époux de ma nièce, songez que le bien de celui-ci...

DORIMAN, *l'interrompant.*

Ah! c'est où je vous attendois. Comme j'ai toujours pensé que les riches étoient moins heureux par le bien qu'ils ont que par celui qu'ils peuvent faire, je n'ai jamais senti le prix des richesses si vivement que dans cette occasion.

ARAMINTE.

Ce sentiment est noble; mais il perd bien de son prix par la personne à qui vous l'appliquez.

DORIMAN.

Brisons là-dessus. Il a ma parole; rien ne peut m'ébranler.

ARAMINTE.

Quel entêtement! Je n'ai plus qu'un mot à vous dire. Vous savez que j'aime ma nièce, et que je n'ai d'autre dessein que celui de la faire mon héritière.

DORIMAN.

Eh bien?

ARAMINTE.

Vous ne devez pas compter sur ma succession.

DORIMAN.

Eh! pourquoi?

ARAMINTE.

Je ne veux point, en un mot, qu'un gendre si peu estimable la partage.

DORIMAN.

Madame...

ARAMINTE, *l'interrompant.*

Et je me remarierai, s'il le faut, pour vous en ôter l'espérance. (*A part, en s'en allant.*) Allons préparer notre stratagème.

(*Elle sort.*)



TIMANTONI, *l'interrompant.*

Elle ne prend point de liçon? (*A part.*) Ce n'est pas là mon compte. (*Bas, à Lucile.*) J'ai à vous parler. (*A part.*) Je ne sais qu'imaginer. (*A Doriman.*) Pourrai-je avoir l'honnour de voir M. Polymathe?

DORIMAN.

Il n'est pas revenu.

TIMANTONI.

J'en souis fâché. Je voudrois qu'il fût céans.

DORIMAN.

Pourquoi?

TIMANTONI.

Per ouna question très importante.

DORIMAN.

De science, sans doute?

TIMANTONI.

C'est ouna question fort singoulière.

DORIMAN.

Vous n'aurez qu'à venir.

TIMANTONI.

Il faut que je reste; sa décision est nécessaire. Je l'attendrai ici, si vous lou trouvez bon.

DORIMAN.

Vous êtes le maître. (*A Lucile.*) Ne perdez point de temps; donnez les ordres pour notre départ.

TIMANTONI.

Avec votre permission, monsou : mademiselle ayant beaucoup d'esprit et oun grand ousage du monde, ainsi que vous, monseu, je souis bien

aise, en attendant monsou Polymathe, de savoir aussi votre sentiment à l'oun et à l'autre : voici lou fait. Je sors de chez oun de mes accoliers (*Bas, à Lucile.*) De chez monsou Lisidor. (*Haut.*) Où il y avoit bonne et nombrouse compagnie. (*Bas, à Lucile.*) Je l'ai trouvé seul. (*Haut.*) On a mis la conversation sur le retour qu'exigeoit la reconnoissance. Écoutez bien, mademiselle, la reconnoissance. On souppose que quelqu'oun eût les piou essentielles obligations à oun homme, comme de l'avoir, par sa borsa, mis à son aise. (*A part.*) Il m'a donné la sienne. (*Haut.*) L'avoir, par son crédit et par ses soins, tiré de prison... (*A part.*) Je pourrois bien y aller, si tout ceci etoit découvert... (*Haut.*) Avoir exposé sa vie per loui et autres cas semblables. On demande si celoui qui a reçou tant de plaisir pout, sans se déshonorer, être médiatour de ses amours, les favoriser, loui faciliter les moyens de voir sa maîtresse, loui dire, en présence des surveillants, qu'elle verra son amant, qu'elle le verra tendre, fidèle, prêt à tout entreprendre.... (*Bas, à Lucile.*) Avez-vous compris, signora? (*Haut.*) Prêt à tout entreprendre. Voulez-vous que je répète?

LUCILE.

Il n'en est pas besoin, j'ai tout compris à merveille.

TIMANTONI.

Bon! marque de grand jougement. Après donc plusiours discours, fort animés entre oun vioux

DORIMAN.

Je sais à quoi m'en tenir. Aussi à notre retou vous commencerez à enseigner mon fils aîné.

TIMANTONI.

Mon zèle per lui sera égal, persouadé qu'il m contentera aussi bien que mademiselle. Mais, propos de monsou votre fils, avez-vous remplac son préceptour?

DORIMAN.

Non, pas encore. En connoitriez-vous quelqu'u capable?

TIMANTONI.

Oui, monsou, j'en sais oun. Si par bonheur i n'étoit pas placé; car trois ou quatre seigneurs le sollicitent. C'est oun excellent sujet. Il a piou d'u talent : il seroit très outile à mademiselle votr fille.

DORIMAN.

A ma fille? il ne s'agit point...

TIMANTONI, *l'interrompant.*

Je vous demande pardon, je confondois.

DORIMAN.

Informez-vous-en sans perdre de temps; vou me ferez plaisir.

TIMANTONI.

Attendant l'arrivée de monsou Polymathe, j vais passer chez notre homme. S'il n'est pas placé je vous l'enverrai. Il vous ravira, vous sour-prendra.

DORIMAN.

Je souhaite qu'il convienne à notre illustre ami. J'ai quelques ordres à donner. Allez au plus tôt.

TIMANTONI, *faisant quelques pas pour sortir.*

J'y vais de ce pas, je vous joure.

DORIMAN, *le rappelant.*

Hé? hé? Assurez-le que je lui ferai des conditions si avantageuses, qu'il me donnera la préférence.

TIMANTONI, *revenant.*

C'est oun virtuoso qui n'agit, comme moi, que per honour, et point dou tout par intérêt.

DORIMAN.

N'importe, chacun doit vivre de ses talents.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

TIMANTONI, *seul.*

Oui, c'est fort bien dit, chacun doit vivre de ses talents. Allons mettre les nôtres en ousage per servir nos deux amants. *(Voyant paroître Fortuné.)* Je crois voir le valet de monsou Polymathe. Sondons adroitement ses dispositions per son maître. Il peut nous être outile.



je suis encore à toucher le premier mois de mes gages.

TIMANTONI.

Vous me surprenez.

FORTUNÉ.

Vous ne connoissez pas mon maître; il est savant, c'est tout dire. Il ressemble à tous les autres. Ces messieurs sont-ils mal dans leurs affaires? ils ne sauroient payer. Sont-ils riches? ils sont avares. Mais je n'en serai plus la dupe, et si jamais je sers encore un auteur, il faudra qu'il me donne un bon répondant.

TIMANTONI.

Comment?

FORTUNÉ.

Oui; une caution pour mes gages.

TIMANTONI.

Cela est de fort bon sens.... *(A part.)* Je crois qu'il ne sera pas impossible de le mettre dans nos intérêts.

FORTUNÉ.

J'aurois déja quitté celui-ci, sans la facilité qu'il me donne à voir souvent une fille que j'adore.

TIMANTONI.

Une fille aimable, sans doute; car un vainqour tel que vous fait par son choix seul l'apologie de sa conquête.

FORTUNÉ.

Aimable !... Pouf !... Vous êtes à cent piques de sa juste valeur. C'est une taille d'impératrice, des yeux de reine, un nez de princesse, une bouche de marquise, une gorge de grisette, une jambe et un pied de danseuse.

TIMANTONI.

Voilà un portrait bien noble.

FORTUNÉ.

Et ragoûtant, n'est-ce pas ? Mais son esprit est encore plus parfait que sa figure. Elle parle de tout ; elle lit les livres nouveaux ; elle fait quelquefois de petites chansons très jolies. Elle sait fort bien jouer la comédie. Elle raille avec finesse les sots qui s'en font accroire. Elle ne parle mal de personne, pas même de ses maîtres ; et quoiqu'elle ait autant d'esprit qu'on en peut avoir, quand nous sommes tête-à-tête, elle n'en a pas plus que moi.

TIMANTONI.

C'est là lou véritable.... Pout-on vous demander lou nom de c'ta personna charmante ?

FORTUNÉ.

Je vous ai dit que mon maître me facilitoit les moyens de la voir ; c'est la suivante de madame Araminte. Nous allons chez sa maîtresse, sa maîtresse vient ici ; cela forme un cours de visites agréables, qui me dédommage des désagréments de ma servitude.



FORTUNÉ.

Il est vrai que je puis vous aider beaucoup.

TIMANTONI.

Pouvons-nous compter sour toi?

FORTUNÉ.

Oui, je suis tout à vous, pourvu que Lisette soit à moi.

TIMANTONI, *d'un air important.*

Je te la doune.

FORTUNÉ.

Est-ce vous qui donnez aussi la récompense?

TIMANTONI.

Non, c'est monsou Lisidor.

FORTUNÉ.

Ah! tant mieux, car vous auriez l'air de la garder pour vous. Allons, que faut-il faire pour tromper le généreux Polymathe?

TIMANTONI.

Avertir mademiselle Loucile que tou es dans nos intérêts; loui dire qu'elle imagine quelque stratagème per non pôint partir; car son père veut la mener à la campagne dès ce soir. Qu'elle feigne des coliques, des migraines... des vapours... là... quelqu'ounes de ces maladies qui obéissent aux dames. Dis-loui aussi que, sous quelque figoure que paroisse son amant, elle ne témoigne point ouna sourprise qui pourroit la trahir.

FORTUNÉ.

Ce sera mon premier soin.

TIMANTONI.

S'il faut porter des lettres, rendre les réponses...

FORTUNÉ, *l'interrompant.*

Oui; en faire même? Je suis votre homme. Mais, à propos de porter des lettres, vous me paroissez pour le moins aussi habile à ce métier-là que moi.

TIMANTONI.

Je ne serai pas toujours à portée d'être outile à ces jounes gens; et toi, tou demoures dans la maison; tou nous tiendras sour les avis.

FORTUNÉ.

Je vous entends; je serai comme troupe légère et auxiliaire.

TIMANTONI.

Sois-nous fidèle, tou seras hourous. Je vais avertir madame Araminte que tou es entré dans notre parti, et qu'elle se prépare à t'accorder Lisette. Va t'acquitter de la commission que je t'ai donnée per Loucile, et sois sour de ton mariage avec ta belle maîtresse.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

FORTUNÉ, *seul.*

Oui, oui, monsieur le maître de langue, j'y cours; mais soyez sûr, vous, que vous ne montrerez jamais l'italien à ma femme, ni à mes filles.

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ARAMINTE, *seule.*

Oui, la résolution en est prise : je veux servir mon frère malgré lui-même. Ma nièce m'est trop chère pour que je néglige rien de ce qui peut faire sa félicité.

SCÈNE II.

LISETTE, *vêtue superbement, en femme de qualité;* ARAMINTE.

ARAMINTE.

Approchez, Lisette. (*Examinant la parure de Lisette.*) Que vous voilà brillante!

LISETTE.

Vous m'avez ordonné de l'être, madame; mais je suis moins sensible au plaisir de vous paroître telle qu'à celui de vous obéir.

ARAMINTE.

Le plaisir d'obéir est grand quand il flatte notre vanité. Vous voilà mise à merveille; et, avec un minois si joli, je doute que Polymathe vous résiste. Vous me frappez moi-même.

LISETTE.

J'espère de remporter la victoire sur lui, puisque je plais à une personne de mon sexe.

ARAMINTE.

Songez, enfin, que le bonheur de ma nièce dépend du succès de notre entreprise. Votre récompense est certaine. J'ai voulu prévenir Lucile sur ce que nous allons faire; mais il ne m'a pas été possible. On m'a dit qu'elle étoit avec son père. Il faut, en attendant, qu'elle vous cache dans son appartement, jusqu'à ce que vous trouviez l'occasion favorable de vous montrer à Polymathe.

SCÈNE III.

FORTUNÉ, ARAMINTE, LISETTE.

ARAMINTE, *à Fortuné.*

AH! te voilà, Fortuné?

FORTUNÉ.

Vous voyez en moi, madame, un des chefs principaux de la conjuration.

ARAMINTE.

M. Timantoni vient de m'assurer que tu nous servirois contre ton maître.

FORTUNÉ.

Oui, oui, ne doutez point de ma fidélité à le bien trahir... (*Montrant Lisette, qu'il ne reconnoît pas d'abord.*) Mais qui est cette dame?

Une comtesse? Vous vo
sette... Ah! je suis perdu
(*A Lisette.*) Qui t'a si bien é
LISETTE, *à Araminte, a*
Quel est cet impertinent
ARAMIN
Il vous prend pour ma fe
est trop plaisant!
LISET
Pour votre femme-de-
lence! Suis-je donc taill
dame comme moi, une pe
(*A Fortuné.*) Si j'appelle
donner cent coups d'étrivi
FORT
Apprenez, madame la
... cela me ferait donne

elle, c'est qu'elle a des grâces à l'impromptu, et que les vôtres sont étudiées.

LISETTE, *avec son ton ordinaire et un geste familier.*

Tu te trompes, mon cher, je ne suis point affectée.

FORTUNÉ.

Ah! parlez-moi de ce petit geste-là! Il vous rapproche de Lisette : elle ne perd plus rien à vous ressembler... Allons, allons, finissons cette mascarade; reprends tes habits, et regagne ma confiance, que ceux-ci pourroient bien te faire perdre.

ARAMINTE.

Tu la reconnois donc absolument ?

FORTUNÉ.

Voyez, que cela est difficile! Ceux qui changent d'état et d'habits se méconnoissent souvent eux-mêmes; mais ils sont toujours reconnus des autres.

ARAMINTE.

Lisette, mettez-le au fait de ce déguisement.

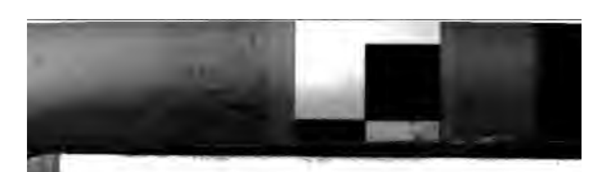
LISETTE, *à Fortuné.*

On t'a dit que madame vouloit rompre le mariage de sa nièce avec ton maître, et la donner à un jeune homme, riche, aimable, et de condition ?

FORTUNÉ.

Qu'est-ce que ces beaux habits ont de commun avec cela ?

LISETTE.



FORTUNÉ.

Je te croyois fille?

LISETTE.

L'animal!

FORTUNÉ.

Allons, c'est la même chose.

ARAMINTE.

Elle a soixante mille livres de rente.

FORTUNÉ.

Cela n'est pas mauvais.

LISETTE.

Et je suis amoureuse de Polymathe.

FORTUNÉ.

Ah! coquine!

LISETTE.

Laisse-moi donc achever.... Je lui offre m main.

FORTUNÉ.

Je n'écoute plus rien. Comment donc! c'est su moi que tout cela retombe? Oh! je vais y mett bon ordre.

LISETTE.

Que vas-tu faire?

FORTUNÉ.

Avertir M. Dorman de tout, afin que mo maître épouse la nièce de madame. Va, infidèle tu attendras du moins qu'il soit veuf pour l'épou

ser, lui.

ARAMINTE.

Ne vois-tu pas que c'est un stratagème pour tromper Polymathe? Il est vain et très intéressé. Il faut en convaincre mon frère ; lui faire voir que ton maître n'a pour lui qu'une fausse amitié. Nous aurons peut-être d'autres moyens pour le dissuader de sa science. Si nous venons à bout de ces deux choses, Lisidor obtient Lucile dès ce soir. Je vais chez moi attendre le succès de tout ceci.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

LISETTE, FORTUNÉ.

LISETTE.

Me croyois-tu capable d'aimer ton maître, tout de bon?

FORTUNÉ.

Ce ne sera donc qu'une feinte?

LISETTE.

Vraiment, non. Tu vois que tout ceci n'a que l'ombre de l'infidélité.

FORTUNÉ.

Ah! ma chère Lisette, je tremble. L'ombre de l'infidélité se réalise en passant par l'esprit d'une femme.

LISETTE.

Je te conseille de moraliser. C'est bien à un homme de ton état que tant de délicatesse est permise.



FORTUNÉ.

Future moitié de moi-même, je vous avertis que je suis très chatouilleux sur l'article de l'honneur.

LISETTE.

Tes craintes avec moi seroient mal fondées.

FORTUNÉ.

Que je pense là-dessus en petit bourgeois.

LISETTE, *avec un geste affectueux.*

Va, va, je t'aimerai trop pour te tromper.

FORTUNÉ.

Paroles charmantes!... geste amoureux!... (*Il lui baise la main.*) Main aimable!

LISETTE, *retirant sa main.*

Allons, finis donc... petit badin...

FORTUNÉ.

Plus je te vois, et plus je sens... Ta parure augmentant encore tes charmes... (*Montrant son cœur.*) J'ai là une émotion... le contentement... la joie... un désir violent... Minois friand!... (*Il veut la baiser.*) Que je t'embrasse!

LISETTE.

Petit bourgeois, vous vous émancipez.

FORTUNÉ.

Pardon, madame la comtesse.

LISETTE.

Ne perds point de temps. Tâche de m'introduire dans le cabinet de mademoiselle Lucile.

FORTUNÉ.

Ne serois-tu pas mieux dans le mien?

LISETTE.

Et d'abord que Polymathe sera seul, tu m'annonceras.

FORTUNÉ.

Joli emploi !... Je t'écouterai ; au moins je verrai tout.

LISETTE, *en s'en allant.*

Va, tu ne serois pas le premier jaloux que l'on auroit attrapé en sa présence.

FORTUNÉ, *en reconduisant Lisette.*

Cela est fort heureux !... Bonnes dispositions !

(*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

TIMANTONI, *seul, et bien vêtu.*

NOTRE préceptour sera ici dans oune hora. Je viens en avertir monsou Doriman. Le signor Lisidor m'a gratifié de cet habit. Je l'ai accepté per loui faire plaisir. Mes accoliers no marchanderont plous avec moi. L'équipage donne dou poids au mérite. Quand je songe que trois années de peines et de soins ne m'auroient pas valou ce que je viens de gagner en oune quart d'hora d'ambassade amourouse, je ne m'étonne piou si tant d'honnêtes gens font ce métier. Il est fort bon, tout-à-fait loucratif. Je me repens de ne m'en être pas mêlé ploutôt. Je tâcherai de réparer le temps perdou ; et, d'abord que je serai riche, je redeviendrai honnête-homme. Les houmains se donneroient tout entiers à la



TIMANTONI.

Il amène avec loui la Grèce, Rome, l'Égypte, l'Arabia...

DORIMAN, *l'interrompant.*

Où veut-il que je loge tout cela?

TIMANTONI.

Monsou, c'est sa bibliothèque.

DORIMAN.

Ah! je vous entends. Faites-le venir, je vous prie.

TIMANTONI.

Je vais le chercher. Je souhaite qu'il soit du goût de monsou Polymathe.

DORIMAN.

Je brûle d'impatience de le lui voir examiner; car il n'est rien que M. Polymathe ignore.

TIMANTONI.

Et notre préceptour sait tout.

FORTUNÉ.

Voilà un homme unique.

TIMANTONI.

Il entend les langues, la philosophia, l'architectoura, la scoultoura, la mousique, la peintoura. Il sera ici dans demi-houra.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

DORIMAN, FORTUNÉ.

DORIMAN.

QUAND il ne posséderoit que le demi-quart de ces sciences, ce seroit encore un homme très profond.

FORTUNÉ.

Il ne lui manque plus que de savoir l'arithmétique et l'orthographe comme moi.... Mais voici mon maître.

SCÈNE IX.

POLYMATHE, DORIMAN, FORTUNÉ.

DORIMAN, *à Polymathe.*

AH! mon cher ami!

POLYMATHE, *à la cantonade, en apercevant Doriman.*

Persécutions en pure perte. La cour, la ville, les étrangers attendront.... Laissez-moi.

DORIMAN, *à part, en allant voir à qui parle Polymathe.*

Qu'est-ce?

POLYMATHE, *à part, mais de manière à être entendu de Doriman.*

Il part. Que je suis soulagé!

DORIMAN.

A qui en avez-vous?



POLYMATHE.

Il y a des instants où je voudrois être le plus ignoré et leplus ignorant des mortels.

DORIMAN.

Pourquoi cela?

POLYMATHE.

Argante, le tenace Argante...

DORIMAN.

Eh bien! Argante?

POLYMATHE.

Me rencontrer, me prier, me presser, m'obséder, a été même chose. Il veut me graver malgré moi. Quel acharnement!

FORTUNÉ, *à part.*

Voilà ce que disent tous ceux qui se font graver eux-mêmes. J'ai envie aussi de me faire graver; ma figure est assez curieuse pour...

DORIMAN, *à Polymathe.*

Vous devez cette satisfaction à vos amis; vous la devez au public, avide de voir votre portrait à la tête de vos ouvrages.

POLYMATHE.

Je ne suis point assez décidé.

DORIMAN.

Quelle modestie! C'est un homme comme vous qu'il faut transmettre à la postérité; et non pas un nombre infini de gens à talents médiocres, dont les anti-chambres sont tapissées.

POLYMATHE.

Il imagine la chose si sûre, qu'il a déja fait faire le dessin de l'estampe, et l'inscription par Silvandre.

DORIMAN.

Par Silvandre? Elle sera fort bien. Il est, après vous, le plus grand poëte de son siècle.

POLYMATHE.

Il brille à gauche. Son génie est assez poétique; inégal pourtant. Il a quelque savoir; il est d'un bon commerce, poli, doux, généreux; s'il étoit plus honnête homme et moins fou, il séroit accompli.

DORIMAN.

Je veux faire présent de cette estampe à tous mes amis.

POLYMATHE.

Il va m'arriver pis. On me menace d'une statue.

DORIMAN.

Comment?

POLYMATHE.

Quelques gens en place et plusieurs seigneurs ont escamoté ma figure.

DORIMAN.

Qu'est-ce à dire?

POLYMATHE.

Non contents d'avoir fait faire furtivement mon buste, ils ont ordonné ma statue. Ce tour est cruel, épouvantable!



FORTUNÉ.

C'est donc Jupiter qui a tort.

POLYMATHE.

Portez-y mon alambic, mes outils. Préparez le fourneau; nétoyez le creuset.... J'ai une expérience chimique à faire, qui exercera furieusement les physiciens.

DORIMAN.

Je crois-vous avoir entendu parler....

POLYMATHE, *l'interrompant.*

Oui, vous fûtes témoin d'une conversation avec un jurisconsulte qui, hors les lois, se pique de tout savoir, et qui ne sait rien. A propos de jurisconsulte, je gratifierai bientôt le palais d'une traduction en vers françois, du Code et du Digeste, pour la commodité des magistrats et des avocats qui n'entendent pas le latin, et dont le nombre augmente journellement.

DORIMAN.

Vous avez toujours des idées admirables. Ce travail sera très utile. Est-il bien avancé?

POLYMATHE.

Il est presque fini; je n'ai plus qu'environ soixante mille vers. Si j'ai été forcé à la longueur dans cet ouvrage, je suis très laconique dans un autre en prose, qui est sous presse. C'est l'éloge et le nom des médecins qui n'ont pas tué leurs malades. Cette brochure ne contient que deux pages.

DORIMAN.

Fort bien, fort bien.

POLYMATHE, *à Fortuné.*

Montez cet astrolabe, cette sphère, ce globe céleste, et mes grandes lunettes d'approche, au belvéder.

FORTUNÉ.

Je ne sais pas où il faut....

POLYMATHE, *l'interrompant.*

Quoi! toujours plus ténébreux? Depuis que vous êtes à moi votre esprit ne se développe pas.

FORTUNÉ.

Au contraire, monsieur; vous vous servez souvent de certains mots qui m'embrouillent.

POLYMATHE, *à Doriman.*

C'est un automate.

FORTUNÉ.

Celui-là, par exemple, je ne l'entends pas, mais je me doute bien que c'est une injure.

DORIMAN.

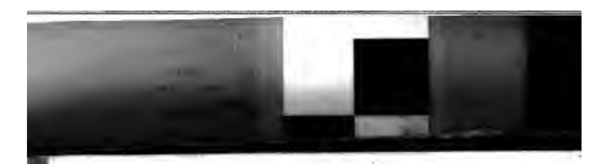
Automate.... Automate.... Tenez mon enfant.... Automate.... c'est une machine.... qui se remue dans les animaux par des ressorts.... comme une montre.... Ah! les tourbillons.... la matière subtile... produisent de beaux effets!.. (*A Polymathe.*) Nous savons un peu la philosophie de Descartes.

POLYMATHE.

Savez-vous bien que vous devenez habile?

DORIMAN.

Je m'en aperçois, grâces à vos conversations.



SCÈNE X.

DORIMAN, POLYMATHE.

DORIMAN.

A PROPOS, nous repartons incessamment po la campagne. J'ai fait réflexion que vous seriez cablé de visites, de compliments....

POLYMATHE, *l'interrompant.*

Tenons mon mariage secret pour quelqu jours.

DORIMAN.

Il n'est plus temps : il me faisoit trop de plai pour le taire.

POLYMATHE.

Tant pis!... (*A part.*) Sa famille pourra s'y o poser... (*A Doriman.*) Eh bien! partons. Cela m pargnera la lecture d'un nombre infini d'épithal mes qui vont me pleuvoir de tous côtés. Je vo laisse aller seul chez le dépositaire de la foi pub que. En vous attendant, je travaillerai à quelqu dissertations pour toutes les académies de l'u vers; ou plutôt je finirai une ode qui doit remp ter le prix aux Jeux Floraux, et que me deman un gentilhomme gascon.

(*Doriman sort.*)

SCÈNE XI.

POLYMATHE, *seul.*

Je m'abandonne tout entier au parti que l'on me propose.... N'est-ce pas s'y livrer avec trop de précipitation ? Ce mariage est avantageux ; mais est-ce le meilleur que je puisse faire ? Puisque Doriman, ce génie borné, a lui-même assez de connoissance pour m'acheter d'une partie de son bien, que ne dois-je point attendre d'un esprit plus éclairé que le sien ? D'ailleurs, j'aperçois dans Lucile une indifférence..... J'entrevois même un éloignement.....

SCÈNE XII.

FORTUNÉ, POLYMATHE.

FORTUNÉ, *à part.*

Ouf ! Chienne de commission ! Il faut pourtant la faire... (*A Polymathe.*) Monsieur, madame la vicomtesse de Kerbadin demande à vous voir.

POLYMATHE.

Madame la vicomtesse de Kerbadin ? Je ne connois personne de ce nom-là.

FORTUNÉ.

C'est une jeune dame, fort jolie, qui a un carrosse des plus beaux, avec quantité de laquais.



POLYMATHE, *faisant quelques pas pour aller vers la porte.*

Beaucoup d'honneur!... Je vais au-devant d'elle.

FORTUNÉ, *montrant Lisette qui entre avec une nombreuse suite.*

Il n'est pas nécessaire, la voilà.

POLYMATHE.

Retire-toi.

FORTUNÉ.

Monsieur, je ne suis pas de trop.

POLYMATHE.

M'obéira-t-on?

FORTUNÉ, *à part, en s'en allant.*

Jarni!

SCÈNE XIII.

LISETTE, *vêtue en femme de qualité, avec un écuyer qui lui donne la main, et suivie de plusieurs laquais;* POLYMATHE.

LISETTE, *à Polymathe.*

Vous serez, peut-être, étonné de ma visite, monsieur? Je n'ai pas l'honneur d'être connue de vous.

POLYMATHE.

Madame, la surprise est honorablement flatteuse.

(Lisette fait signe à ses gens de sortir, et ils sortent.)

SCÈNE XIV.

POLYMATHE, LISETTE.

LISETTE, *avec vivacité.*

Je suis Bretonne, très vive (ma démarche vous le prouve), femme de condition (mes manières le persuadent), alliée à tout ce qu'il y a de mieux dans ce pays (tout le monde le sait), sage, quoique libre, jeune et jolie (il n'y a qu'une voix là-dessus), fort riche, dieu merci. Je possède l'art de me bien mettre; j'invente les modes (personne ne me le conteste). Mon commerce est aimable, mon goût délicat, mon esprit cultivé (vous en jugerez). J'ai de la politesse, de l'enjouement, de la vivacité, des grâces; tout cela m'est naturel.... Mais on ne doit jamais faire son éloge soi-même; aussi je me garde de parler de tant d'avantages.

POLYMATHE.

Madame....

LISETTE, *l'interrompant.*

L'esprit et la science ont des charmes si puissants pour moi, qu'impatiente d'être en liaison avec vous, monsieur, je franchis les usages pour avoir quelques instants plus tôt ce plaisir. Mon premier soin, en arrivant de ma province, a été de m'informer où vous étiez. Je vous préfère au jeu, aux spectacles, aux promenades et à des visites de bienséance.

POLYMATHE.

Madame....



LISETTE, *l'interrompant.*

Oui, monsieur, vos ouvrages m'ont fait concevoir de vous une si haute idée qu'ils ont occasionné mon voyage de Paris, où je suis, pour la première fois, depuis deux jours. Vous n'avez jamais rien composé qui ne m'ait été envoyé. Je découvre dans tout ce que vous faites une science.... un style.... des sentiments étonnants, des expressions singulières qu'on n'entend point; mais c'est ce qui en fait le mérite.

POLYMATHE.

Quelle pénétration! En effet, y a-t-il quelque gloire à écrire et à parler comme tout le monde? Du neuf, du brillant, des idées, du distingué, du beau, du piquant, des saillies, des traits, des éclairs. On n'acquiert le sublime de la réputation que par là.

LISETTE.

Je n'ai point pour les sciences un amour stérile. J'ai produit plusieurs ouvrages, qui ont fait beaucoup de bruit dans l'Europe. Les mercures en sont pleins.

POLYMATHE.

Vos lumières sur ceux des autres forment un préjugé convaincant... Quel genre?

LISETTE.

Aucun en particulier; tous en général : romans, historiettes, contes, fables, chansons...

POLYMATHE, *l'interrompant.*

S'il est décidé qu'un auteur se peint lui-même dans ses ouvrages, par une conséquence absolue vos productions doivent être la perfection même!

LISETTE.

Que d'esprit! quel fonds de politesse!.... Je réussis assez bien dans les comédies. Je les joue encore mieux que je ne les fais; c'est mon plaisir dominant, et la seule chose qui puisse me consoler dans mon triste état, et depuis deux ans de veuvage.

POLYMATHE.

Vous êtes veuve, madame? depuis deux ans, à votre âge!

LISETTE.

Ah! ne rappelons point cette idée. Je tâche à m'en distraire par des plaisirs innocents; mais le souvenir d'un époux vient toujours à la traverse. Quoique je n'aie été que deux mois avec lui, qu'il fût vieux, goutteux et toujours malade... C'est quelque chose de bien tyrannique que le pouvoir de l'hymen!

POLYMATHE.

Tant de charmes ne sont point faits pour être infructueusement admirés : il faut changer d'état, madame, il faut changer d'état au plus tôt.

LISETTE.

Moi! songer à me remarier?... Ah! si vous saviez, monsieur, les inconvénients auxquels est ex-



posée une jeune personne, quand elle a le mal
de perdre un époux!

POLYMATHE.

Vous pouvez le prévenir en donnant la m
un jeune homme.

LISETTE.

A qui se fier, monsieur? Les jeunes-gen
jourd'hui sont si étourdis, si dissipés, si liber
dit-on, en ce pays... Ah! je serois trop dif
dans le choix que je pourrois faire. Je vou
unir les sentiments, la figure, la conduite, la
litesse, l'esprit, le bon sens, à une science un
selle. Voyez si cet assemblage est aisé?

POLYMATHE.

Il est des plus rares : je connois pourtan
cavalier, dans l'été de ses jours, à qui ce po
ne ressemble pas mal.

LISETTE.

Ne me le nommez pas, monsieur : je le co
peut-être aussi bien que vous-même; mais j
cacherai ma foiblesse. Je l'aimerois trop pour
socier à ma destinée. Seroit-ce avec soixante
livres de rente que je pourrois faire son bon
et celui des héritiers que je lui donnerois? O
dira que j'attends d'autres successions. J'ai
sœurs mariées, à la vérité, mais elles sont si v
si vives.... Je suis la moins sémillante de l
mille.

POLYMATHE.

Soixante mille livres de rente? Quel lénitif à la douleur qu'on ne sent point! Vous êtes adorable! on ira pour vous jusqu'à l'idolâtrie.

LISETTE.

Eh! que me serviroient les vœux de tout l'univers? Je ne serois sensible qu'aux transports d'un seul homme : il n'en est qu'un au monde qui pût flatter mon cœur et ma vanité... Mais, que dis-je, ma vanité? folle que je suis, il la rabaisseroit plutôt. Serois-je venue m'offrir, de si loin, aux fers d'un vainqueur? Non pas, non pas, monsieur! Une passion naissante est aisée à vaincre; on n'a qu'à ne s'y point livrer, l'étourdir, la distraire par des passions opposées. Aidez-moi, vous-même, à la surmonter. Venez souper ce soir chez moi. Vous y trouverez une compagnie choisie, dont vous ferez l'ornement; et si la conversation, par hasard, tombe sur l'amour, servez-vous de tout votre esprit pour le chasser du mien. Réparez, s'il se peut, le mal que vous m'avez fait... Ah! j'en dis trop.

POLYMATHE.

Moi! madame, je serois assez heureux?... *(A part.)* Je ne puis plus en douter... *(A Lisette.)* Mais, madame, où faut-il que je me rende pour avoir l'honneur de souper avec vous ce soir?

LISETTE.

Je viendrai vous prendre ici tantôt. Je vais, en attendant, finir une affaire pressée.

POLYMATHE.

Que les moments vont me paroître longs! grâce, madame, terminez au plus vite!

LISETTE.

Je ne perdrai pas un seul moment... je ve auparavant vous confier mes arrangements ; vo déciderez s'ils sont judicieux. Demain je vo mène à la campagne, dans un équipage brillan fait en gondole, dont l'impériale aura la forı d'un parasol, soutenu par des figures chinois Les attributs de la mère des amours y seront peint je le mènerai moi-même, vêtue en amazone.

POLYMATHE.

Vénus, oui, la reine de Cythère paroîtra co duire son char.

LISETTE.

Je goûte les charmes du séjour de Paris. To m'y paroît merveilleux.

POLYMATHE.

C'est l'abrégé du monde, la capitale des n tions.

LISETTE.

J'ai donc dessein d'acheter près de Paris ı château superbe, où nous irons nous recueilli cultiver les muses. Nous y serons accompagnés quelques savants illustres, de plusieurs musicien et de beaucoup d'acteurs fameux; car c'est ma f *lie que la comédie.* J'ai la folie du jour.

POLYMATHE.

Et folie raisonnable. Rien ne forme plus essentiellement le corps, l'esprit et le cœur que le théâtre. Vous en voyez en moi un exemple bien frappant. Je ne me suis rendu si aimable, si souhaité dans le grand monde que depuis que je joue la comédie.

LISETTE.

Vous jouez la comédie? Vous êtes unique.... Ciel! quelle conformité entre nous d'inclinations, de talents!.. Quels sont vos rôles?

POLYMATHE.

Je les remplis tous à ravir.

LISETTE.

Avec un esprit aussi vaste on réussit à tout ce qu'on entreprend.

POLYMATHE.

Je brille dans les valets. Je fais quelquefois des caractères originaux.

LISETTE.

Vous devez les rendre d'après nature. Je vous trouve un original parfait.

POLYMATHE.

Je me distingue aussi dans le tragique.

LISETTE.

Dans le tragique? Je ne m'en serois pas doutée. Vous êtes universel.

POLYMATHE.

Je le crois... Mais quel est votre genre, madame?

POLYMATHE.

Votre figure noble est tail
l'amour.

LISETTE.

Nous essaierons, au premier j
Pour diversifier nos plaisirs et
nous ferons, de temps en temps
de chasse ; car je monte à cheva
grâce que de hardiesse. De toute
qui me procure le plaisir le plus p
du renard. C'est un animal bien f
Le dernier que je chassai, dans
un des plus rusés qu'on ait ja
donna beaucoup de peine. J'en vi
rieusement à bout. Il donna, à l
les pièges que je lui avois tendus.

POLYMATHE.

POLYMATHE.

Ah! divine Sapho! vous avez l'air d'un sentiment!

LISETTE.

Cela est beau. Comment avez-vous dit, monsieur?

POLYMATHE.

Je soutiens, madame, que vous avez l'air d'un sentiment.

LISETTE.

J'ai l'air d'un sentiment! Apparemment, voilà du neuf, du sublime! Je n'ai point assez d'esprit pour l'entendre; mais je l'admire. Enfin je ne veux me régler que par vos avis, non seulement sur mes ouvrages, mais encore pour les soins de ma maison. Vous guiderez même ma conduite, et je vous regarderai comme un véritable ami.

POLYMATHE.

Je sens tout le mérite de cette préférence, mais je crains de ne pas conserver long-temps le titre flatteur d'ami dont vous m'honorez.

LISETTE.

Pourquoi, monsieur?

POLYMATHE.

La preuve en est simple, mais victorieuse : regardez-vous, madame. Votre miroir vous persuadera que tous vos amis vous sont *quelque chose de plus.*



LISETTE.

Quelle délicatesse! L'on ne tient point à cela. Ne m'en dites pas davantage; je crains ce plus; ce plus m'alarme... Qu'il est séduisant vis-à-vis de vous! Commerce d'esprit, conversations savantes, amitié, tant qu'il vous plaira; rien au-delà. Les peines de l'amour étouffent ses plaisirs. Vous ne me persuaderez pas le contraire; votre éloquence est vaine, votre peine inutile. Finissez... de grâce: finissez donc. (*Polymathe fait plusieurs gestes de protestations, pousse plusieurs soupirs, et ses yeux expriment les désirs les plus vifs pendant toute cette tirade de Lisette.*) Quoi! vos soupirs s'en mêlent? Ils agissent en vain; ils n'obtiendront rien, pas le moindre retour; j'y suis insensible, vous dis-je, ne les prodiguez pas... Encore?... Ciel! vos yeux se mettent de la partie. Ah! quelle trahison! Tentative superflue. Je ne suis point faite à ce langage. Regards en pure perte; je ne les entends point; je ne veux point les entendre. Non, monsieur, je ne les entends point; je ne les entendrai jamais. Je vous quitte; adieu, monsieur, adieu.

POLYMATHE, *voulant lui donner la main pour la reconduire.*

Madame, souffrez...

LISETTE, *l'interrompant et le retenant.*

Ne triomphez pas de ma confusion; ne m'accompagnez point. Songez que je vous attends ce soir à souper.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XV.

POLYMATHE, *seul.*

Quelle pétulante et gracieuse vivacité! quelle conquête aimable! Elle est également frappée de ma personne et de mes écrits. Ménageons cependant Doriman et Lucile jusqu'à la conclusion de mon mariage avec la vicomtesse; et allons faire tenir un contrat tout prêt pour notre seconde entrevue. Plutus et l'Amour ne sont point aveugles; ils me comblent de leurs bienfaits.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

DORIMAN, ARAMINTE, *tenant un manuscrit à la main.*

ARAMINTE.

Vous ne vous rendez point? Qu'y a-t-il de plus convaincant, de mieux prouvé?

DORIMAN.

Je vous le répète : si vous voulez que nous soyons amis, ne continuez pas à me parler sur ce ton. Je me suis expliqué, ce me semble, en termes assez clairs.

ARAMINTE.

Mais, encore une fois, doit-on contester, lorsque, d'un côté, on voit les auteurs originaux, et que, de l'autre, on lit les vols, à peine déguisés? De grâce! jetez vous-même les yeux sur cet endroit.

(Elle lui montre un endroit du manuscrit qu'elle tient.)

DORIMAN, *à part.*

Allons donc; il faut la contenter.

(Il prend le manuscrit et l'examine.)

ARAMINTE, *pendant que Doriman lit.*

Il n'y a pas jusqu'à votre épître dédicatoire, dont les phrases ne soient prises dans Balzac, ou dans Pline. Peut-on démontrer avec plus de solidité....

DORIMAN, *l'interrompant, après avoir lu.*

Cela me surprend un peu, je l'avoue.

ARAMINTE.

Grâce au ciel! à la fin...

DORIMAN, *l'interrompant.*

Quoi qu'il en soit, de pareilles minuties ne me détacheront pas d'un homme essentiel et recommandable par tant d'autres endroits. Je l'ai laissé avec ma fille. Il va bientôt se rendre ici. Examinez-le, je vous prie, avec plus d'attention; et jugez par vous-même sans partialité...

ARAMINTE, *l'interrompant.*

Une affaire m'appelle ailleurs, mon frère, et il me faudroit trop de temps pour approfondir ses bonnes qualités. Je vous laisse.

(*Elle sort.*)

SCÈNE II.

DORIMAN, *seul.*

La prévention est une maladie incurable. Tout est préjugé parmi les hommes. Que je suis heureux d'en être exempt!



puis donner audience qu'à mon retour. Dites que je n'y suis pas.

FORTUNÉ.

Monsieur, celui-ci a aussi bonne mine que vous, pour le moins. Il dit qu'il vient de la part de M. Timantoni.

POLYMATHE.

Comment, donc, insolent!

DORIMAN.

Ah! je sais. C'est le précepteur que l'on m'a proposé pour mon fils. On m'en a dit beaucoup de bien. Il pourroit se placer ailleurs. Examinez-le à fond.

POLYMATHE.

Qu'on le fasse entrer.

(La Fleur et Fortuné sortent.)

SCÈNE V.

LISIDOR, *vêtu en précepteur*; DORIMAN, POLYMATHE.

POLYMATHE, *bas, à Doriman, en apercevant entrer Lisidor.*

Je le vois. Pendant que je parcourrai quelques-unes de ces lettres, commencez à l'interroger. (*A part, en examinant le contenu des lettres, mais assez haut pour être entendu de Doriman et de Lisidor.*) Eh! monsieur l'ambassadeur, ne sauriez-vous sans moi acheter ce cabinet de médailles?

LISIDOR, *à Doriman.*

Monsieur, le signor Timantoni me procure l'honneur de vous faire la révérence. Il a eu celui de vous parler de moi pour monsieur votre fils.

POLYMATHE, *à part, après avoir lu la première des lettres, et parcourant la seconde, mais de manière à être entendu.*

Pour le coup, monsieur le duc, vous vous rendrez fatigant. Toujours des lettres.

DORIMAN, *à Lisidor.*

Vous avez sans doute été près de quelques enfants?

LISIDOR.

Non, monsieur. Ma naissance paroissoit bien éloignée d'un tel métier : aussi puis-je vous protester que vous ne trouverez en moi de précepteur que l'habit.

DORIMAN.

Comment, monsieur?

LISIDOR.

Je me vois contraint à chercher dans mes talents de quoi prévenir le malheur que je crains. Heureux cependant, si je puis vous agréer, monsieur, puisque par-là je me verrai en état de m'instruire, d'apprendre ce que je ne sais qu'imparfaitement!

DORIMAN.

Oui, vous serez ici à la source de toutes les *ciences.*

…E, *toujours à part, après avoir encore lu*
lettres et quelques billets, mais de ma-
être entendu.

…pas, des soupers! Ils n'ont pas pris date
…t. (*Après avoir encore vu d'autres lettres et*
billets.) Ah! des lectures de pièces. Leur
…bien loin.

LISIDOR, *à Polymathe.*

…nsieur, c'est encore plus par rapport à vous
…ar ma situation, que je me présente à mon-
…avec empressement; car sans doute vous êtes
…olymathe?

POLYMATHE.

Oui, c'est moi-même.

LISIDOR.

Ah! monsieur, tout m'obligeoit à le penser
…maintien, le feu de vos regard
… vous un savant

DORIMAN, *bas.*

Je vous avoue qu'il prévient en sa faveur. Voyez ce qu'il sait.

POLYMATHE, *bas.*

Soit. L'examen sera long. Si vous avez quelque affaire, je l'examinerai seul.

DORIMAN, *bas.*

Non, vraiment. D'ailleurs, je ne me lasse jamais de vous entendre.

POLYMATHE.

Vous avez du goût.... (*A Lisidor.*) Possédez-vous vos auteurs classiques ? Cicéron, Virgile, Horace, Perse, Juvénal ?

LISIDOR.

Quelques-uns ont des endroits obscurs, difficiles...

POLYMATHE, *l'interrompant.*

C'est-à-dire que vous ne les entendez pas toujours ? J'en vais juger sur-le-champ.

LISIDOR.

Leurs difficultés ont redoublé mes soins ; je puis me flatter...

DORIMAN, *à Polymathe.*

Allons dans ma bibliothèque ; nous y trouverons tous les livres qu'il nous faut.

POLYMATHE, *faisant quelques pas pour sortir.*

Allons... (*Revenant.*) Cela n'est pas nécessaire : je les ai tous dans ma tête. Mais se vanteroit-on à moi de ce qu'on ne sait pas ?... (*A Lisidor.*) Je vous crois. Êtes-vous versé dans le grec ? Voyons



LISIDOR.

Je l'ai appris avec beaucoup d'application.

POLYMATHE.

C'est une langue dont je fais grand cas. Passons... Et l'italien, le savez-vous? Hein?... Il est difficile de m'en imposer.

LISIDOR.

Je m'en aperçois.... *Vuole vossignoria che proviamo a parlar italiano?*

POLYMATHE.

Pas mal, pas mal!... Bravo!... Venons aux talents dont Timantoni a parlé. Quels sont-ils?

LISIDOR.

Je sais passablement la musique.

DORIMAN.

Tant mieux : vous nous serez utile.

POLYMATHE, *à Lisidor.*

Vous êtes musicien, comme les autres, machinalement? N'êtes-vous pas aussi, comme tous les musiciens, sujet à la bouteille et au dérangement de cervelle? Ce sont les attributs de la profession.

LISIDOR.

Je n'ai pas l'honneur d'être assez musicien pour --

POLYMATHE.

Il faut posséder l'harmonie par l'algèbre, comme moi...Platon dit... Pythagore soutient qu'on peut par les nombres... J'enrichirai, dans quelque temps, le public d'un traité d'instruments oculaires, ou musique pour les yeux... Que savez-vous de plus?

LISIDOR.

Je m'amuse avec beaucoup de plaisir à manier le pinceau.

DORIMAN.

Vous trouverez céans de quoi vous occuper; car, depuis que nous vivons ensemble, j'ai de tout : par conséquent je me connois à tout.

POLYMATHE, *à Lisidor.*

La peinture est une vérité fausse; le spectacle historique de l'univers. Pour y réussir, aussi bien que dans l'éloquence et la poésie, on doit étudier la nature, faire choix de ce qu'elle a de plus beau.

LISIDOR.

C'est où je m'attache; j'aime la simple et belle nature avec transport.

POLYMATHE.

Écoutez et profitez. Imitez surtout le naturel, les grâces de Michel-Ange, la fierté, le terrible de l'Albane!

LISIDOR.

Le terrible de l'Albane? Mille pardons, tout le monde pense, au contraire...

POLYMATHE, *l'interrompant.*

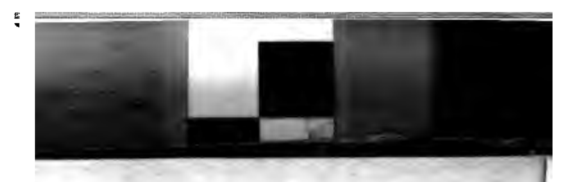
Tout le monde pense mal. Je vous trouve assez partagé de connoissances. Monsieur vous reçoit.

LISIDOR.

Ah! monsieur, votre bonté égale votre savoir.

DORIMAN.

Vous serez content des conditions.



LISIDOR.

Le seul bonheur de vous être attaché...

DORIMAN, *l'interrompant.*

Vous vous louerez de mon fils. Il a plus d'esprit qu'on n'en a à son âge. Je me flatte que vous lui donnerez tous vos soins?

LISIDOR.

Ah! monsieur, je me sens porté, bien plus que je ne puis le dire, à me livrer tout entier à ce qui vous appartient.

POLYMATHE, *à Doriman.*

Je prétends qu'à quinze ans votre fils sache aussi bien que moi les mathématiques; bien entendu que je les lui enseignerai moi-même... (*A Lisidor.*) Les avez-vous apprises?

LISIDOR, *à part.*

Feignons pour avancer les instants de voir Lucile... (*A Polymathe.*) Non, monsieur.

POLYMATHE.

Quoi! vous n'avez pas, au moins, quelques notions des éléments?

LISIDOR.

N'est pas qui veut universel comme vous. Mon ignorance est profonde là-dessus.

POLYMATHE.

J'en suis au désespoir! j'aime à m'en entretenir... C'est la science des sciences... Je me plais dans les infiniment petits, les infiniment grands, les asymptotes, les cylindres... les infinis *géométriques et métaphysiques.*

DORIMAN.

J'entends souvent des disputes là-dessus, où je ne comprends rien. Je voudrois savoir, par exemple, ce que c'est qu'un infini géométrique?

POLYMATHE.

Je vais vous l'apprendre : rien n'est si aisé... (*A Lisidor.*) Vous m'assurez que vous n'avez aucune connoissance des mathématiques?

LISIDOR.

J'ai eu l'honneur de vous dire que je ne les savois pas.

POLYMATHE.

Cela étant, écoutez-moi bien tous deux... Une chose est dite infini géométrique et métaphysique quand la dimension... Retenez bien ceci... l'analogie étant une contexture... la trigonométrie... Suivez mon raisonnement; il est profond... La toise se mesure par des pieds, les pieds par des pouces, les pouces par des lignes... ensorte qu'infini géométrique est une chose qui ne peut se mesurer. Vous concevez bien cette définition?

DORIMAN.

Non, je ne l'entends point du tout.

POLYMATHE.

Ce n'est pas ma faute.

LISIDOR.

En effet, monsieur s'est expliqué d'une manière très claire.

POLYMATHE.

[redacted]ur mieux me comprendre, il faudroit être
[redacted]é dans la géométrie, science des démonstra-
[redacted]

LILIDOR.

[redacted]elque borné que je sois là-dessus, je vais,
[redacted]s me le permettez, tâcher de donner à mon-
[redacted] une définition, qui pourra lui paroitre plus
[redacted]igible. Un infini...

POLYMATHE, *l'interrompant.*

[redacted]ilà le ridicule de la plupart des gens : ils ont
[redacted]eur de parler de ce qu'ils n'entendent pas.

DORIMAN.

[redacted]is je voudrois savoir...

POLYMATHE, *l'interrompant.*

[redacted]and je suis occupé une fois de littérature,
[redacted]lie tout. J'ai des réponses pressées. Je vais les
[redacted]lier... *(A part, en s'en allant.)* Je n'entends
[redacted]

DORIMAN.

C'est un homme rare, singulier.

LISIDOR.

Oui, très singulier.

DORIMAN.

Il est unique, imaginatif, excellent original.

LISIDOR.

Fort original. Il y a dans le monde plus d'originaux qu'on ne croit.

DORIMAN.

Ne déguisez point, qu'en pensez-vous ?

LISIDOR.

Monsieur, puisqu'il faut parler franchement à un galant homme comme vous, se peut-il que vous vous soyez laissé éblouir si long-temps par de fausses lueurs ?

DORIMAN.

Comment, monsieur ?

LISIDOR.

Monsieur, l'idée avantageuse que vous avez de lui fait tout son mérite. Ne venez-vous pas de voir par vous-même, à quel point il est superficiel, hardi, décisif, parlant galimatias sur les choses qu'il a cru que j'ignorois, embarrassé, changeant de discours sur les matières qu'il a vu que je savois ; caractère ordinaire des demi-savants ?

DORIMAN.

Ne confondez pas M. Polymathe avec de telles gens, sans quoi je pourrois bien diminuer la bonne opinion que j'avois d'abord conçue de vous. Ce



qu'il dit n'est pas à la portée de chacun. Ah! c'e un génie inimitable en tout. On rit dans ses tra gédies, ses comédies font pleurer, et on trouve l sens commun dans ses opéras.

LISIDOR.

Monsieur, vous avez raison, il aura peu d'imitateurs.

DORIMAN, *appelant.*

Holà! quelqu'un!

SCÈNE VII.

LA FLEUR, DORIMAN, LISIDOR.

DORIMAN, *à La Fleur.*

Qu'on fasse venir mon fils.

LA FLEUR.

Monsieur, il est avec son maître de géographie Il prend sa leçon.

LISIDOR.

Je suis impatient de remplir mon devoir; permettez-moi d'aller le joindre.

(Lisidor fait quelques pas pour sortir.)

DORIMAN.

Je le veux bien.... *(A La Fleur.)* Que ma fill descende ici.

(La Fleur sort.)

SCÈNE VIII.

DORIMAN, LISIDOR.

LISIDOR, *revenant sur ses pas, ayant entendu le nouvel ordre que Doriman a donné à La Fleur.*

Je pense que je pourrois distraire monsieur votre fils, et son maître auroit à me le reprocher.

DORIMAN.

Oui, vous avez raison, restez.... (*A part.*) Je ne serai pas fâché d'entendre raisonner plus à fond cet homme-ci.... (*A Lisidor.*) Vous serez étonné des talents de Lucile. Mon système est que les dames naissent avec plus de dispositions que nous pour les belles-lettres; aussi, ma fille possède l'histoire, la fable, la géographie. Elle a quelque teinture de poésie; elle déclame à merveille. Je lui ai donné depuis peu un maître d'italien fort habile et très honnête homme. Outre cela, elle peint toutes sortes de sujets, et sait fort bien la musique.

LISIDOR.

Je suis persuadé qu'elle rassemble toutes les perfections.

DORIMAN.

Ah! si mon père avoit fait pour moi ce que je fais pour mes enfants, qu'il n'eût rien épargné pour me procurer toutes sortes de bons maîtres, je serois devenu un fort habile homme. Je suis né avec beaucoup de goût. J'ai eu, dès mon enfance, la *louable ambition* de tout savoir.



SCÈNE IX.

LUCILE, LA FLEUR, DORIMAN, LISIDOR.

DORIMAN, *à Lisidor.*

Voici ma fille.... (*A Lucile, en lui montrant Lisidor.*) Monsieur vient pour être précepteur de votre frère.

LUCILE.

Il n'en a pas l'air, mon père.

LISIDOR.

Quelque heureux qu'il soit pour moi d'avoir l'agrément de monsieur, je ne sentirai mon bonheur qu'autant que je m'apercevrai que je ne suis point désagréable à mademoiselle.

LUCILE.

Ce que je sais de vous, monsieur, et ce que je vois font beaucoup en votre faveur; et, si j'étois consultée....

DORIMAN, *l'interrompant.*

Il se connoît en peinture. Faites-lui voir cette tête d'après Rembrant, dont les connoisseurs sont si contents.... A propos, monsieur jugera mieux de vos talents sur un ouvrage de votre invention.. (*A La Fleur.*) Qu'on apporte le dernier tableau où ma fille travailloit. Il est au-dessus de son clavecin.

(*La Fleur sort.*)

SCÈNE X.

DORIMAN, LUCILE, LISIDOR.

LUCILE, *à Doriman.*

Mon père, il n'est pas encore achevé.

DORIMAN.

N'importe; monsieur jugera de ce que vous pouvez faire par ce que vous avez fait.

LUCILE, *à part.*

Que ce moment est terrible pour moi!

DORIMAN, *à Lisidor.*

Vous lui en direz votre sentiment avec sincérité?

LISIDOR.

Ah! monsieur, je vous promets de vous obéir à la lettre. Je dirai à mademoiselle tout ce que je pense, pourvu qu'elle ne s'en offense point.

LUCILE.

Bien loin de m'en offenser, je me joins à mon père pour vous prier de me parler à cœur ouvert. Je suis disposée à profiter de vos avis.. (*A part.*) Je tremble.

LISIDOR.

Mon zèle ne vous en donnera jamais...

SCÈNE XI.

LA FLEUR, *apportant un tableau, qu'il met sur un chevalet;* DORIMAN, LUCILE, LISIDOR.

DORIMAN, *à Lisidor.*

Voici le tableau. Examinez-le en détail, avec soin. (*Lisidor regarde le tableau.*) Eh bien! monsieur, que vous en semble?

LISIDOR, *bas, à Lucile, en s'apercevant que le sujet du tableau est une allégorie où Lucile et lui sont placés selon la situation de leur amour.*

Ciel! que vois-je, adorable Lucile? (*A Doriman*). J'y découvre de grandes beautés, un bon choix de couleurs, de la naïveté, des grâces, une vérité qui m'enchante. (*Bas, à Lucile.*) Quoi! j'y trouve Lisidor?

LUCILE, *bas.*

Taisez-vous donc.

DORIMAN, *à Lisidor.*

Parlez naturellement, sans flatterie, monsieur. Comment vous paroît-il?

LISIDOR, *examinant de nouveau le tableau.*

Puisque vous m'ordonnez de dire mon sentiment, j'ai quelque peine à démêler ce sujet. Je vois un Amour dont le flambeau est à l'écart, qui a son bandeau sur la bouche, au lieu de l'avoir sur *les yeux; son carquois, mêlé de fleurs avec les flèches... une bergère...* le Temps... l'Hymen... Tem

cela me paroît assez difficile à comprendre; et pour mieux juger du tout ensemble, il faudroit d'abord connoître le sujet.

DORIMAN, *à Lucile.*

Expliquez-le à monsieur.

LUCILE, *détaillant le tableau.*

Une vérité qui me frappa, il y a quelque temps, m'en a fourni l'idée. L'Amour, dont vous voyez le bandeau sur la bouche, est un Amour éclairé, qui impose le secret en aimant. Son flambeau à l'écart fait voir que l'éclat ne convient pas aux grandes passions. Son carquois, mêlé de flèches et de roses, prouve que, comme la rose a ses épines, l'amour a ses peines; et le Temps fait approcher l'Hymen de l'Amour, pour consoler la bergère assise sur ce gazon; en sorte que tout se réduit à penser que la prudence, le secret et la persévérance surmontent, en aimant, les plus grands obstacles.

LISIDOR, *examinant le tableau.*

Fort bien! l'imagination en est charmante. Rien n'est plus clair. Je conçois que la réflexion a beaucoup de part à votre ouvrage. Tout m'y paroît délicat. Justesse dans le dessin, ordonnance bien entendue, noblesse dans les figures... des grâces partout. L'Amour même semble avoir conduit votre pinceau. Mais, à ne vous rien cacher, je voudrois plus de vivacité, plus d'expression dans le visage de cette belle. Je ne trouve pas son attitude assez parlante.



DORIMAN, *à Lucile.*

Soyez attentive. Monsieur paroît raisonner fort juste.

LUCILE.

Je n'en perds pas un mot.

LISIDOR.

Les yeux, surtout, les yeux, l'âme de la beauté, sont le miroir de l'amour. Ils ne disent pas, ces beaux yeux, ce qu'ils peuvent dire : ils ne sont pas aussi animés que je m'imagine qu'ils devroient l'être. Non, la satisfaction de la bergère n'est pas exprimée avec ardeur ; sa joie ne se manifeste pas assez.

DORIMAN, *à Lucile, qui montre de l'embarras.*

Vous voilà toute étonnée, toute distraite?

LUCILE.

Point du tout... Je suis attentive.

LISIDOR, *à Doriman.*

Vous m'avez ordonné d'être sincère.

DORIMAN.

Oui, vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir. Dites-lui tout ce que vous pensez.

LISIDOR.

C'est mon dessein, et pour vous en convaincre, je vais m'expliquer encore plus intelligiblement.... sans détour... (*A Lucile.*) Supposons, dans ce moment, que vous êtes cette même bergère, et je m'imaginerai, pour un instant aussi, que je suis l'Amour, ou l'amant. Monsieur sera le juge du degré de tendresse et de l'attitude que vous auriez dû donner à

vos figures. Peignons-nous donc les originaux de ce tableau. Penchez, je vous prie, négligemment, mais gracieusement la tête. (*Lucile prend une tendre attitude, et regarde Lisidor.*) Fort bien. Arrêtez sur moi vos regards... Fixez-moi sans crainte; monsieur le permet... Sans crainte.

DORIMAN, *à Lucile.*

Faites ce que monsieur vous dit.

LISIDOR.

Les exemples rendent les choses plus touchantes que les discours.

DORIMAN.

Sans doute.

LISIDOR, *à Lucile.*

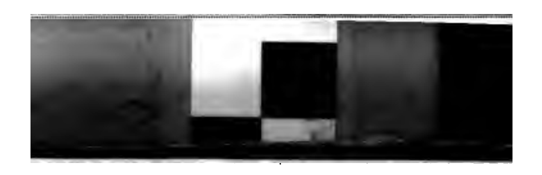
Ainsi regardez-moi tendrement. (*Lucile jette un regard expressif sur Lisidor.*) Plus tendrement encore... Plus tendrement, s'il se peut. L'excès en amour est une vertu. (*Lucile laisse de plus en plus sa figure exprimer la plus vive passion.*) Oui, comme cela... Vous y êtes... Vous y voilà. Animez toute votre personne comme si je venois vous dire : « Non, rien ne me séparera de vous : la mort seule « peut nous désunir.... » Que répondriez-vous, si vous étiez à la place de cette bergère? Voyons.

LUCILE.

A la place de cette bergère? Je vous jurerois une fidélité à toute épreuve; je vous protesterois que, quelque effort...

DORIMAN, *à Lisidor.*

Mais qu'a de commun...



LISIDOR, *l'interrompant.*

La peinture, comme vous savez, monsieur, est une imitation de la nature. Quand on a l'imagination bien frappée de son sujet, on se transforme en ce qu'on veut peindre; et voilà ce qui fait que je suis très charmé de mademoiselle. On ne peut avoir une pénétration plus heureuse. Je suis d'un contentement inexprimable. Vous devez être fort satisfait aussi de ce que vous venez de voir?

(La Fleur emporte le tableau.)

SCÈNE XII.

DORIMAN, LUCILE, LISIDOR.

DORIMAN, *à Lisidor.*

Vous raisonnez principes. Je n'ai de ma vie entendu parler peinture comme vous.

SCÈNE XIII.

LA FLEUR, DORIMAN, LUCILE, LISIDOR.

LA FLEUR, *à Doriman.*

Monsieur, madame votre sœur vous demande.

DORIMAN, *à Lucile.*

Ah! voici quelque nouveauté. Voyons de quoi il s'agit. Je reviens sur-le-champ. (*A Lisidor.*) Faites à Lucile, je vous prie, quelques questions sur la musique.

LISIDOR.

J'agirai avec la même sincérité; et je suis persuadé que mademoiselle ne contente pas moins les oreilles que les yeux.

(Doriman et La Fleur sortent.)

SCÈNE XIV.

LUCILE, LISIDOR.

LISIDOR.

Enfin, grâces à mon déguisement, je me trouve seul avec vous, charmante Lucile. Que ne vous dois-je point! Que je suis pénétré de ce que je viens de voir! Quoi! vos belles mains s'occupent à tracer les traits de Lisidor! Une passion éternelle pourra-t-elle m'acquitter d'une faveur si précieuse?

LUCILE.

Je n'ose répondre à vos transports; mon esprit est si embarrassé, mon cœur si agité, qu'à peine ai-je la force de parler.... Ah! que je crains le malheur qui nous menace!

LISIDOR.

Et moi, je me flatte.... j'espère beaucoup. On travaille à désabuser monsieur votre père. Ma naissance et mon nom lui sont connus. Madame votre tante, Araminte, chez qui j'ai eu le bonheur de vous connoître, se promet tout; et mon rival est prêt à donner dans le piège qu'on lui a dressé.



LUCILE.

C'est ce que je ne puis croire. Mille accidents peuvent traverser notre projet, hélas!

LISIDOR.

S'il ne réussit pas, que deviendrai-je, que deviendrez-vous vous-même?

LUCILE.

La seule ressource qui me reste, sera de ne plus feindre. On ne sauroit me marier malgré moi. Si mon père ne se rend pas, je suis résolue à lui apprendre non-seulement ma tendresse pour vous, mais encore mon aversion invincible pour Polymathe. Par-là, je m'attirerai toute sa colère; notre maison ne sera pour moi qu'un enfer domestique, je le sais, mais n'importe, je me conserverai pour vous; j'attendrai un temps plus heureux.

LISIDOR, *se jetant à ses genoux.*

Ah! c'en est trop, adorable Lucile! Quel excès de tendresse ne vous dois-je pas? Que n'ai-je mille cœurs à vous offrir!

LUCILE.

Levez-vous, j'entends quelqu'un.... C'est Araminte.

SCÈNE XV.

ARAMINTE, LISIDOR, LUCILE.

LUCILE, *vivement, à Araminte.*

Eh bien! ma chère tante, mon père se rend-il? L'avez-vous persuadé?

ARAMINTE.

Pas encore, mais peut-être....

LUCILE, *l'interrompant.*

Agissez, je vous en conjure; ne vous rebutez pas, ma chère tante; priez, pressez....

LISIDOR, *à Araminte.*

Ah! madame, je vous devrai le bonheur de ma vie.

ARAMINTE.

Mon frère va se rendre ici. Retirez-vous; il ne faut pas qu'il nous trouve ensemble.

LUCILE.

Mais, si mon père....

ARAMINTE, *l'interrompant.*

Encore?... Je l'ai déjà ébranlé. Éloignez-vous, vous dis-je. Je l'entends; vous paroîtrez quand il en sera temps.

(*Lucile et Lisidor sortent.*)

SCÈNE XVI.

ARAMINTE, *seule.*

NON, je n'aurois jamais imaginé que l'entêtement de Doriman pût aller si avant. Je ne sais par quel charme Polymathe l'a séduit au point de le préférer....



SCÈNE XVII.

DORIMAN, ARAMINTE.

DORIMAN.

C'EST pour vous confondre, et non pas pour être convaincu, que je veux bien me prêter à votre épreuve ridicule. Je sais, par mon expérience, à quoi m'en tenir. La vivacité de son amitié pour moi....

ARAMINTE, *l'interrompant.*

Voici l'heure du rendez-vous que notre fausse comtesse lui a donné. Vous êtes déjà un peu moins prévenu sur sa science. Dans peu vous connoîtrez jusqu'où va son attachement pour vous.

DORIMAN.

Toutes vos tentatives seront inutiles. Je connois à fond l'étendue de sa reconnoissance; il a le cœur excellent. Ah! si vous saviez avec quels éloges il parle de moi dans toutes les occasions...

ARAMINTE, *l'interrompant.*

Vous jugerez bientôt du motif qui le fait agir... (*Voyant venir Polymathe et Lisette, toujours vêtue en femme de qualité.*) Je les aperçois.... (*Lui montrant un cabinet voisin.*) Entrons dans ce cabinet, d'où nous pourrons tout entendre.

(*Doriman et Araminte se cachent dans le cabinet, dont ils laissent la porte entr'ouverte.*)

SCÈNE XVIII.

POLYMATHE, LISETTE; DORIMAN ET ARAMINTE, *cachés.*

LISETTE, *à Polymathe.*

Que vous êtes pressant !... Songez-vous que nous n'en sommes qu'à la seconde entrevue ?

POLYMATHE.

Ah ! madame, la première a décidé de ma destinée. Elle a allumé dans mon cœur une passion, à laquelle on ne peut comparer que l'immensité de vos charmes. Ne pourrai-je obtenir cet aveu favorable ?

LISETTE, *feignant de parler à part.*

Je prévoyois le danger, pourquoi m'y suis-je exposée ?

POLYMATHE.

Madame, accordez à l'excès de mon amour...

LISETTE, *l'interrompant.*

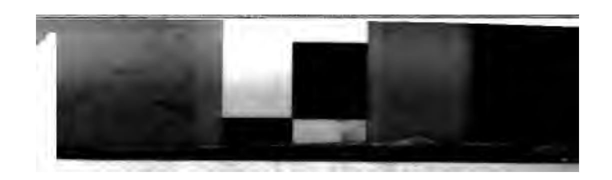
Attendez... Ma liberté... votre mérite... Quoi ! je balance ?... Ah ! je suis entraînée, je cède... Votre mérite est plus fort... Il emporte l'équilibre, la sympathie triomphe. Vous voulez ma main ? il faudra se rendre.

POLYMATHE.

Ah ! madame, est-il bien vrai ? Quel comble de joie !

ARAMINTE, *bas, à Doriman.*

Vous entendez ?



LISETTE, *à Polymathe.*

Oui, je sens que nous sommes faits l'un pour l'autre... Je vous parle; je travaille à une scène de comédie des plus frappantes. Vous m'êtes nécessaire; je ne saurois la bien finir sans vous. Si vous voulez me seconder, le succès est infaillible. Je touche au dénoument.

POLYMATHE.

Disposez de tout mon esprit; mais il faut qu'il soit dans une assiette tranquille. Il ne peut l'être que par la possession de votre cœur et de votre main. Ne différez plus; assurez mon bonheur: courons chez le notaire.

LISETTE.

Je ne le cache point, je suis plus empressée que vous à terminer tout ceci. Allons... Hélas! mes yeux se remplissent de pleurs malgré moi.

POLYMATHE.

Que vois-je? quelles tristes pensées viennent traverser de si doux moments?

LISETTE.

Une réflexion, bien naturelle, m'accable. Je suis informée de vos engagements avec Lucile; vous deviez l'épouser. Elle est jeune, elle est belle; peut-être l'aimez-vous encore.

POLYMATHE.

Connoissez mieux vos charmes. D'ailleurs, je n'ai jamais rien senti pour elle. Fausse, avec un air d'ingénuité; coquette, sous un maintien modeste; petit esprit superficiel, à qui j'étois indiffé-

rent, faute de lumières. Je l'épousois uniquement par bonté pour Doriman.

DORIMAN, *à part.*

Oui?

LISETTE, *à Polymathe.*

Mais l'estime que vous avez pour lui...

POLYMATHE, *l'interrompant.*

Moi, de l'estime pour lui? J'ai trop de discernement pour la placer si mal.

ARAMINTE, *bas, à Doriman.*

Voilà le prix de vos bienfaits.

POLYMATHE, *à Lisette.*

C'est le plus mince génie; glorieux, comme un riche bourgeois anobli; sans goût, sans jugement.

LISETTE.

Cependant, il fait tant de cas de vous!

POLYMATHE.

C'est tout ce que je lui connois de bon.

DORIMAN, *à part.*

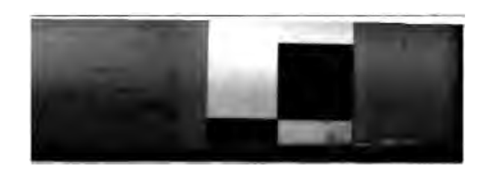
L'impertinent!

LISETTE, *à Polymathe.*

Tout m'alarme. La reconnoissance pourra vous rapprocher?

POLYMATHE.

De la reconnoissance? c'est lui qui m'en doit, assurément. Mon commerce lui a donné cette lueur d'esprit qui le rend supportable. Que de soins ne m'a-t-il pas coûté? En combien de façons ne m'a-t-il pas ennuyé? J'étois obligé de parler,



SCÈNE XX.

TIMANTONI, DORIMAN, ARAM
LISETTE, FORTUNÉ.

TIMANTONI, *à Doriman.*

Je vois aveç satisfaction la rétraite de l
the. Si per le remplacer, vous avez besoi
sou, d'oun savant, qui n'est point oun ign

DORIMAN, *l'interrompant.*

Je renonce à eux pour toute ma vie.

SCÈNE XXI.

LUCILE, LISIDOR, DORIMAN, ARAI
TIMANTONI, LISETTE, FORTUN

LISIDOR, *à Doriman.*

Monsieur, j'adors depuis long-temp
moiselle Lucile, et je vous aurois suppli
l'accorder, sans la prévention que je vo
noissois pour Polymathe.

DORIMAN.

Ah! ah! monsieur le précepteur....

LISIDOR, *l'interrompant.*

Pardonnez-moi ce stratagème : l'amour
entreprendre.

TIMANTONI, *à Doriman.*

Voyez oun poula rouse!

LUCILE, *à Doriman.*

Mon père, de grâce, faites notre bonhe

LISIDOR, *à Doriman.*

Monsieur, je vous en conjure....

TIMANTONI, *à Doriman.*

Si je croyois que mes soupplications....

ARAMINTE, *à Doriman.*

Ne balancez plus, mon frère : j'assure, par ce mariage, après moi, tout mon bien à ma nièce.

DORIMAN, *à Lisidor.*

Soyez heureux, monsieur ; ma fille est à vous.

LISIDOR.

Ah ! monsieur, quelle reconnoissance !..

DORIMAN, *l'interrompant.*

Vous me la témoignerez mieux après que le contrat sera signé. Entrons.

LISIDOR, *à Lisette.*

Suis-moi, Lisette. Tu as contribué à mon bonheur ; je veux faire le tien.

FORTUNÉ.

Il est tout fait, puisque je l'épouse.

LISETTE, *à Lisidor.*

Ce que monsieur y ajoutera ne gâtera rien.

FORTUNÉ.

Plus de comtesse, au moins.

TIMANTONI.

Enfin, per mon savoir-faire, nos amants sont satisfaits. Je le souis aussi ; ma tou lou monde l'est-il ? Ce doute trouble ma joie ; je n'ose l'approfondir. (*Au parterre.*) C'est à vous, *carissimi signori*, à m'éclaircir.

FIN DU FAUX SAVANT.

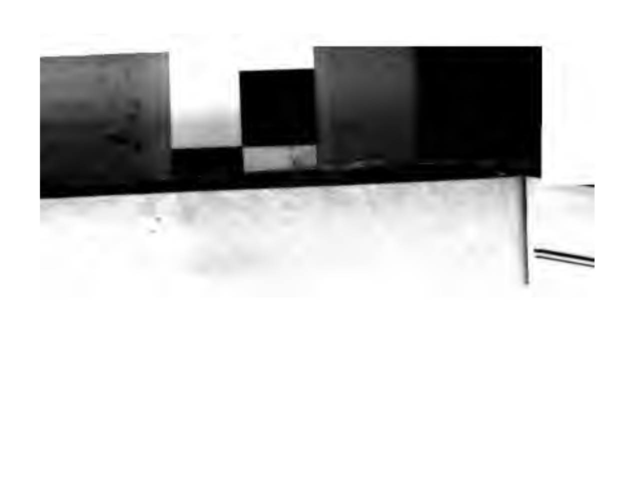
[redacted]

LA PUPILLE,

COMÉDIE,

PAR FAGAN,

Représentée, pour la première fois, le 5 juillet 1734.



NOTICE SUR FAGAN.

Christophe-Barthélemi Fagan, né à Paris le 30 mars 1702, reçut une éducation très soignée. La perte totale de la fortune de son père avoit obligé ce dernier à accepter une place au bureau des consignations, et força également le jeune homme à prendre un emploi dans la même partie.

L'agrément de son esprit le fit accueillir dans diverses sociétés. Il y rencontra Pannard, se lia avec lui, et bientôt ils composèrent ensemble plusieurs opéras comiques qui eurent du succès. Le goût de Fagan pour le théâtre s'en accrut de plus en plus, et, excité par les besoins d'une famille nombreuse, il entreprit de travailler seul pour le théâtre François. La première pièce qu'il y donna fut le Rendez-vous. Cette petite comédie en un acte, et en vers, représentée pour la première fois le 27 mai 1733, eut douze représentations très suivies. L'année



suivante, le 11 février, il fit jouer LA GRONDEUSE, aussi en un acte et en prose, qu'il retira après la cinquième représentation. Le 5 juillet de la même année, parut LA PUPILLE, que l'on regarde généralement comme le chef-d'œuvre de l'auteur. Cette charmante comédie en un acte et en prose fut applaudie avec enthousiasme pendant vingt-trois représentations. LUCAS ET PERRETTE OU LE RIVAL UTILE, comédie en un acte et en vers, mise au théâtre le 17 novembre de la même année 1734, ne fut jouée que deux fois.

L'AMITIÉ RIVALE DE L'AMOUR, comédie en un acte, en vers, jouée le 16 novembre 1735, excita beaucoup de tumulte dans le parterre à la première représentation; elle fut cependant jouée dix fois, et a été reprise avec quelque succès.

LES CARACTÈRES DE THALIE, comédie en trois actes, mise au théâtre le 15 juillet 1737, fut jouée dix-huit fois avec succès. Chaque acte de cette pièce formoit une comédie entière. La première en un acte, en vers, étoit L'INQUIET; la seconde, en un acte, en prose, avoit pour

titre l'Étourderie; et la troisième, aussi en un acte en prose, que l'on joue encore aujourd'hui, est intitulée les Originaux.

Le Marié sans le savoir, comédie en un acte, en prose, représentée le 8 janvier 1739, ne fut donnée que six fois.

Joconde, comédie en un acte, en prose, donnée le 5 novembre 1740, eut quatorze représentations.

L'Heureux retour, comédie en un acte, en vers, composée à l'occasion de la convalescence du roi et de son retour de Metz à la cour, fut mise au théâtre le 6 novembre 1744, et eut quinze représentations.

On trouve encore dans les œuvres de l'auteur le Musulman, comédie en un acte, en prose, le Marquis auteur, comédie en un acte en vers, et l'Astre favorable, comédie en un acte et en vers libres. Ces trois pièces étoient destinées au théâtre François, mais elles n'ont pas été représentées.

Fagan mourut à Paris le 8 avril 1755, dans sa cinquante-quatrième année.



PERSONNAGES.

Ariste.

Orgon, ami d'Ariste.

Le marquis Valère, neveu d'Orgon.

Julie.

Lisette, suivante de Julie.

Un laquais, personnage muet.

La scène est à Paris, dans l'appartement d'Ariste.

LA PUPILLE,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

ORGON, LE MARQUIS.

ORGON.

Valère, encore un coup, songez à ce que vous me faites faire.

LE MARQUIS.

Que je sois anéanti, mon oncle, si je voulois, pour toute chose au monde, vous engager dans une fausse démarche. Faut-il vous le répéter cent fois? Je vous dis que je suis avec elle sur un pied à ne pouvoir pas reculer.

ORGON.

Mais ne vous flattez-vous pas? Etes-vous bien sûr d'être aimé?

LE MARQUIS.

Si j'en suis sûr? Premièrement, quand je viens ici, à peine ose-t-elle me regarder : preuve d'amour; et quand je lui parle, elle ne me répond pas le mot : preuve d'amour; et quand je parois vouloir me retirer, elle affecte un air plus gai, comme pour me dire : « Pourquoi me fuyez-vous, « marquis? Craignez-vous de me sacrifier quel- « ques moments? Restez, petit volage, restez; je



« vais vaincre le trouble où me jette votre pré-
« sence, et vous fixer par mon enjouement. Mon « esprit va briller aux dépens de mon cœur. J'aime « mieux que vous me croyez moins tendre, et « vous paroître plus aimable. Demeurez, mon « adorable marquis ! demeurez..... » Je pourrois vous en dire davantage; mais vous me permettrez de me taire là-dessus : il faut être modeste.

ORGON.

Ces preuves-là me paroissent assez équivoques. Au surplus, Ariste est trop judicieux et trop mon ami pour s'opposer à ce mariage, si sa pupille y consent... (*Voyant paroître Ariste dans le fond.*) Je le vois sortir de son appartement. Retirez-vous.

LE MARQUIS.

Y a-t-il quelque inconvénient que je reste? Vous porterez la parole : il donnera son consentement; je donnerai le mien : on fera venir Julie; ce sera une chose faite.

ORGON.

Les affaires ne se mènent pas si vite. Retirez-vous, vous dis-je.

LE MARQUIS.

Cependant....

ORGON, *l'interrompant.*

Retirez-vous.

LE MARQUIS.

Allons donc. Je reviendrai, quand il sera question d'épouser.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

ARISTE, ORGON.

ORGON.

Bon jour au seigneur Ariste.

ARISTE.

On vient de me dire que vous étiez ici, Orgon; e suis charmé de vous voir.

ORGON.

Je suis charmé, moi, de voir la santé dont ous jouissez. Sans flatterie, vous ne paroissez pas rente-cinq ans; et.... vous en avez bien dix par le-là.

ARISTE.

La vie tranquille et réglée que je mène depuis uelque temps, me vaut ce peu de santé dont je suis.

ORGON.

Ma foi! une femme vous siéroit fort bien.

ARISTE.

A moi? Vous plaisantez, Orgon.

ORGON.

Ah! il est vrai que vous avez toujours été un eu philosophe, et, par conséquent, peu curieux l'engagement.

ARISTE.

Il y a eu, dans ce qu'on appelle philosophes, es gens qui ne se sont point mariés, et peut-être



ont-ils bien fait. Mais, selon moi, le c
point essentiel à la philosophie; et je p
sage est un homme qui se résout à vi
les autres, avec cette seule différence
esclave ni des évènements, ni des p
n'est donc point par philosophie, mai
j'ai passé l'âge de plaire que je vou
grâce sur cet article-là.

ORGON.

Ce que je vous en dis est par forme
sation. Parlons-en donc pour un autre.
sein n'est-il pas de pourvoir Julie?

ARISTE.

Oui. C'est dans cette vue que je l'ai
couvent.

ORGON.

Je crois même vous avoir entendu d
père, en vous la confiant, vous avoit re
de lui faire prendre un parti, dès qu'el
âge.

ARISTE.

Cela est encore vrai, et je m'y déter
tant mieux que je compte faire un bo
quiconque l'épousera; car elle a des
dignes de sa naissance : elle est douce
attentive; en un mot, je ne vois rien
mable ni de plus sage. Il y a peut-être
prévention de ma part.

ORGON.

Non; elle est parfaite, assurément : mais il se passe quelque chose dont vous n'êtes peut-être pas instruit.

ARISTE.

Comment! que se passe-t-il donc?

SCÈNE III.

LE MARQUIS, *dans le fond, et sans se montrer d'abord;* ARISTE, ORGON.

ORGON, *à Ariste*

J'AI un neveu, de par le monde.

ARISTE.

Je le sais. Ne se nomme-t-il pas Valère?

ORGON.

Tout juste.

ARISTE.

Je l'ai vu quelquefois au logis.

LE MARQUIS, *se jetant entre eux deux.*

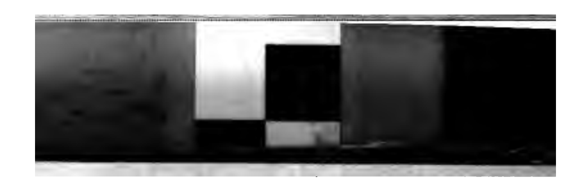
Oui, monsieur. Je viens vous avouer, et vous expliquer ce que mon oncle ne vous dit que confusément. Il est vrai que Julie....

ORGON, *l'interrompant.*

Eh! que diable! laissez-moi.

LE MARQUIS, *à Ariste.*

Monsieur, excusez; mon oncle ne s'est jamais piqué d'être orateur, et... Vous me voyez, je *vous demande grâce* pour Julie; je vous la de-



mande pour moi-même. Nous sommes coupables de vous avoir caché.... (*Voyant qu'Orgon se met en colère.*) Mais, je vois que le feu s'allume dans les yeux de mon oncle; je ne veux point l'irriter.

ORGON.

Je vous promets que si vous paroissez avant que je vous le dise, je....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Je ne crois pas que ce que je fais soit hors de sa place. N'importe, il faut céder; je me retire.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

ARISTE, ORGON.

ORGON.

Il est tant soit peu étourdi, comme vous voyez: aussi me suis-je long-temps tenu en garde contre ses discours; mais enfin il m'a parlé d'une façon à me persuader que la pupille et lui ne sont point mal ensemble

ARISTE.

J'en reçois la première nouvelle. Si cela est, je ne conçois pas pourquoi Julie m'en a fait un mystère; car je l'ai vingt fois assurée que je ne gênerois jamais son inclination, et je m'opposerois encore moins à celle qu'elle pourroit avoir pour une personne qui vous appartient. Une si grande réserve de sa part me pique, je vous l'avoue, et me surprend en même temps.

ORGON.

Une première passion est un mal que l'on vou-
oit volontiers se cacher à soi-même.

SCÈNE V.

LIE, LISETTE, *se tenant d'abord dans le fond;* ARISTE, ORGON.

ORGON, *bas, à Ariste, en apercevant Julie.*

LA voilà, je crois, qui paroît. Elle est, ma foi, able.

JULIE, *bas, à Lisette.*

Ariste parle à quelqu'un. N'avançons pas, Li-
te.

LISETTE.

Vous êtes la première personne jeune et jolie craigniez de vous montrer.

ARISTE, *à Julie.*

Approchez, Julie. (*En lui montrant Orgon.*) Vous s sans doute instruite du sujet qui amène mon- ır ici? Il me fait une proposition à laquelle je scris volontiers, si elle vous touche autant que ı me le fait entendre.

JULIE, *troublée.*

J'ignore, monsieur, de quoi il est question.

ARISTE.

Ne dissimulez pas davantage. J'aurois lieu de offenser du peu de confiance que vous auriez en i. Rassurez-vous, Julie; votre penchant n'est



point un crime, et je ne vous reproche rien, le secret que vous m'en avez fait.

JULIE.

En vérité, monsieur... (*A Lisette.*) Lisette ?.

LISETTE, *l'interrompant.*

Eh bien! Lisette? Je gage qu'on veut vous ler de mariage. Cela est-il si effrayant? Il y a filles qui, en pareil cas, seroient intrépides.

ARISTE, *bas, à Orgon.*

Elle s'obstine à se taire. Il faut lui pardon cette timidité. Je fais réflexion que je lui parl mieux en particulier. Laissons-la revenir de l'e barras que tout ceci lui cause, et soyez persu que je m'emploierai tout entier pour que la ch aille selon vos désirs.

ORGON, *bas.*

Je vous en suis obligé. (*Regardant Julie.*) Ell une certaine grâce, une certaine modestie qui feroient souhaiter d'être mon neveu.

(*Il sort, en saluant affectueusement Julie, et Ar va le reconduire.*)

SCÈNE VI.

JULIE, LISETTE.

LISETTE.

Vous vous êtes ennuyée au couvent. Vous sourde aux propositions de mariage. Oserois-je mander, mademoiselle, ce que vous comptez venir? Orgon, que vous venez de voir, est or

du marquis, qui, selon les apparences, a fait faire des démarches auprès d'Ariste.

JULIE.

Ah! ne me parle point du marquis.

LISETTE.

Pourquoi donc? Parce qu'il a la tête un peu folle, qu'il est grand parleur, prévenu de son mérite, et même un peu menteur? Bon! bon! il est jeune et vous aime; cela ne suffit-il pas? Le commerce tomberoit, si l'on y regardoit de si près.

JULIE.

Je connois quelqu'un à qui on ne sauroit reprocher aucun de ces défauts; qui est humble, sensé, poli, bienfaisant; qui sait plaire sans les dehors affectés et les airs étourdis qui font valoir tant d'autres hommes.

LISETTE.

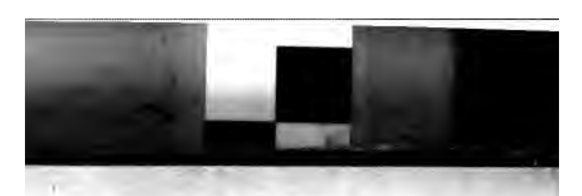
Oui-dà? Cette peinture est naïve. Seroit-ce l'esprit seul qui l'auroit faite?

JULIE.

Non, Lisette, puisqu'il faut l'avouer.

LISETTE.

Eh! que ne parlez-vous? Quelle crainte ridicule vous a fait garder le silence si long-temps? Vous êtes trop bien née pour avoir fait un choix indigne de vous. Vous avez un tuteur qui porte la complaisance au-delà de l'imagination, et qui ne vous contraindra pas. Quelle difficulté vous reste-t-il donc à vaincre?



JULIE.

La difficulté est d'en instruire celui que j'aime.

LISETTE.

La difficulté est de l'en instruire ? Cette personne-là est donc bien peu intelligente. J'en croirois, moi, vos yeux sur leur parole.

JULIE.

Quand mes yeux parleroient beaucoup, je ne sais si on les entendroit encore. Mais j'ai soin qu'ils n'en disent pas trop ; car, Lisette, voici l'embarras où je suis. Quoique je sois jeune et que l'on me trouve quelques charmes, quoique j'aie du bien et que celui que j'aime et moi soyons de même condition, je crains qu'il n'approuve pas mon amour, et s'il m'arrivoit d'en faire l'aveu et que j'essuyasse un refus, je mourrois de douleur.

LISETTE.

Je vous suis caution que jamais homme, usant et jouissant de sa raison, ne vous refusera. Qui pourroit le porter à agir de la sorte ?

JULIE.

Son excès de mérite.

LISETTE.

Je ne conçois rien à cela. (*Après avoir rêvé un instant.*) Mais, attendez. Que ne m'en faites-vous la confidence, à moi ? Vous me demanderez le secret, je vous promettrai de le garder : je n'en ferai rien ; il transpirera, fera un tour par la ville, viendra aux oreilles du monsieur en question, et quand il

sera instruit, selon l'air du bureau, vous aurez la liberté d'avouer ou de nier.

JULIE.

Non, je ne puis te le nommer. Outre cette crainte dont je viens de te parler, outre une certaine pudeur qui me feroit souhaiter qu'on me devinât, je crains de passer dans le monde pour extraordinaire, pour bizarre; car mon choix est singulier. Mais pourquoi m'en faire une honte? L'impression qu'un caractère vertueux fait sur les cœurs est-elle donc une foiblesse que l'on n'ose avouer?

LISETTE.

Oh! ma foi, mademoiselle, expliquez-vous mieux, s'il vous plaît. Vous craignez de passer pour extraordinaire, et franchement vous l'êtes. O ciel! je renoncerois plutôt à toutes les passions de l'univers que d'en avoir une d'une nature à n'en pouvoir pas parler.

SCÈNE VII.

ARISTE, JULIE, LISETTE.

ARISTE, *à Lisette.*

Lisette, retirez-vous.

(Lisette sort.)

ARISTE.

vous entends, sans doute; et je le nom
i je n'avois pas mérité d'avoir plus de p
confidence.

JULIE.

us l'auriez cette confidence, si je n'étois
ne que vous combattrez mes sentiments.

ARISTE.

oi, les combattre! Suis-je donc si intraita
ez-vous douter de mon cœur? Croyez qu
ai point de volonté que la vôtre. J'en
nt, s'il le faut.

JULIE.

isque vous le voulez, je vais donc tâche
pliquer mieux.

ARISTE.

rlez.

JULIE, *l'interrompant.*

Je ne pouvois pas mieux choisir : la raison, l'honneur, tout s'accorde avec mon amour.

ARISTE.

Eh! quand cet amour a-t-il commencé?

JULIE.

En sortant du couvent... Quand je commençai à vivre avec vous.

ARISTE.

Mes soupçons ne peuvent tomber que sur peu de personnes... Encore une fois, Julie, je sais ce qui se passe; et, d'avance, je puis vous répondre que votre amour est payé du plus tendre retour, que l'on désire de vous obtenir, avec l'ardeur la plus vive et la plus constante.

JULIE.

Si vous devinez juste, mon sort ne sauroit être plus heureux.

ARISTE.

Je ne crois pas me tromper; mais, après les assurances que je vous donne, quelle raison auriez-vous encore de me taire son nom? N'est-ce pas une chose qu'il faut que je sache, tôt ou tard, puisque mon consentement vous est nécessaire?

JULIE.

Ce seroit à vous à le nommer... Je vois bien que vous ne m'entendez pas.



ARISTE, *à part.*

Je ne l'avois pas vu d'abord; mais voilà l
expliquée.

LE MARQUIS.

Mais quel présage funeste! L'un parle t
et ne me répond pas; l'autre détourne la
me fait un cliu d'œil. Comment interprét
ceci?

JULIE.

Un clin-d'œil! Qui? moi, monsieur?

LE MARQUIS.

Oui, ma charmante. Qu'en dois-je a
Mon oncle auroit-il fait un faux rapport?
on juré de traverser nos feux? Parlez.... (*A*
Ah! seigneur Ariste, dissipez une inq
mortelle.

JULIE, *à part.*

Que je suis malheureuse!

ARISTE.

Vous avez lieu d'être, tous deux, co
rien ne s'oppose à vos désirs, la volonté
est une loi pour moi.... (*Au marquis.*) Et,
égard, monsieur, l'amitié que j'ai toujo
pour votre oncle est trop intime pour qu
consente pas volontiers à ce qui peut en r
les nœuds.

LE MARQUIS.

Vous nous rendez la vie. Vous êtes un
charmant, divin, adorable. Je vous sais l

de n'avoir pas d'entêtement ridicule et de connoître que je vaux quelque chose.

ARISTE.

Vous appartenez à de trop honnêtes gens pour ne pas espérer que vous rendrez une femme heureuse.

LE MARQUIS.

Écoutez donc, nous sommes jeunes, riches; nous nous aimerons : il faudroit qu'une influence bien maligne tombât sur nous pour nous rendre malheureux. Il est vrai que le diable s'en mêle quelquefois.

ARISTE.

Je vais trouver Orgon, et lui apprendre que tout va selon ses intentions..... Nous reviendrons bientôt, pour prendre les arrangements nécessaires.... *(A Julie, en montrant le marquis.)* Monsieur voudra bien vous tenir compagnie, Julie, pendant le peu de temps que je suis obligé de vous quitter.

LE MARQUIS

Allez, allez, monsieur, je me charge de ce soin.

(Ariste sort.)



SCÈNE X.

JULIE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *à demi-voix.*

Voila une petite personne bien contente.

JULIE.

Tout-à-fait, monsieur. Je vous prie de vouloir bien me dire ce que tout ceci signifie.

LE MARQUIS.

Comment! vous le dire? La chose est, je crois, assez claire. On comble nos vœux, on nous marie.

JULIE.

On nous marie?.. Dites-moi donc quel rapport, quelle liaison il y a entre vous et moi?

LE MARQUIS.

Je ne sais si je me trompe, mais je me suis flatté qu'il y en avoit tant soit peu.

JULIE.

Et vous auriez osé faire parler à Ariste sur cette confiance?

LE MARQUIS.

Assurément. En êtes-vous fâchée? Je ne le crois pas. Je sais que c'est à l'amant à faire des démarches. Une fille aimeroit passionnément qu'une bienséance mal entendue lui prescrit de se taire; aussi, quand on est instruit du bel usage, on lui épargne la peine de se déclarer. Vos yeux ont trop *su me parler* pour que je demeurasse dans l'inac-

tion; et, si vous voulez m'ouvrir votre cœur, vous conviendrez que vous m'en saurez quelque gré.

JULIE.

En vérité, monsieur, un pareil discours me semble bien extraordinaire.

LE MARQUIS.

Oh çà! si vous voulez que nous soyons amis, il faut vous défaire de cette retenue hors de saison. Que diable! quand on se convient, et que les tuteurs, les oncles et tous ces animaux-là consentent, à quoi bon se contraindre?

JULIE.

Si l'on consent de votre côté, je puis vous assurer qu'il n'en est pas de même du mien.

LE MARQUIS.

Quoi! votre tuteur ne vient pas, dans le moment, de me témoigner le plaisir que lui fait notre union?

JULIE.

Il est dans l'erreur, et je l'en aurois déjà désabusé si la surprise où je suis me l'avoit permis.

LE MARQUIS.

Quel est donc votre dessein? Avez-vous envie qu'il s'oppose à ce que vous désirez vous-même?

JULIE.

Mais, encore une fois, sur quel fondement vous êtes-vous imaginé ce désir de ma part?

LE MARQUIS.

La question est charmante! Savez-vous bien qu'à la fin je me fâcherai?



JULIE.

Mais vraiment, vous vous fâcherez si voulez. Soyez persuadé que je n'ai, je m pensé à vous.

LE MARQUIS.

C'est une façon de parler.

JULIE.

Non; vous pouvez prendre ce que je d lettre.

LE MARQUIS.

Allons, allons, je sais ce que j'en dois cr

JULIE.

Ne poussez pas, croyez-moi, plus loin l vagance.

LE MARQUIS.

Ne soyez pas plus long-temps cruelle à même.

JULIE.

Finissons, de grâce.

LE MARQUIS.

Franchement, vous croyez donc ne me aimer?

JULIE.

Je le crois, et rien n'est plus certain.

LE MARQUIS.

Je vous permets de me haïr toujours de

JULIE.

Je ne puis plus soutenir un pareil entreti

LE MARQUIS.

Un cœur qui ne sent point son mal est dangereusement atteint.

JULIE, *à part.*

La fatuité est un ridicule bien insupportable.

LE MARQUIS, *à part.*

Cette fille prend plaisir à se donner la torture.

SCÈNE XI.

ARISTE, ORGON, JULIE, LE MARQUIS.

ORGON, *à Ariste, au fond du théâtre.*

Ce que vous me dites là me fait un grand plaisir.... (*Montrant Julie et le marquis.*) Les voilà, ces pauvres enfants! Que l'on passe d'heureux moments à cet âge!

ARISTE.

Je ne perds point de temps, comme vous voyez : mon empressement vous prouve combien je suis sensible à cet honneur.

ORGON.

Je suis d'avis que l'on dresse le contrat aujourd'hui. L'idée d'une noce me ragaillardit; et quoique la mode des violons soit passée, il faut en avoir et suivre la manière bourgeoise... (*S'apercevant du trouble où sont Julie et le marquis.*) Mais, il me semble que nos amants se boudent.... (*Au marquis, en s'approchant.*) Qu'as-tu donc, Valère? te voilà tout rêveur.



LE MARQUIS.

Une bagatelle, mon oncle.

ARISTE, *à Julie, en s'approchant aussi.*

Et vous, Julie, quel est le trouble où je vous vois?

JULIE.

Vous êtes dans l'erreur à mon égard. Je vous y ai laissé, parce que je n'ai point cru que les conséquences en seroient si promptes, ni si sérieuses: mais je me trouve forcée de vous dire que vous ne m'avez point entendue.

ARISTE.

Comment donc?

ORGON.

Qu'est-ce que cela veut dire?

LE MARQUIS, *à Julie.*

Il n'est pas mal de le prendre sur ce ton! et c'est bien à vous à vous plaindre vraiment.... (*A Ariste et à Orgon.*) Il est bon que vous sachiez que nous avons eu quelque altercation ensemble. Mademoiselle, sur un mot, se révolte, et fait la méchante.

ORGON.

Oh! n'est-ce que cela? Bon! bon! ce sont là de ces orages qui mènent les amants au port.

ARISTE, *à Julie.*

Ne vous repentez point de vous être déclarée. Il ne faut point, ma chère Julie, passer si promptement d'un sentiment à un autre. Votre querelle *est une querelle* d'amitié.

LE MARQUIS.

Faites-lui un peu sa leçon, je vous prie, monsieur.

ORGON, *à Julie et au marquis.*

Allons, allons, mes enfants, raccommodez-vous.

JULIE.

Laissez-moi, de grâce! Vous prenez un soin inutile.

ARISTE.

Julie, je vous en conjure! faites cesser ce mystère.

JULIE.

Non, monsieur. Contre toute raison, j'ai fait voir le foible de mon cœur : j'ai fait connoître celui pour qui je me déclarois; mais ses interprétations fausses, la conduite qu'il observe avec moi m'avertissent assez que je n'en ai que trop dit.

(Elle sort.)

SCÈNE XII.

ARISTE, ORGON, LE MARQUIS.

ORGON, *au marquis.*

POURQUOI donc vous attirer ces reproches? Il faut que vous lui ayez donné des sujets violents de se plaindre.

LE MARQUIS.

Non; cela m'étonne. La brouillerie est venue sur ce qu'elle m'a dit qu'il n'y avoit jamais eu de



liaison sincère entre elle et moi, et qu'il ne falloit point compter sur les discours des jeunes gens aimables.

ORGON.

Entre nous, tu as un air libertin qui ne me persuaderoit point, si j'étois fille.

LE MARQUIS.

Que voulez-vous, mon oncle ? je ne me referai point. On a des façons aisées ; on a du brillant : tout cela est naturel.... Mais quant à Julie, je la demande en mariage : n'est-ce pas assez lui prouver que je l'aime ? Il faut qu'un joli homme soit furieusement épris pour former une pareille résolution.

ORGON.

A la vérité, je ne conçois pas qu'une fille puisse désirer quelque chose au-delà du mariage.... (*A Ariste.*) Mais, que dites-vous à tout cela, Ariste ?

ARISTE.

Franchement, je ne sais. Il me vient différentes idées qui se détruisent les unes les autres. Ce que je vois, ce que j'entends, semble se contredire, et.... (*Au marquis.*) Mais, ce ne peut être que vous qu'elle aime ?

LE MARQUIS.

Eh ! vraiment non. Je le sais bien.

ARISTE.

Elle craint, comme vous dites, que votre passion pour elle ne soit pas sincère, et que vous ne

soyez aussi inconstant que la plupart des jeunes gens, qui font profession de l'être?

LE MARQUIS.

Tout juste.

ARISTE.

Et elle s'exhale en reproches, parce que vous n'avez pas été assez prompt à la rassurer?

LE MARQUIS.

Je lui ai pourtant répété cent fois que nous étions faits l'un pour l'autre : mais il ne faut pas que cela vous surprenne; c'est le tourment d'un cœur bien épris de toujours douter de son bonheur.

ORGON, *à Ariste.*

Il est vrai qu'elle ne le croit pas où elle le voit.

SCÈNE XIII.

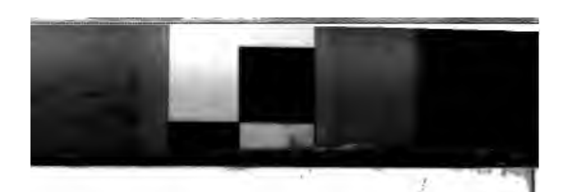
LISETTE, ARISTE, ORGON, LE MARQUIS.

LISETTE, *à Ariste.*

Que s'est-il donc passé ici, monsieur, et qui peut avoir si fort chagriné Julie? Elle est dans une tristesse que je ne puis vous exprimer : elle parle de retourner au couvent. Je la questionne; elle ne me répond que par des soupirs. Enfin, elle m'envoie vous demander si, avec la permission de ces messieurs, elle pourroit encore vous entretenir un moment?

ARISTE.

Je l'entendrai tant qu'il lui plaira.



LE MARQUIS, *chantant.*

« Divin Bacchus !... La, la, la ! »

ORGON.

Je donnerois, je crois, mon bien pour être aimé de la sorte. Tu ne sens pas ton bonheur, mon neveu.

LISETTE.

Il faut bien que monsieur votre neveu lui ait donné quelque sujet de mécontentement ; car elle s'est écriée plusieurs fois : « Ah ! dans quel trouble « me jette ce Valère ! Qu'il me cause d'embarras et « de peine ! Quel supplice d'aimer sans retour ! »

ORGON, *à part.*

La pauvre enfant !

LE MARQUIS.

Je suis fâché qu'elle ne me croie pas sur ma parole.

LISETTE.

Allez, cela est mal à vous, monsieur. Les hommes sont bien ingrats et bien insensibles. Hélas ! elle avoit beau me dire qu'elle ne vous aimoit pas, j'ai toujours bien remarqué, moi, ce qui en étoit, et cela n'est que trop vrai pour elle.

LE MARQUIS.

Crois-moi, mon enfant, elle n'est pas la première.

ORGON.

Écoutez, Valère. Je suis d'avis que vous alliez trouver cette aimable personne, que vous lui juriez encore que vous êtes pénétré de sa beauté et

de son mérite; enfin, que vous ne la laissiez pas dans un trouble que vous pouvez dissiper.

LE MARQUIS.

Ah! que me demandez-vous? Faut-il que je redise un million de fois la même chose? Non, je ne le puis. Je suis piqué aussi de mon côté.

ORGON.

Quoi! vous faites le cruel?

LISETTE, *à part.*

Est-il possible que l'impertinence soit un titre pour être aimé?

ARISTE, *au marquis.*

Julie étant forcée, par son ascendant, à se déclarer pour vous, il ne vous sied pas, monsieur, d'user de rigueur. Être aimé est un bien digne d'envie, et le plus bel apanage de l'humanité; mais c'est en abuser que de manquer d'égards pour les personnes qui nous rendent hommage, et de ne pas épargner à un sexe plein de charmes jusqu'à la moindre inquiétude.

ORGON.

C'est aussi mon sentiment.

LE MARQUIS, *à Ariste.*

Je sais comme on doit conduire une passion.

ARISTE, *à Lisette.*

Lisette, dites à Julie que je l'attends ici.

(Lisette sort.)



SCÈNE XIV.

ARISTE, ORGON, LE MARQUIS.

ORGON, *à Ariste.*

PUISQU'ELLE veut vous parler en particulier, nous allons vous laisser libres. Tâchez, dans ce entretien, de lui remettre l'esprit et de l'assure que mon neveu est bien son petit serviteur.

LE MARQUIS, *à Ariste.*

Oui, l'on peut toujours compter sur moi : on peut compter. Nous reviendrons savoir de quo elle vous aura entretenu.

(Il sort avec Orgon.)

SCÈNE XV.

ARISTE, *seul.*

L'HOMME le plus en garde contre la présomp tion est encore bien foible de ce côté-là. J'ai pu in terprêter deux fois en ma faveur les paroles de Ju lie. Oui, Ariste, tu as beau en rougir, il t'est ven deux fois en idée qu'on te faisoit une déclaratio d'amour. A toi! à toi! Oh! quelle extravagance quelque mystérieuse que soit sa conduite, je n'e saurois douter, ce neveu d'Orgon a su lui plair Il y a bien quelque chose à dire contre lui, et pa mi tant de jeunes gens aimables que le hasard pr sente à Julie, j'avoue qu'elle auroit pu mieu choisir. Elle a assez d'esprit pour s'en apercevoi

elle-même ; et c'est, si je ne me trompe, un combat de raison et d'amour qui cause en elle tant d'indécision. (*Voyant paroître Julie.*) Mais la voilà.

SCÈNE XVI.

JULIE, ARISTE.

JULIE.

Vous me voyez revenir, monsieur, quoique je vous aie quitté avec assez de vivacité. J'ai fait réflexion que ce pouvoit être un sage motif dans celui que je veux avoir pour époux, qui le fait douter de mon penchant. Je voudrois répondre aux objections qu'il pourroit me faire, et l'assurer combien il est digne de mon estime.

ARISTE.

Je n'ai pas bien compris quelle espèce de dispute il pouvoit y avoir eu entre vous et le marquis, mais je ne puis que vous engager tous deux à vous réconcilier au plus tôt. La sympathie est une loi impérieuse à laquelle on veut en vain se soustraire, et quelque réflexion que la raison nous inspire, il faut céder au trait qui nous a frappés, quand le destin le veut.

JULIE, *à part.*

Il est toujours dans l'erreur, et je n'ose encore l'en tirer.

ARISTE.

Me sera-t-il permis de le dire ? Je sens bien ce qui fait votre peine. Vous craignez que le monde



ne soit pas aussi convaincu du mérite du marquis que vous l'êtes ; et, à mon égard, il faudroit qu'il fût plus parfait pour qu'il me parût digne de vous. Mais enfin le penchant que vous avez pour lui me le fait respecter, et le justifie devant moi de tous ses défauts.

JULIE.

Vous me conseillez donc de le prendre pour époux ?

ARISTE.

Je vous conseille, comme j'ai toujours fait, de ne consulter que votre cœur.

JULIE.

Si vous me conseillez de ne consulter que mon cœur, je suivrai votre avis. Je suis, pour la dernière fois, résolue de découvrir mes véritables sentiments ; mais comme il en coûte toujours infiniment à les déclarer, je cherche quelque innocent stratagème, et je pense qu'une lettre m'épargneroit une partie de ma honte.

ARISTE.

Eh bien ! écrivez. Il est permis d'écrire à un homme que l'on est sur le point d'épouser. Une lettre, effectivement, expliquera ce que vous n'auriez peut-être pas la force de dire de bouche, et l'explication est nécessaire après le petit démêlé que vous avez eu ensemble.

JULIE.

J'exigerois encore de votre complaisance que vous l'écrivissiez pour moi.

ARISTE.

Volontiers.

JULIE.

Je suis prête à la dicter.

ARISTE, *montrant un bureau, devant lequel il va s'asseoir.*

Voilà, sur ce bureau, tout ce qu'il faut pour cela. (*A part.*) Le marquis, après tout, est homme de condition, et s'il a quelques défauts, l'âge l'en corrigera. (*A Julie.*) Allons, dictez, me voilà prêt.

JULIE, *dictant.*

« Vous êtes trop intelligent pour ne pas savoir « le secret de mon cœur. »

ARISTE, *lisant, après avoir écrit.*

« De mon cœur. »

JULIE, *dictant.*

« Mais un excès de modestie vous empêche d'en « convenir. »

ARISTE, *après avoir écrit.*

Bon!

JULIE, *dictant.*

« Tout vous fait voir que c'est vous que j'aime. »

ARISTE, *après avoir écrit.*

Fort bien.

JULIE.

Oui, c'est vous que j'aime... M'entendez-vous?

ARISTE.

J'ai bien mis.



JULIE, *dictant.*

« Je vous suis déjà attachée par la reconnois« sance. »

ARISTE, *à part.*

De la reconnoissance au marquis?

JULIE.

Écrivez donc, monsieur.

ARISTE.

Allons. (*A part.*) Il faut écrire ce qu'elle veut. (*Lisant, après avoir écrit.*) « Par la reconnois« sance. »

JULIE, *dictant.*

« Mais j'y joins un sentiment désintéressé. »

ARISTE, *lisant, après avoir écrit.*

« Désintéressé. »

JULIE.

« Et pour vous prouver que vous devez bien « plus à mon penchant.... »

ARISTE, *après avoir écrit.*

Après?

JULIE.

« Je voudrois n'avoir point reçu de vous tant « de soins généreux dans mon enfance. »

ARISTE, *sans écrire.*

Y pensez-vous, Julie?... (*A part.*) L'ai-je entendu, ou si c'est une illusion?

JULIE, *à part.*

Pourquoi ai-je rompu le silence? Je me doutois bien qu'il recevroit mal un pareil aveu!

ARISTE, *se levant.*

Julie !

JULIE.

Ariste !

ARISTE.

A qui donc écrivez-vous cette lettre ?

JULIE.

C'est au marquis, sans doute.

ARISTE.

Il ne faut donc point parler des soins de votre enfance. Ce seroit un contre-sens.

JULIE.

J'ai tort.... je l'avoue; et cela ne sauroit lui convenir.

ARISTE.

C'est donc par distraction que cela vous est échappé ?

JULIE.

Assurément. Les bienfaits n'étant point à lui, il n'en doit point recueillir le salaire.

ARISTE.

Voyez donc ce que vous voulez substituer à cela ?

JULIE.

J'en ai assez dit pour me faire entendre.

ARISTE.

En ce cas, il ne s'agit donc que de finir le billet par un compliment ordinaire, et de l'envoyer de votre part ?

JULIE.

Envoyez-le, de ma part, puisque vous croyez que je doive le faire.

ARISTE, *appelant.*

Holà! quelqu'un....

SCÈNE XVII.

UN LAQUAIS, ARISTE, JULIE.

ARISTE, *au laquais.*

Portez ce billet....

(Julie fait un geste, comme pour empêcher qu'Ariste ne donne la lettre au laquais.)

ARISTE, *à Julie.*

N'est-ce pas au marquis?

JULIE, *d'un ton piqué.*

Oui, monsieur; encore une fois, qui peut vous arrêter?

ARISTE, *au laquais.*

Tenez donc.... Portez cette lettre à Valère.

(Le laquais sort.)

SCÈNE XVIII.

ARISTE, JULIE.

JULIE, *à part.*

De quel trouble suis-je agitée!

ARISTE, *à part.*

Quels coups redoublés attaquent ma raison!

JULIE, *à part.*

Je ne puis prendre sur moi d'en dire davantage.

ARISTE, *à part.*

Toute ma prudence échoue.

JULIE, *à part.*

Il désapprouve la passion la plus pure..... Je meurs de confusion.

SCÈNE XIX.

LISETTE, ARISTE, JULIE.

LISETTE, *à part.*

La conversation me paroît terminée... (*A Ariste.*) Orgon, qui est là-dedans, monsieur, est impatient de savoir le résultat de votre entretien, et demande s'il peut paroître à présent.

ARISTE, *à part.*

Ce n'est qu'en me retirant que je puis cacher ma défaite. (*Il sort.*)

SCÈNE XX.

JULIE, LISETTE.

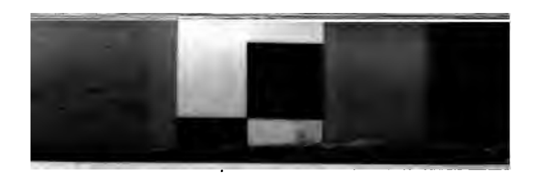
LISETTE, *à part.*

Ah! ah! voilà qui est singulier!... (*A Julie.*) Pourquoi donc, mademoiselle, se retire-t-il ainsi sans me répondre?

JULIE, *à part.*

Son mépris pour moi est-il assez marqué?

(Elle sort.)



SCÈNE XXI.

LISETTE, *seule.*

Fort bien! autant de raison d'un côté que l'autre. D'où cela peut-il provenir? Il me vi dans l'esprit.... N'aimeroit-elle pas Valère? roit-elle fait à Ariste l'aveu de quelque pass bizarre, que le bon monsieur, malgré sa comp sance, n'aura pas pu approuver? Quelle ho que je ne sois pas mieux instruite! Suivante et rieuse, autant et plus qu'une autre, je ne sa pas le secret de ma maîtresse? Oh! je le saurai, a: rément! C'est un affront que je ne puis plus en rer.... (*Voyant revenir Ariste.*) Ariste revie plongé dans une profonde rêverie.... Je ne la plus Julie en repos qu'elle ne m'ait avoué son ble... Elle m'en fera la confidence, ou me don mon congé.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XXII.

ARISTE, *seul.*

Non, à rappeler de sang-froid ce qui s'est pa son intention n'étoit pas d'écrire à Valère. quelle conséquence en tirer?... Quoi! Julie, il roit possible qu'Ariste eût obtenu quelque em sur vous! Ah! Julie, Julie, si ma raison ne m *pas soutenu* contre l'effet de vos charmes, pen

vous que je n'eusse pas été le premier à me déclarer pour vous? Avez-vous cru que je vous visse impunément? Non, non.... Mais plus votre mérite m'a paru accompli, et plus j'ai trouvé de motifs d'étouffer dans mon cœur la passion que vous y faisiez naître.... Ciel! quelle est ma foiblesse! Osé-je croire qu'elle pense à moi?... Allons, rendons-nous justice, une bonne fois; et convenons que, pour quelques apparences, il y a cent raisons qui détruisent une idée aussi ridicule.

SCÈNE XXIII.

ORGON, ARISTE.

ARISTE.

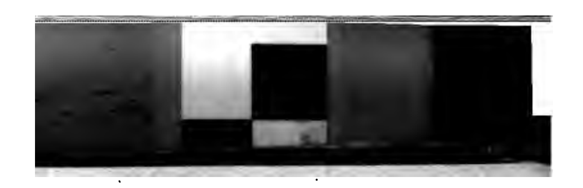
JE vous attends, Orgon, pour vous dire que les choses me paroissent moins avancées que jamais.

ORGON.

Que diable est-ce que tout ceci? On n'a guère vu d'amants plus difficiles à accorder. Dites-moi donc de quoi il est question? Il faut que votre conversation n'ait pas été du goût de Julie; car je l'ai vue passer tout-à-l'heure : le dépit étoit peint sur son visage; mais, ma foi, elle n'en étoit que plus belle.

ARISTE.

Ce que je puis vous dire, c'est qu'après bien des réflexions, je ne crois pas que le marquis soit



aussi bien auprès d'elle qu'il vous l'a fait entendre.

ORGON.

Oui.... Attendez donc, ceci mérite examen.... Si les choses sont ainsi, je voudrois savoir à propos de quoi les démarches qu'il m'a fait faire? Me prend-il pour un benêt, un sot? Parbleu!....

ARISTE, *l'interrompant.*

Un homme tel que lui est excusable de se croire aimé.

ORGON.

Je suis votre serviteur.

ARISTE.

Il est enjoué, bien fait, et d'âge....

ORGON, *l'interrompant.*

Oh! d'âge, tant qu'il vous plaira. Son âge est l'âge où l'on fait le plus d'impertinences; et je prétends, ne vous deplaise....

SCÈNE XXIV.

LISETTE, ARISTE, ORGON.

LISETTE, *à part.*

A la fin je triomphe, et l'on ne m'en donnera plus à garder.... *(A Ariste et à Orgon.)* Messieurs, vous pouvez parler devant moi, je sais le secret aussi bien que vous. Je sais quel est le Médor de notre Angélique.

ORGON.

As-tu débrouillé le mystère?

LISETTE.

Comment!... (*A Ariste.*) Est-ce qu'elle ne vous l'a pas dit, à vous, monsieur?

ARISTE.

Elle ne m'a rien dit de décisif.

LISETTE.

Tant mieux.... (*A part.*) Quelle félicité de savoir un secret, et de le savoir seule! On a le plaisir de l'apprendre à tout le monde.... (*A Ariste.*) Je l'ai tant pressée de m'avouer sur qui elle avoit jeté les yeux pour en faire son époux qu'elle a cédé à mes instances, et m'a répondu qu'il étoit triste pour elle de ne pouvoir se faire entendre, quoiqu'elle eût parlé assez clairement; que l'on devoit s'être aperçu qu'elle n'aimoit pas le marquis.

ORGON.

Eh bien?

LISETTE.

Qu'elle avoit, en général, une antipathie mortelle pour les airs suffisants; qu'on ne trouvoit qu'inconsidération dans la plupart des jeunes gens, et que celui qui l'avoit fixée étoit d'un âge mûr.

ORGON.

Oui-dà!

LISETTE.

Que les amants pris dans leur automne étoient plus affectionnés, plus complaisants, plus conformes à son humeur.



ORGON.

Elle a raison.

LISETTE.

Comme enfin elle s'est déclarée ouverte contre le neveu, je me suis avisée de parle l'oncle....

ORGON, *l'interrompant.*

De moi?

LISETTE.

On ne m'en a pas dédite. Un regard même fait entendre ce qui en étoit, et un soupir m' rendu certaine.

ORGON.

Comment diable! Quoi! je.... Lisette, tu dines assurément.

LISETTE.

Non, monsieur. J'ai eu beau lui dire, su champ (car cela m'est échappé) que rien n'étc singulier qu'un pareil choix; que, personn ment, vous étiez mal fait, cacochyme, goutt Tout cela n'a rien fait, elle a pris son parti.

ORGON.

Vous pouviez bien vous dispenser de lui cela.

ARISTE.

Sans doute. Je suis persuadé que l'esprit, l gesse, la conduite sont les seules qualités puissent plaire à Julie; et elle les trouve pa *tement* rassemblées chez Orgon.

ORGON.

Écoutez donc, j'ai toujours été assez bien venu des femmes, moi.... Mais elle ne m'a pas nommé. Je suis d'ailleurs plutôt dans mon hiver que dans mon automne. Par cet homme mûr n'entendroit-elle pas parler de vous, Ariste ?

ARISTE.

De moi ?

LISETTE, *à Orgon, en montrant Ariste.*

Bon! s'il s'agissoit de monsieur, il n'y a pas d'apparence qu'après tant d'entretiens secrets il l'ignorât.... Qui plus est, je vous ai nommé, et on ne m'a pas démentie. Non, vous dis-je, c'est vous, M. Orgon La bizarrerie de son étoile l'a fait se déclarer pour vous.

ORGON, *à part.*

Oh! parbleu! monsieur mon neveu, ceci va donc bien vous faire rire.... (*Riant.*) Ah! ah! ah! vous n'en tâterez, ma foi! que d'une dent.... (*A Ariste et à Lisette.*) N'ébruitons rien. Il faut le faire venir, et nous divertir un peu à ses dépens.

(*On entend des instruments qui preludent dans l'appartement voisin.*)

---

voit pas.

Oui, vous êtes bien sur c
merveille. Restez dans cette a
avertirai quand il sera temps
ne le trouverez, je crois, pas :
J'ai rencontré quelques mu
danseurs de ma connoissanc
avec moi, et qui doivent faire
mon mariage sera le sujet.

ARISTE.

Il ne faut pas vous abuse
monsieur.

ORGON, *bas, à* l

Motus!

ARISTE, *au ma*

Julie n'étoit point née pour

ORGON.

Oui, un autre.

LE MARQUIS.

Mon oncle appuie la chose bien sérieusement... (*Riant.*) Ah! ah! ah!

ORGON.

Vous avez beau ricaner; c'est un autre, vous dit-on.

LE MARQUIS.

Fort bien, monsieur, fort bien!

LISETTE.

Et cet autre est quelqu'un à qui vous devez le respect.

LE MARQUIS, *ironiquement.*

Oh! qui que ce soit, je le respecte infiniment.

ORGON.

Vous êtes d'une bonne pâte, monsieur mon neveu, de venir me conter des sornettes, quand il n'est pas plus question de vous que de Jean-de-Vert.

LE MARQUIS.

Ah! de grâce, mon oncle, ne serrez pas tant la mesure. Vous m'alarmez.

ORGON.

Vous croyez que les femmes ne pensent qu'à vous autres étourdis?

LE MARQUIS.

Elles y sont quelquefois forcées.



SCÈNE XXV.

LE MARQUIS, ARISTE, ORGON, LISETTE.

LE MARQUIS, *vers la coulisse, aux musiciens qui sont dans l'appartement voisin, et que l'on ne voit pas.*

Oui, vous êtes bien sur ce ton-là. Cela ira à merveille. Restez dans cette antichambre; je vous avertirai quand il sera temps.... (*A Ariste.*) Vous ne le trouverez, je crois, pas mauvais, monsieur? J'ai rencontré quelques musiciens et quelques danseurs de ma connoissance, que j'ai amenés avec moi, et qui doivent faire un *impromptu*, dont mon mariage sera le sujet.

ARISTE.

Il ne faut pas vous abuser plus long-temps, monsieur.

ORGON, *bas, à Lisette.*

Motus!

ARISTE, *au marquis.*

Julie n'étoit point née pour vous.

LE MARQUIS.

Plaît-il, monsieur?

ARISTE.

C'est un autre que vous qu'elle est résolue d'épouser.

LE MARQUIS.

Un autre?

ORGON.

e diantre, vous et Lisette, venez-vous donc nter?

LISETTE.

n'y concois rien.

ORGON.

moi.

ARISTE, *après avoir hésité un moment*,

moi.

LE MARQUIS.

vous expliquera aisément tout cela dans un nt; on vous l'expliquera..... (*A Orgon.*) Eh mon cher oncle, êtes-vous anéanti, pétrifié?

ORGON.

aut voir jusqu'au bout.

SCÈNE XXVI.

E, ARISTE, ORGON, LE MARQUIS, LISETTE.

JULIE, *à Ariste.*

ne puis m'empêcher de vous demander, ieur, pour quelle fête on a rassemblé ici ce re infini de musiciens.

LE MARQUIS.

st moi qui les ai amenés, mademoiselle, pour er le plus beau de nos jours.... Mais on me ici des discours étranges! Je vous prie d'é- ir hautement le fait. On dit qu'un autre que



moi est le héros de la fête.... (*En riant*) Ah! rassurez-moi, de grâce.

ORGON, *à Ariste.*

Écoutons.

JULIE, *au marquis.*

Les discours qu'on tient à présent me touchent peu. Je renonce à tout engagement : mais il est vrai qu'un autre que vous avoit quelque empire sur mon cœur.

ORGON, *à part.*

Ah! ah!

JULIE.

C'est un empire qu'il méprise.... Je ne prends plus le change sur sa conduite. La fierté et la modestie gardent également le silence.

ORGON, *à part.*

J'entends bien le reproche.

LE MARQUIS, *à Julie.*

Quoi! déguiserez-vous toujours ce que vos yeux m'ont répété tant de fois, et ce que votre main vient de me confirmer?

ORGON.

Chanson.

JULIE, *au marquis.*

A l'égard de la lettre, votre erreur est excusable. Aussi n'est-ce pas ma faute si elle vous a ét envoyée.... Cependant, vous devez avoir vu cl rement qu'elle n'étoit pas écrite pour vous.

ORGON, *au marquis.*

Cela est positif.

LE MARQUIS.

Voilà un petit caprice aussi bien conditionné, et poussé aussi loin..... Oh! qu'on me définisse à présent les femmes!

ORGON.

Allez, allez, mademoiselle n'a point de caprices.... (*A Julie.*) Vos attraits sont brillants, adorable personne! et si fort au-dessus de tout ce que l'histoire et la fable nous vantent qu'il n'étoit pas naturel qu'un homme de soixante et dix ans....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Qu'est-ce que dit donc mon oncle? Est-ce qu'il perd l'esprit?

ORGON, *à Julie.*

Il étoit, dis-je, peu naturel qu'un homme septuagénaire regardât ces attraits comme un bien qui pût lui devenir propre : mais, de même qu'Éson fut rajeuni par les charmes de Médée, vos charmes enchanteurs....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Ah! miséricorde! Quoi! mon oncle a des prétentions? Il y a de quoi mourir de rire!

JULIE, *à Orgon.*

L'âge, même aussi avancé que le vôtre, n'est point un défaut, selon moi, monsieur...,

ORGON, *l'interrompant.*

Vous êtes bien obligeante.



SCÈNE XXVII.

TROUPE DE MUSICIENS ET DE DANSEURS, ARISTE, JULIE, ORGON, LE MARQUIS, LISETTE.

LE MARQUIS, *aux musiciens et aux danseurs.*

Avancez, messieurs les musiciens et danseurs, avancez, et que la fête aille son train.

DIVERTISSEMENT.

ARISTE, *chantant.*

La saine philosophie,
Sévère sur nos désirs,
Nous porte à passer la vie
Loin des turbulents plaisirs:
Mais les jeux, enfants de la tendresse,
Peuvent être admis dans sa cour;
Et je préfère la sagesse
Qui se pare des traits de l'Amour.

(*On danse.*)

VAUDEVILLE.

ARISTE.

Du jeune et malheureux Atys,
Cybèle envioit la conquête.
Anacréon, aux cheveux gris,
De myrthes couronnoit sa tête.

En vain un tendre sentiment
D'Hébé semble être le partage ;
Tant qu'on respire, on est amant.
L'amour est de tout âge.

ORGON.

Je suis si vieux, j'ai si long-temps
Près du beau sexe fait tapage,
Que je me croyois hors des rangs ;
Mais, plus entreprenant qu'un page,
Dans le moment, il m'a suffi
D'entendre parler mariage :
Mon cœur acceptoit le défi.
L'amour est de tout âge.

LISETTE.

Je n'avois pas encor dix ans,
Qu'un espiègle du voisinage,
En dépit de nos surveillants,
Accouroit pour me rendre hommage.
Que se passoit-il entre nous ?
Rien qu'un innocent badinage :
Mais, ô grands dieux ! qu'il étoit doux !
L'amour est de tout âge.

LE MARQUIS.

Si dans un cercle je parois,
La grande maman, la plus sage,
Gémit de n'avoir plus d'attraits,
La mère affecte un doux langage ;
La fille à marier rougit,
Et laisse tomber son ouvrage,
Celle à la bavette sourit.
L'amour est de tout âge.



JULIE.

Le vieillard est plein de bon sens ;
Mais il est jaloux et sauvage.
Si le jeune a des agréments,
Il est fou, bizarre et volage.
Qu'il est difficile, en ce temps,
D'avoir un époux qui soit sage !
S'ils peuvent l'être à quarante ans,
Le mien est du bon âge.

FIN DE LA PUPILLE.

LES ORIGINAUX,

COMÉDIE,

PAR FAGAN,

Représentée, pour la première fois, le 15 juillet 1737.

PERSONNAGES.

LA MARQUISE.
LE MARQUIS, fils de la marquise.
HORTENSE, promise au marquis.
LE CHEVALIER, ami de la marquise.
LE SÉNÉCHAL, ignorant.
LE BARON, ivre.
MONSIEUR DE BRETENVILLE, faux brave.
GÉLASTE, vieillard et homme de plaisir.
FROSINE, femme-de-chambre sans place, et médisante.
UN LAQUAIS du marquis.

La scène est dans le château de la marquise.

LES ORIGINAUX,

COMÉDIE.

Le théâtre représente une espèce de vestibule, ou salle basse du château.

SCÈNE I.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Les mesures que j'ai prises ; madame, ont si bien tourné, et le hasard m'a si bien servi, qu'assurément le marquis verra ici des originaux de toutes les espèces ; et s'il est vrai que pour bien sentir le ridicule de nos défauts, il soit nécessaire de les considérer dans les autres, je vous réponds qu'il pourra prendre aujourd'hui une leçon des plus complètes.

LA MARQUISE.

Il faut, chevalier, être aussi complaisant que vous l'êtes, pour vour donner tant de soins, et pour venir écouter sans cesse, de la part d'une mère, des plaintes qui devroient vous être indifférentes.

LE CHEVALIER.

Vos conversations ont un charme qu'en vérité, madame, je préfère sans peine à toute autre sorte de *plaisir*. *Cependant* il me semble que vous pre-

qu'il fût parfait, vous ve
je crois y voir. Je vous l
Esclave des faux airs, a
plus outrés, il adopte si
que nos jeunes gens mette
ble que lui seul les auro
malheur de la société, on
prévenu. Du ridicule au
cile; et ce que vous appel
que trop souvent un m
mœurs. Enfin vous save
nois : vous savez avec qu
le voir uni à Hortense. Il
à ses charmes : il a sent
union aussi avantageus
d'un engagement, l'espri

LE CHEVALIER.

Des exemples seront plus forts que toutes les leçons que l'on pourroit lui donner. La légère indisposition qui le retient ici est une occasion favorable. Il verra de sang-froid des ridicules que tous les jours l'ivresse où le jettent les plaisirs l'empêche d'apercevoir, et il sera tranquille spectateur de scènes qui souvent ne lui ont paru aimables que parce qu'il en étoit le principal acteur.

LA MARQUISE.

Enfin vous espérez donc?....

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

Je crois avoir pris toutes les précautions nécessaires, et je vais songer à l'exécution. Le hasard a conduit ici l'ignorant sénéchal. Frosine et Gélaste doivent s'y rendre, et je ferai en sorte que le baron, qui a passé la nuit dans le château voisin.... (*Voyant venir le marquis.*) Mais j'aperçois votre fils. Ayez seulement soin, madame, de le déterminer à recevoir quelques visites, que vous lui direz être occasionnées par la nouvelle de son prochain mariage...

LA MARQUISE.

Il suffit.

(*Le chevalier rentre dans l'appartement de la marquise.*)



SCÈNE II.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LE MARQUIS, *à part, sans voir d'abord sa mère.*

Il faut se sauver, malgré qu'on en ait. Hortense me deviendra insupportable, si son séjour ici dure encore quelque temps. Quoi! toujours des reproches, et exiger de ma part de la raison? Oh! parbleu! c'en est trop.

LA MARQUISE.

Vous faites en peu de mots votre éloge, mon fils.

LE MARQUIS.

Ah! madame, il n'est pas bien de me surprendre de la sorte. Ne croyez point, je vous prie, que ce que vous avez pu m'entendre dire soit sérieux. Vos ordres me sont trop chers pour que je n'aie pas pour Hortense et pour le mariage même un respect et un amour infinis.

LA MARQUISE.

Du ton dont vous faites cet aveu, je ne le crois pas bien sincère.

LE MARQUIS.

Mais, à parler franchement, pourquoi vous plaisez-vous à avilir vous-même votre ouvrage? Que vaudrai-je de plus, quand je serai au nombre des maris? Le lien conjugal me rendra le plus lugubre personnage du monde; et j'ai l'honneur de vous assurer, d'ailleurs, que, de bon compte, je

ces trente personnes qui se tiendront fort offensées de me voir prendre un engagement.

LA MARQUISE.

Je crois ces personnes-là fort délicates en sentiments.

LE MARQUIS.

Assurément.

LA MARQUISE.

Oui, mon fils, je le crois. Le mauvais choix de ces personnes, si délicates, est cependant au rang des défauts que j'ai à vous reprocher.

LE MARQUIS.

A moi des défauts?

LA MARQUISE.

Croyez-vous donc n'en point avoir?

LE MARQUIS.

Non pas, madame; je sais que, communément, chacun a les siens.

LA MARQUISE.

Ce seroit grand hasard que les vôtres vous eussent échappé; car, à vous parler aussi avec franchise, vous êtes, mon fils, emporté, intempérant, peu instruit, indiscret, orgueilleux, volage, moqueur et médisant.

LE MARQUIS.

La peinture est un peu chargée, ce me semble. Il y a plusieurs de ces défauts-là que je serois fâché de ne point avoir. Par exemple, médisant.

LA MARQUISE.

Eh bien?



LE MARQUIS.

Il faut l'être, madame.

LA MARQUISE.

Il faut l'être?

LE MARQUIS.

N'en doutez point. Comment être reçu dı monde, si vous ne savez pas médire agréabler Quelle ressource auriez-vous pour plaire? ment faire sa cour à quelqu'un ? est-il possibl lever les uns sans rabaisser les autres? La ı sance est une ombre au tableau, et c'est ell fait valoir presque toutes les louanges que donnons.

LA MARQUISE.

Cette nécessité d'être médisant ne peut être née que comme une plaisanterie de votre mais comment justifierez-vous ces emportem cette hauteur qui fait qu'un mot dit sans de une raillerie innocente vous révoltent contr meilleurs amis; ce feu qui vous entraîne, et dans les querelles comme dans les plaisirs, porte aux dernières extrémités? La modéra mon fils, est une vertu si heureuse, qu'elle fait paroître avoir même les vertus que nou vons pas.

LE MARQUIS.

Oui; et avec ces belles maximes-là, il s qu'on se déshonore. Il faut être homme po savoir les conséquences. Tant de prudence

les querelles et dans les plaisirs est ordinairement mal interprétée.

LA MARQUISE.

Enfin ces nuits où triomphe l'ivresse?....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Ne parlez point d'ivresse, madame. Si elle m'avoit jamais surpris, je vous jure que ce n'auroit point été mon dessein. J'étudie avec trop de soin tout ce qui peut me former. Je bois beaucoup, mais je bois bien; et l'on m'a assuré qu'incessamment je pourrois tenir tête au buveur le plus aguerri.

LA MARQUISE.

La belle étude!

LE MARQUIS.

Cette étude-là? Elle est peut-être plus utile que celle que l'on fait de tant de vieilles morales et de tant de préceptes rebattus. Il faut connoître le monde, madame, et....

LA MARQUISE, *l'interrompant.*

La connoissance du monde vous est sans doute nécessaire; mais, monsieur, quand vous entrez dans ce monde, dépourvu de principes et de lecture, l'apprentissage que vous y faites est bien dur; et ce monde vous connoît et vous juge souvent bien plus tôt que vous ne le connoissez.

LE MARQUIS.

Vous avez juré, madame, de m'humilier étrangement. J'ose pourtant vous dire que ce monde



pense plus favorablement à mon égard, et que j'y suis assez aimé, que j'y suis applaudi même.

LA MARQUISE.

Je le souhaite; mais je crains bien que vous ne vous en rapportiez trop à quelques personnes qui vous flattent.

LE MARQUIS.

Oh! s'il y avoit de la flatterie, je m'en apercevrois.

LA MARQUISE.

La conséquence n'est pas sûre.

LE MARQUIS.

Elle l'est, n'en doutez pas. Un flatteur se se. d'une lieue, et ce qu'il dit ne fait aucun effet sur un homme sensé.

LA MARQUISE.

Et c'est ce dont je ne conviens pas. Il en est de la flatterie comme de ces machines que vous voyez dans les spectacles. Quoique vous vous doutiez bien des ressorts qui les font mouvoir, elles ne laissent pas de séduire. Mon fils, quelque chose que vous disiez, j'ose me flatter que votre mariage avec Hortense se terminera incessamment. Je vous prie même de ne pas refuser les visites que la nouvelle de ce mariage ne manquera pas de vous attirer aujourd'hui. Je vous laisse. (*Lui montrant des livres de morale et d'histoire, qu'elle a fait placer sur un bureau.*) Voici des livres avec lesquels je voudrois bien que vous pussiez vous entretenir.

LE MARQUIS, *lui baisant la main.*

n feroit assurément, pour vous plaire, des es plus difficiles.

Il la reconduit, et elle rentre dans son apparte-.)

SCÈNE III.

MARQUIS, *seul, et s'asseyant près du bureau.*

on mariage avec Hortense! Je fais vœu, mor-! de n'en rien faire. Vous n'avez qu'à écou-me mère, vous deviendrez un joli garçon. lames-là peuvent faire une visite de quartier, pprendre à une fille à se tenir droite; mais sur le reste, elles n'en savent pas le mot. Entre-ns-nous donc avec des livres, en attendant les pliments qu'on doit me faire. Des livres! De fatras de lectures on nous assomme aujour-i! Eh! nos premiers pères, qui valoient mieux nous, lisoient-ils? A quoi servent ces vo-s? à appesantir, à retarder le génie et à nous re copies, d'originaux que nous serions. Ce je dis là est vrai, exactement vrai.

rend plusieurs livres, les uns après les autres, et lit, bas, quelques lignes de chacun.)



SCÈNE IV.

LE SÉNÉCHAL, LE MARQUIS.

LE SÉNÉCHAL.

Monsieur, votre très humble serviteur. V
ne me remettez peut-être pas? Je viens pour
très souvent rendre mes devoirs à madame la
quise, votre mère.

LE MARQUIS, *se levant.*

Je me souviens parfaitement d'avoir eu l'h
neur de voir monsieur le sénéchal.

LE SÉNÉCHAL.

Pour vous, on vous trouve rarement. Soit
soit à la ville, vous êtes un coureur... qui co
toujours.

LE MARQUIS.

Hélas! c'est souvent malgré moi.

LE SÉNÉCHAL.

Quoi qu'il en soit, je viens vous faire com
ment sur votre mariage, si tant est qu'on en d
faire sur une pareille matière.

LE MARQUIS.

Cela est fort équivoque, entre nous.

(*Il fait signe au sénéchal de s'asseoir.*)

LE SÉNÉCHAL.

Après vous, s'il vous plaît... (*Ils s'asseyent
les deux.*) Qu'est-ce donc que vous faisiez là
(*Regardant les livres.*) Vous étiez dans la lect

LE MARQUIS.

Ah! je n'y étois pas bien profondément, je vous jure!

LE SÉNÉCHAL.

Je le crois bien..... (*Montrant les livres.*) Quels bouquins sont-ce là?

LE MARQUIS, *d'un air moqueur.*

L'histoire de France, Télémaque.....

LE SÉNÉCHAL, *l'interrompant.*

Té...lé...maque... maque. Qu'est-ce que ce Télémaque?

LE MARQUIS.

Eh! que voulez-vous que je vous dise? C'est un malheureux qui cherche son père par terre et par mer. Je me souviens d'en avoir lu le premier livre il y a trois ans. Est-ce que vous n'avez pas entendu parler de Télémaque dans vos études?

LE SÉNÉCHAL.

Mes études? Oh! ma foi! je n'ai jamais voulu me fatiguer l'imagination de tout cela : je n'aime point ce qui me gêne. L'an passé, quand je fus reçu dans ma charge, il me falloit réciter un discours, qui avoit de grands mots qui m'embarrassoient : ma foi! je dis tout haut : « Que celui « qui l'a fait le récite lui-même, s'il veut; pour « moi, je n'en ferai rien. »

LE MARQUIS.

Il faut, dans de semblables occasions, parler de tête, monsieur. Rien n'est si plat qu'un discours préparé.



LE SÉNÉCHAL.

Oui ; mais il faut fourrer là du latin à tort et à travers ; et vous entendez bien que.... Est-ce que vous parlez latin, vous ?

LE MARQUIS.

Que le ciel m'en préserve !

LE SÉNÉCHAL.

Ma foi ! c'est bien assez de parler correctem[ent] sa langue, et je connois mille gens qui ne se soucissent pas d'en savoir davantage.

LE MARQUIS, *à part.*

Soucissent !... (*Au sénéchal.*) Vous êtes marié depuis peu, je pense ? Avez-vous trouvé un parti riche ?

LE SÉNÉCHAL.

Pas extraordinairement. C'est une famille qui s'est réfugiée en France, et qui est originairement de province.

LE MARQUIS.

De province ?

LE SÉNÉCHAL.

Oui.... c'est un roman que tout cela, et le grand-père de ma femme étoit, je crois.... bourguemestre en Espagne.

LE MARQUIS.

Que dites-vous ?

LE SÉNÉCHAL.

En Espagne, ou dans un autre endroit ; je ne vous l'assurerai pas. Elle a aussi des parents en Angleterre, qu'elle me presse beaucoup d'aller

voir. Elle prétend qu'en s'embarquant à une certaine ville, c'est un fort petit voyage; mais, ma foi, si j'y vais, j'aime mieux être plus long-temps en chemin et aller par terre, car je crains les rivières comme le diable.

LE MARQUIS.

Vous ne pouvez, ce me semble, jamais arriver en Angleterre que par mer.

LE SÉNÉCHAL.

Tout comme il vous plaira. Mais, après tout, je ne crois pas qu'on m'y voie. Il y a des dangers par terre, comme par mer; et il faut, je pense, de ces côtés-là passer par de certains endroits où les hommes sont tout-à-fait sauvages.

LE MARQUIS.

Où avez-vous trouvé cela?

LE SÉNÉCHAL, *prenant un air suffisant.*

Comment donc! ne savez-vous pas qu'il y a des gens, comme les Turcs, par exemple, qui égorgent des hommes, et qui les mangent?

LE MARQUIS.

Il y a de ces gens-là; mais ce n'est, assurément, ni dans l'Europe, ni dans l'Asie.

LE SÉNÉCHAL.

Peut-être est-ce dans la Bohême. Il se peut bien que je me trompe.... Mais, laissons-là les choses savantes, et changeons de conversation. Etes-vous content d'épouser celle qu'on vous destine?

SCÈNE VI.

LE BARON, *ivre;* LE MARQUIS.

LE BARON.

Oui, mon ami, c'est moi-même.

LE MARQUIS, *se levant avec joie, et le regar*
à part.

Comment! je crois qu'il est ivre.... Ah!
adorable, il est charmant.

LE BARON.

Il y a huit jours que c'étoit ton tour; c'e
jourd'hui le mien. Mais il ne faut pas mentir,
passé une des plus jolies nuits!... Eh bien!
n'est plus commode; vous vous trouvez le 1
tout habillé, et vous êtes tout porté pour fai
affaires.

LE MARQUIS.

Quoi! depuis vingt-quatre heures tu ne t'e
couché?

LE BARON.

Me coucher! Non, je sais trop ce que je te
Embrasse-moi, mon ami. (*Ils s'embrassent.*) Ce
j'allois me mettre au lit chez le président,
scène s'est passée, il m'est revenu... Par ma f
ne sais pas par qui ni comment. Bref, j'ai su
tu étois indisposé. J'ai dit... « Il faut absolu
« que je le voie, » car j'ai pour toi une estime
à-fait cordiale.

LE MARQUIS.

Je te suis obligé. Mon indisposition est peu de chose.

LE BARON.

Dans ces changements de saison-ci, c'est le diable; vous ne pouvez pas avoir un moment de santé.

LE MARQUIS, *à part.*

Il n'y a que lui pour ces choses-là; pour pousser une partie de plaisir jusqu'à l'extrémité. (*Au baron.*) Il ne faut pas demander si vous étiez bonne compagnie, si les propos ont été délicieux et s'il y a eu bien des rasades versées.

LE BARON.

Cela est innombrable. Mais laisse-moi, je te prie, un moment; ne me parle pas.

LE MARQUIS.

Que je ne te parle pas?

LE BARON, *d'un air riant.*

Non; tel que tu me vois, j'ai du chagrin.

LE MARQUIS.

Toi, du chagrin?

LE BARON.

Oui, mon ami; j'en ai tant... que j'en crève.

LE MARQUIS.

Où diable le chagrin va-t-il se loger avec toi? Il a sûrement affaire à forte partie.



LE BARON.

Je voudrois te pouvoir conter la chose par ordre ; mais il y a un peu de confusion. (*Voulant s'en aller.*) Il faut que je te quitte.

LE MARQUIS, *le retenant.*

Qu'est-ce que c'est ?

LE BARON.

Tu sais bien l'homme avec qui j'étois tous les jours ?

LE MARQUIS.

Qui ? Léandre ?

LE BARON.

Léandre.

LE MARQUIS.

Il devoit, ce me semble, te faire avoir l'agrément...

LE BARON, *l'interrompant.*

Lui-même. Il étoit du souper.

LE MARQUIS.

Te serois-tu brouillé avec lui ?

LE BARON.

Pas autrement. Il s'est mis en tête de nous éclaircir une certaine anecdote, que tout le monde ne sait pas. Je puis dire cela. Je lui ai représenté, fort poliment, que je ne croyois pas que la chose fût tout-à-fait comme il nous la donnoit. Il m'a répliqué, aussi fort poliment, qu'il en étoit très bien instruit. J'ai insisté avec la même politesse ; de façon que de politesse en politesse, je lui ai fait voler mon assiette à la tête.

LE MARQUIS.

Ciel!

LE BARON.

Oui. Heureusement que la colonne d'air.... la colonne.... Tu entends bien?

LE MARQUIS.

Eh! quelle a été la suite?

LE BARON.

La suite? Il y a eu un grand bruit. On a couru aux armes. (*En riant.*) Nous devions nous égorger cent fois pour une; mais je ne sais par quel enchantement tout a été pacifié, et nous nous sommes retrouvés tous le verre à la main. Voilà qui est admirable, cela, par exemple!

LE MARQUIS.

Eh! tu penses qu'il n'aura point de ressentiment de ce procédé?

LE BARON.

J'ai quelque soupçon que cela le refroidira à mon sujet.

LE MARQUIS.

Pour moi, je le crois très fort.

LE BARON.

Que veux-tu? Tous les moments ne peuvent pas se ressembler. Le plaisir a ses révolutions... et les choses d'ici-bas...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Voilà une affaire fâcheuse.

LE BARON.

Point du tout. *Verba volant*, mon ami.

t'embrasse mille fois.

LE MARQ

Cela est fort bien; mais
crois que tu devrois éviter d

LE BAR

Éviter de boire? Ah! n
discours-là, marquis; car tu
le monde. Adieu; je vais me
Ah! la belle nuit! ah! l'aim
mante nuit!

SCÈNE

LE MARQU

Voilà qui est affreux! Il

SCÈNE VIII.

FROSINE, LE MARQUIS.

FROSINE.

J'ai attendu que monsieur le marquis fût seul, pour lui venir faire la révérence, et lui demander sa protection.

LE MARQUIS.

Eh! c'est toi, ma pauvre Frosine? Vraiment, tu abandonnes bien tes amis! quatre ans entiers sans me venir voir!

FROSINE.

Je suis venue, je vous assure, plus de trente fois. Je sors de l'appartement de madame votre mère. Ce bon chevalier est donc toujours auprès d'elle? En vérité, mon cher marquis, je ne sais pas trop ce que vous devez en penser.

LE MARQUIS.

La folle!

FROSINE.

La folle? Ah! j'ai ouï-dire, dans plus d'un endroit, qu'elle alloit se remarier. Je suis bien aise de vous en avertir.

LE MARQUIS.

Cela me surprendroit fort.

FROSINE.

Enfin, monsieur, elle m'a renvoyée à vous, et m'a *fait espérer que*, comme vous aviez beaucoup de



connoissances, vous pourriez aisément me procurer une place.

LE MARQUIS.

Quoi! tu n'es plus chez cette comtesse où tu entras ...

FROSINE, *l'interrompant.*

Bon! m'a-t-il été possible d'y rester? Un lutin qui fait un enfer de sa maison, qui crie, qui tempête du matin au soir, et qui, sans être prude, fait coucher son mari au troisième étage, égratigne ses femmes-de-chambre, et donne des coups de bâton à ses laquais.

LE MARQUIS.

Quoi! madame de....

FROSINE, *l'interrompant.*

Madame de..... qui, dans le monde, paroît la douceur même, est telle que je vous la dépeins, dans son domestique. Au bout de six mois, je fus obligée de la quitter.

LE MARQUIS.

De façon que tu passas de là dans une autre maison dont tu es pareillement sortie?

FROSINE.

Oh! pour celle-là, c'est à mon grand regret. Elle étoit agréable et sans reproche, et j'y serois encore, si on ne m'avoit point avertie que les affaires y étoient en si mauvais ordre que je courois risque de n'être point payée de mes gages.

LE MARQUIS.

Enfin, depuis ce temps-là, tu n'as rien trouvé?

FROSINE.

Pardonnez-moi. J'étois, en dernier lieu, chez
reuve d'un vieux seigneur étranger, aimable de
actère et d'esprit, et qui auroit dû ne chercher
laire que par ces endroits-là.

LE MARQUIS.

Eh! pourquoi l'as-tu quittée, cette veuve, par
[illegible] ?

FROSINE.

Le service y étoit dur; j'y avois trop de fatigue.

LE MARQUIS.

Trop de fatigue ?

FROSINE.

Oui, monsieur. Vous avez quelquefois entendu
ler de ces personnes qui, pour réparer l'ou-
ge de la nature et des ans, ont recours à un peu
rtifice. Voilà justement en quoi consistoit la
iculté de mes fonctions. Une suivante n'est pas
jours également adroite..... Si vous saviez
abien il est difficile de donner à une femme
r d'un visage qu'elle n'a pas, cela vous sur-
ndroit.

LE MARQUIS.

Je ne vois point trop, Frosine, quelle maison
irroit te convenir.

FROSINE.

On m'avoit proposé d'entrer chez la jeune
ante; mais il lui est arrivé, depuis peu, une
iture qui a fait trop de bruit; et j'ai là-dessus



des délicatesses de conscience que je ne puis surmonter.... Je suis si sotte.

LE MARQUIS.

Éliante!.. Quelle aventure?

FROSINE.

L'ignorez-vous? Son équipage se rompt. Un jeune homme, qui passe, lui offre le sien : elle l'accepte. Il n'est que huit heures du soir, et, quoiqu'elle soit dans un quartier fort peu éloigné du sien, elle ne reparoît que le lendemain.

LE MARQUIS.

Eh bien! quelle conséquence tirer de là?

FROSINE.

Ah! monsieur, je vous le demande?

LE MARQUIS.

Mais, je te surprendrois bien si je te disois que ce jeune homme, c'est moi-même; qu'Éliante, ne pouvant profiter de l'offre que je lui fis de la ramener chez elle, et l'effroi qu'elle avoit eu la faisant se trouver mal, elle m'ordonna de la descendre chez sa sœur, qui demeure à quelques rues près de l'endroit où l'accident arriva.

FROSINE.

Ah! monsieur, excusez mon imprudence; j'ignorois que vous y prissiez intérêt, et je ne dirai plus rien, dès qu'il y a de vous à elle quelque particularité.

LE MARQUIS.

Va, ma pauvre Frosine, si tous tes portraits ne *sont pas* plus fidèles que ce dernier, on ne doit

pas beaucoup y ajouter foi.... Ne peux-tu pas te dispenser de servir?

FROSINE.

Oh! non, monsieur, je ne veux point changer d'état, et je me fais un petit plaisir misanthrope de servir tous les jours des gens dont l'origine ne vaut pas à beaucoup près la mienne. Par exemple, je serois dans ce cas, si j'entrois au service de Cidalise, elle qui se donne des airs de duchesse.

LE MARQUIS.

Tu lui fais assurément beaucoup d'honneur.

FROSINE.

Vous voyez que je vous découvre mes petits sentiments.

SCÈNE IX.

UN LAQUAIS, LE MARQUIS, FROSINE.

LE LAQUAIS, *annonçant au marquis.*

Monsieur le chevalier et M. de Bréteuville.

LE MARQUIS.

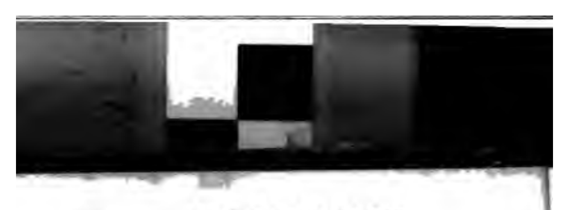
Monsieur de?...

LE LAQUAIS.

Bréteuville.

LE MARQUIS.

Ils peuvent venir quand ils voudront.



SCÈNE X.

LE MARQUIS, FROSINE.

FROSINE.

Voici compagnie qui vous vient. Je vous laisse.... Prenez garde toujours aux gens que vous voyez. Il y a tant de méchants esprits, tant de mauvaises langues, qu'il est bon de choisir un peu son monde.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

LE MARQUIS, *seul.*

Le sort m'adresse aujourd'hui des personnages bien singuliers. Cette Frosine a un babil pernicieux.... Il semble effectivement que la médisance soit le vice affecté aux valets.

SCÈNE XII.

LE CHEVALIER; M. DE BRÉTENVILLE, *vêtu en spadassin;* LE MARQUIS.

LE CHEVALIER, *au marquis, en lui montrant M. de Brétenville.*

Monsieur le marquis, voici M. de Brétenville que je vous présente, dont j'ai fort connu et fort estimé le père. C'étoit, assurément, un excellent juge... *(Le marquis et M. de Brétenville se saluent.)*

Monsieur n'a pas embrassé la même profession, comme vous voyez; et il est venu me consulter ici sur une affaire qui lui est survenue. Mais, quoique j'aie servi pendant quinze ans, j'avoue que, sur le point d'honneur, il y a certain cérémonial, certaines pratiques dont je n'ai pas fait une bien profonde étude. J'ai cru que vous pourriez en être mieux instruit que moi, et que vous voudriez bien aider monsieur de vos conseils.

LE MARQUIS.

C'est m'obliger, assurément. Je dirai naturellement à monsieur ce que je pense sur son affaire.

(*Ils s'asseyent tous les trois.*)

M. DE BRÉTENVILLE.

Avant tout, messieurs, il faut convenir que la bravoure est une belle chose.

LE MARQUIS.

C'est, assurément, la vertu des grandes âmes; et on peut dire qu'il se trouve des occasions où elle est aussi utile que glorieuse.

M. DE BRÉTENVILLE.

Oh belle! monsieur, belle! Est-il rien de comparable à la fermeté d'un homme que jamais les dangers les plus pressants n'ont pu épouvanter; qui, toujours prêt à parer ou à porter des coups mortels, ose se vanter de n'avoir jamais plié devant personne?

LE CHEVALIER.

Je fais aussi grand cas de la bravoure; mais quand elle est réglée, et suivant l'objet qu'elle se



propose. Par exemple, je souhaiterois qu'avec la fermeté que fait paroître M. de Brétenville, il se fût mis dans le service.

M. DE BRÉTENVILLE.

Tout beau, monsieur! le combat singulier fut, de tout temps, la pierre de touche du vrai brave.

LE MARQUIS, *au chevalier.*

Il est certain que le combat d'homme à homme est de tous le plus périlleux.

M. DE BRÉTENVILLE, *au chevalier.*

Le plus périlleux, sans doute, et le plus excellent. C'est là que l'adresse, l'agilité du corps, la présence d'esprit, le coup-d'œil, sont mis en usage. Que peuvent, dites-moi, les plus beaux faits d'armes contre un coup de canon?

LE CHEVALIER.

Je vous entends : mais vous conviendrez que, d'un côté, l'objet est bien plus grand que de l'autre, et qu'il y a quelque chose de plus généreux à venger sa patrie par devoir, qu'à venger une injure personnelle par ressentiment.

M. DE BRÉTENVILLE, *faisant le geste de pousser une botte.*

Rien n'est au-dessus de cela... Ah!

LE MARQUIS, *au chevalier.*

Ma foi! monsieur le chevalier, qui est lent à *venger* une injure personnelle est quelqu'un de

bien équivoque quand il s'agit des intérêts de sa patrie.

LE CHEVALIER.

La foiblesse et l'extrême vertu peuvent quelquefois avoir la même apparence : mais ne pourroit-on pas trouver des hommes aussi redoutables aux ennemis de la patrie que faciles à pardonner aux ennemis particuliers ? et ne seroit-ce pas là le comble de l'honneur et de la raison ?

M. DE BRÉTENVILLE, *faisant le geste de pousser une autre botte.*

On ne peut rien comparer à ceci.... Ah !

LE CHEVALIER.

Pour moi, si M. de Brétenville s'en tenoit à mon avis, il chercheroit à accommoder l'affaire qu'il vient consulter aujourd'hui. Je ne conseillerai jamais à personne de risquer sa vie et sa fortune pour une gloire fort douteuse, et qui n'existe que dans notre imagination.

M. DE BRÉTENVILLE, *faisant encore le geste d'une feinte botte.*

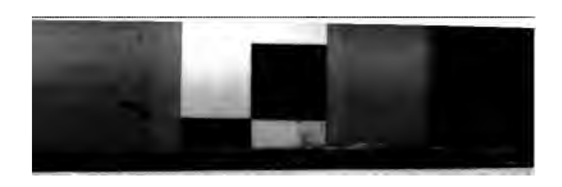
Vous avez encore ceci..... Ah ! ah !

LE MARQUIS, *au chevalier.*

Votre sang-froid, monsieur le chevalier, me désespéreroit, en vérité.... (*Haussant la voix et frappant du pied.*) Eh morbleu ! pourquoi donc ?...

M. DE BRÉTENVILLE, *l'interrompant, en mettant la main sur son épée.*

Qu'est-ce ?



M. DE BRÉTENVILLE.

Eh! non. Il est le père de celle que j'aime.

LE MARQUIS.

Le père?

M. DE BRÉTENVILLE.

Oui. Imaginez-vous un homme qui, un beau matin, me vient bercer de mauvaises raisons, et qui me fait entendre qu'il faut rompre tout commerce.

LE CHEVALIER, *ironiquement.*

Je réfléchis sur votre question; et, à votre place, je ne sais si je lui ferois la grâce de lui accorder une épée de quelques pouces plus longue que la mienne.

M. DE BRÉTENVILLE.

Je ne crois pas y être absolument obligé; mais cela se peut faire par déférence pour le père d'une personne que l'on estime.

LE CHEVALIER, *ironiquement.*

Je ne sais que vous dire.

LE MARQUIS, *à M. de Brétenville.*

Le père? Mais, M. de Brétenville, les statuts de la bravoure engagent-ils à une pareille querelle? Un père n'est-il pas le maître de sa fille? et, sans vous insulter, ne peut-il pas vous empêcher de la voir?

M. DE BRÉTENVILLE.

Examinez bien la chose; vous conviendrez qu'il *y a insulte*, et que la querelle est bien faite.

LE CHEVALIER, *paroissant rêver.*

Les avis pourroient être partagés.

M. DE BRÉTENVILLE.

Ils ne peuvent point l'être, je vous assure.

LE CHEVALIER.

Il me semble avoir entendu décider....

M. DE BRÉTENVILLE, *l'interrompant.*

Non; tous les avis se réunissent là-dessus, et j'ai l'honneur de vous assurer.... Ah! je suis au désespoir.

LE CHEVALIER.

De quoi?

M. DE BRÉTENVILLE.

Je crois que ce qui vient de m'échapper est une espèce de démenti que je vous ai donné.

LE CHEVALIER.

A moi?

LE MARQUIS, *à M. de Brétenville.*

Comment?

M. DE BRÉTENVILLE, *se levant, au chevalier.*

Oui, monsieur, je vois bien que j'ai eu le malheur de vous donner un démenti.

LE MARQUIS.

Vous vous moquez, M. de Brétenville.

M. DE BRÉTENVILLE.

Pardonnez-moi, le démenti y est. (*Montrant le chevalier.*) Toutes les excuses que je pourrois faire à *monsieur* ne seroient pas suffisantes. Je suis dans

M. DE BRÉTEUVIL

Non, ne me flattez poi
le chevalier.) Monsieur ét
et est, d'ailleurs, trop est
que à ce que je lui dois,
lui en donner satisfacti
bonté d'indiquer le lieu e

LE CHEVALIE

Puisque je suis offensé
le marquis voudra bien
le lieu et le tems que je c
(Il met l'épée à la main et
ville, qui se met aussi e

LE MA

Je ne souffrirai jamai
Arrêtez donc : il y a de l'
(Le chevalier et M. de Bre

sion est donc qu'à la rigueur je ne suis point obligé de lui faire aucun avantage.

(Le chevalier remet aussi son épée dans le fourreau, et il fait, ainsi que le marquis, un signe d'approbation dérisoire à M. de Brétenville.)

SCÈNE XIII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Quel original m'avez-vous donc amené?

LE CHEVALIER.

Je ne m'imaginois pas, je vous l'avoue, qu'il porteroit la folie jusqu'à ce point; mais je le connoissois pour un faux brave, et je ne me repentirois point de l'avoir fait paroître devant vous, si vous sentiez quel est le ridicule d'une certaine espèce de bravoure, dont je vous ai oui souvent faire l'apologie.

(Il rentre dans l'appartement de la marquise.)

SCÈNE XIV.

LE MARQUIS, *seul.*

Moi, faire l'apologie d'un travers aussi impertinent! Seroit-il possible que j'eusse quelque ressemblance à ce que je viens de voir et à tout ce que j'ai vu aujourd'hui? Si cela étoit, en vérité, je serois bien haïssable. (*Entendant des instruments préluder au-dehors.*) Qu'entends-je? (Entendant



frapper à la porte de la pièce où il est.) Eh quoi l'on vient encore? Ne puis-je me livrer un moment à mes réflexions?

SCÈNE XV.

GÉLASTE, LE MARQUIS.

GÉLASTE, *criant derrière le théâtre.*

HOLA? quelqu'un? Annoncez Gélaste, je vous prie.

LE MARQUIS, *à part.*

Gélaste! Par quel hasard? C'est l'homme du monde le plus agréable, et qui, dans un âge avancé, sait faire le meilleur usage de la vie..... Courons au-devant de lui.

(Il va ouvrir la porte à Gélaste.)

GÉLASTE, *en entrant.*

De la joie, cher marquis, de la joie! Des gens de votre connoissance m'ont appris que vous étiez ici indisposé. Je viens faire la guerre à votre mélancolie, et je vous amène grand nombre de musiciens et de danseurs.

LE MARQUIS.

Je vous suis vraiment bien obligé de vous souvenir ainsi de moi.

GÉLASTE.

Vous pouvez m'en avoir quelque obligation.... Savez-vous bien que la petite visite que je vous rends me reviendra à plus de deux cents pistoles? *Il faut se* rafraichir sur la route; et mes musiciens

ne sont pas gens à laisser tomber le reproche que l'on fait ordinairement à ces messieurs-là.

LE MARQUIS.

Je crois que cela vous importe peu, et vous êtes l'homme de France qui faites la meilleure figure.

GÉLASTE.

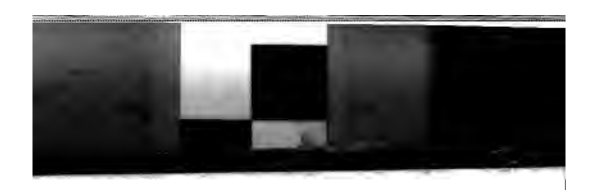
Ma foi! sans être d'une haute condition, je puis dire que je m'égale à tout ce qu'il y a de mieux. Bien des gens me traitent de vieux fou et de prodigue; mais j'ai vécu et je vivrai toujours de même. J'ai naturellement les inclinations nobles. Ennemi des discussions, abandonnant tout plutôt que de contester, me plaisant dans ces dépenses sourdes, qui font que l'argent s'en va, sans que l'on sache par où, ni comment, et dans la disposition d'acheter un moment de plaisir de la moitié de mon bien, si l'occasion s'en trouve. C'est ainsi que je me fais des jours brillants; et, si ma carrière est bornée, je tâche, comme on dit, de la parsemer de fleurs.

LE MARQUIS, *à part.*

Eh bien! messieurs les critiques, messieurs les philosophes austères, qui nous prêchez l'économie, venez voir un homme qui sait jouir, et qu'un aimable désordre rend véritablement heureux.

GÉLASTE.

Pour heureux, je le suis. Rien ne m'afflige, et je me réjouis de tout. Vous ne croiriez pas qu'ac-



tuellement je m'exerce tous les jours à la danse, et, quoiqu'un peu pesant, tenez, je fais presque la gargouillade.

(*Il essaie à sauter.*)

LE MARQUIS, *le retenant.*

Arrêtez donc, vous allez vous tuer.

GÉLASTE.

Il y a encore certain violoncelle de par le monde, sur lequel je m'escrime assez bien. Je me fourrerai parmi mes musiciens, et je veux que vous m'entendiez par dessus tous les autres.

LE MARQUIS.

Avec grand plaisir, assurément.

GÉLASTE.

Pour la voix, on dit que je ne l'ai pas belle. Jugez-en.

(*Il chante.*)

« Clair flambeau du monde. »

LE MARQUIS.

Il y a quelque chose à redire, effectivement.

GÉLASTE.

Mais je suis amateur passionné de la voix.... Vous savez bien ce diamant, dont vous trouviez l'éclat si parfait?

LE MARQUIS.

Oui; est-ce que vous ne l'avez plus?

GÉLASTE.

Non; c'est une ariette qui me l'a fait perdre.

LE MARQUIS.

Elle fut donc bien chantée?

GÉLASTE.

Divinement! et par une sirène d'une beauté!...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Qu'il est doux d'être à portée de récompenser les talents comme ils le méritent!

GÉLASTE.

Mais rien n'est égal à mon cuisinier. Oh! l'excellent garçon! Qu'il met d'élégance dans tout ce qu'il fait! J'ai toujours été fort recherché; mais, depuis qu'il est à mon service, il est étonnant combien le nombre de mes amis augmente, et l'on entend dire partout: « allons voir le cuisinier de « Gélaste. »

LE MARQUIS.

Quand pourrai-je mener une vie aussi agréable, et me faire, comme vous, des amis par ma magnificence? Mais plus je contemple votre sort, et plus je vois qu'il est parfait en tout point; car vous avez des enfants qui ont les meilleures dispositions du monde, et une femme!... Ah! je n'en puis parler qu'avec admiration! C'est un esprit, une douceur et tous les charmes imaginables ensemble.

GÉLASTE.

Oui, ma femme a beaucoup de vertu; mais il est arrivé du changement, et mes enfants ont tant fait les raisonneurs qu'ils ne vivent plus avec moi.

LE MARQUIS.

Comment! et où est donc ma
fille?

GÉLASTE.

Chez une parente.

LE MARQUIS.

Et votre fils aîné?

GÉLASTE.

Il est parti pour les Indes.

LE MARQUIS.

Le cadet?

GÉLASTE.

Il s'est, je crois, enrôlé comme

LE MARQUIS.

Et madame votre femme où es
plaît?

GÉLASTE.

bien à fonds perdu, mon revenu se trouve le même qu'auparavant. Que faire? Je conviens que ma femme étoit fort aimable, que mes enfants avoient de bonnes dispositions, que ma terre étoit très belle; mais mon cuisinier me reste.... Allons, songeons à notre fête. Je vais retrouver mes chers musiciens, et disposer le divertissement.... De la joie, monsieur le marquis, de la joie!

(*Il recommence à chanter, en sortant.*)

« Clair flambeau du monde. »

SCÈNE XVI.

LE MARQUIS, *seul.*

Son bien à fonds perdu?... Sa femme dans un couvent? Quel sort pour une dame si charmante!.. Ah! si nous nous plaignons quelquefois de la légèreté des femmes, combien plus souvent ce sexe aimable a-t-il d'inhumanité et de mépris à essuyer de notre part?... C'est cependant sur les exemples et sur les discours de gens de cette espèce que je combats tous les jours l'amour qu'Hortense m'inspire.... (*Il rêve un instant.*) Je ne sais, mais je me sens attendrir.



SCÈNE XVII.

LA MARQUISE, HORTENSE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE CHEVALIER, *bas, à la marquise.*

Peut-être notre stratagème aura-t-il fait quelqu'effet sur lui.

LA MARQUISE, *au marquis.*

Un de vos amis vous amène ici, mon fils, de quoi former une fête des plus agréables. J'y prendrois part volontiers, si le départ d'Hortense ne se :bloit nous ôter tout espoir de plaisir.

LE MARQUIS, *en regardant Hortense.*

Quoi! madame vous quitte?

LA MARQUISE.

Une affaire indispensable la rappelle à Paris.... Eh bien! mon fils, vous avez reçu plusieurs visites de la part de gens qui, sans doute, n'ont pas dû vous déplaire?... (*Voyant le marquis rêver.*) Eh quoi! vous paroissez rêveur?

LE MARQUIS.

Il me paroît difficile, je vous l'avoue, de justifier certains ridicules; et je ne saurois disconvenir que dans la conversation que nous avons eue tantôt ensemble toute la raison n'ait été de votre côté.... Mais, dites-moi, quelle affaire si pressée appelle donc Hortense à Paris?

HORTENSE, *au marquis.*

Soyez sûr, monsieur, qu'ayant résisté aux ins-

tances que madame m'a faites de passer ici encore quelque temps, il faut que j'aie des raisons essentielles qui me déterminent à quitter ce séjour.

LE MARQUIS.

Ne puis-je les savoir?

HORTENSE, *un peu attendrie.*

Que voulez-vous que je vous dise?

LA MARQUISE, *au marquis.*

Quel si grand intérêt prenez-vous au départ d'Hortense? Surmonteriez-vous une fausse honte, et voudriez-vous me croire, puisque vous reconnoissez que j'ai pour moi la raison?

LE MARQUIS, *se jetant aux pieds d'Hortense.*

Ah! que la raison a de force quand elle est aidée de l'amour!

LA MARQUISE.

Que faites-vous?

LE CHEVALIER, *au marquis.*

Quel changement?

HORTENSE, *au marquis.*

Quel est donc votre dessein, marquis?

LE MARQUIS.

D'obtenir, par mes regrets, le pardon des travers qui ont pu justement vous irriter contre moi; de n'être plus opposé à moi-même; de me dégager de tout ce qui m'éloignoit de vous, et de vous rendre enfin un cœur, qui, quoique long-temps victime des faux airs, n'a jamais cessé un instant de *vous adorer.*



HORTENSE, *à la marquise, en hésitant à répondre au marquis.*

Madame,...

LA MARQUISE, *l'interrompant.*

Soyez généreuse, Hortense; oubliez le passé.

LE CHEVALIER, *au marquis et à Hortense.*

Allons; et que la fête amenée par Gélaste soit le commencement de celles qu'une union si heureuse fera naître.

DIVERTISSEMENT.

AIR.

Que nous voyons dans la vie
De ridicules différents!
Chaque siècle a sa manie,
Ses usages extravagants;
Mais l'amoureuse folie
Est de tous les temps.

VAUDEVILLE.

Papillon coquet et volage,
A qui le mariage
Paroît un esclavage
Difficile à souffrir,
Vous que l'on voit de bergère en bergère,
De fleurs en fleurs toujours courir,
Changez, changez de caractère.

En amour il faut se contraindre.
A force de se plaindre,
On court risque d'éteindre

Les plus vives ardeurs.
Pour trop aimer, vous cesserez de plaire,
Amants importuns et grondeurs,
Changez, changez de caractère.

Une Agnès doit être timide,
Un vieux tuteur avide,
Un bas Normand perfide,
Un Gascon babillard.
Pour nous masquer, l'artifice a beau faire,
La nature surmonte l'art;
Restons dans notre caractère.

J'aimerois assez la finance;
Mais souvent l'opulence
Nous donne l'indigence
De l'esprit et des mœurs:
On en a vu méconnoître leur père.
Si Plutus vous fait des faveurs,
Ne changez point de caractère.

Comment feroit-on bon ménage
Quand la femme est volage,
Quand l'époux est sauvage,
Économe et jaloux?
Couple ennemi, voici ce qu'il faut faire,
Pour que la paix règne entre vous,
Changez tous deux de caractère.

AU PARTERRE.

Voici la saison qui se passe;
Il faut céder la place:
L'automne arrive et chasse



Les ouvrages d'été.
Jusqu'à ce temps nos destins sont prospères,
Si vous dites avec bonté:
« Ne changez point de caractères. »

FIN DES ORIGINAUX.

L'ÉTOURDERIE,

COMÉDIE,

PAR FAGAN,

Représentée, pour la première fois, le 15 juillet 1737.

PERSONNAGES.

MONSIEUR CLÉONTE.
MADAME CLÉONTE.
MADEMOISELLE CLÉONTE, sœur de M. Cléonte.
MONDOR.
L'ASSESSEUR, amoureux de mademoiselle Cléonte.
PYRANTE, oncle de Mondor.
CRISPIN, valet de Mondor.
DEUX LAQUAIS.

La scène est à Paris, chez M. Cléonte.

L'ÉTOURDERIE,

COMÉDIE.

Le théâtre représente un jardin et un salon dans l'éloignement.

SCÈNE I.

MONDOR, CRISPIN.

CRISPIN.

Entrez, vous dis-je, j'ai si bien concerté toutes choses qu'avant qu'il soit un quart d'heure vous verrez ici l'objet dont votre âme est éprise.

MONDOR.

Es-tu bien sûr que mon billet lui ait été rendu, et que je puisse paroître sans nul inconvénient?

CRISPIN.

Oui, monsieur. Un domestique, que j'ai mis dans vos intérêts, m'a assuré que le billet seroit rendu à mademoiselle Cléonte elle-même; et qu'en entrant par cette porte de derrière, dans ce jardin où elle a coutume de venir se promener, à une certaine heure, accompagnée d'une simple suivante, vous pourriez lui parler en toute sûreté. Mais permettez-moi de vous demander la raison d'une telle conduite. Vous envoyez un billet,



vous cherchez à vous introduire secrètement. Entre nous, cela sent terriblement le novice. Avec du bien et une figure passable, qui vous empêche de vous présenter dans la maison et de faire les démarches qui conviennent quand on veut épouser une fille? Il y a tant de gens qui, sans aucun titre, s'annoncent avec éclat.

MONDOR.

Que veux-tu que je te dise? J'aime pour la première fois de ma vie. Il ne m'est pas possible d'agir avec cette noble liberté qui est si fort d'usage dans le monde. J'aime, Crispin; et dans cette passion, dont le pouvoir jusqu'ici m'étoit inconnu, je crois ne jamais prendre assez de mesures.

CRISPIN.

« J'aime, Crispin. » Et cela, pour avoir vu une fois une personne dans une maison où vous vous trouvez par hasard.

MONDOR.

Il est vrai, je la vis avec sa mère. J'eus occasion de leur faire politesse, à l'une et à l'autre. Elles me connoissoient de nom; je m'informai du leur : je les accompagnai jusque chez elles....

CRISPIN, *l'interrompant.*

Attendez.... Je savois bien que j'avois quelque chose à vous dire.... Qu'appelez-vous sa mère?

MONDOR.

Eh! mais je crois....

CRISPIN, *l'interrompant.*

Vous vous êtes trompé. Mademoiselle Cléonte, pour qui vous soupirez, est sœur de M. Cléonte, maître de ce logis; et l'autre dame que vous avez vue avec elle est sa belle-sœur, femme de ce M. Cléonte.

MONDOR.

Je les entendis nommer madame et mademoiselle Cléonte. Comme la demoiselle est très-jeune, et que l'autre affectoit un certain air d'autorité, je t'avoue que je la crus sa mère et non sa belle-sœur.

CRISPIN.

Cela ne fait que bien pour vous : une sœur est moins dépendante que ne l'est une fille. Tout semble favoriser votre amour.

MONDOR.

Oui, et à présent que le moment de l'entrevue s'approche, je crains mille choses différentes. Il se peut qu'elle désapprouve l'aveu de ma passion et la démarche que j'ai faite de lui écrire. Il pourroit encore arriver, quand je la verrai, que mon air, mes façons de m'exprimer lui déplussent; car je ne sais pas trop quel ton il faut prendre pour se rendre agréable à une femme.

CRISPIN.

Bon! il ne faut qu'avoir votre âge et se taire.

MONDOR.

Non; je sais qu'à mon âge on est souvent fort sot, et surtout quand on aime.

CRISPIN.

Cette sottise est éloquente.

MONDOR.

Toi, par exemple, qui jouis de ta raison, et qui, sans doute, ne t'avises pas d'aimer....

CRISPIN, *prenant un air sérieux.*

Pourquoi donc, s'il vous plaît, monsieur?

MONDOR.

Quel moyen crois-tu le plus prompt pour gagner le cœur d'une personne que l'on aime?

CRISPIN.

Mais il y en a plusieurs. Le plus usité, et celui qui réussit le mieux, est, ce me semble, de faire adroitement des présents. Rien ne prouve mieux notre sincérité, car l'on peut bien jurer, protester que l'on est amoureux sans qu'il en soit rien; mais rarement on donne sans être véritablement épris.

MONDOR.

Cette façon-là ne réussiroit pas ici.

CRISPIN.

Une autre, à ce que je m'imagine, est le langage muet des yeux. La dame est là, je suis ici, je lui fais un regard, et puis un autre.... *(Il jette des regards à la dérobée, comme s'il ne vouloit qu'ils fussent aperçus que de la personne à qui il les adresse.)* Voyez-vous?

MONDOR.

Celui-là ne doit être bon que quand il est impossible de s'exprimer autrement.

CRISPIN.

Il vous reste enfin les petits soins, l'hommage assidu, les tendres propos. Il faut alors se faire entendre avec délicatesse; car on ne se déclare pas d'abord en termes formels, mais en se servant de termes indirects. Par exemple : « Si la charmante « Daphné n'étoit pas aussi insensible qu'elle est « belle! » Elle ne manque pas de vous interrompre. « Moi belle, Damon? Faites-vous attention « à de si foibles appas?... » « Plût aux dieux, « dites-vous, qu'ils fussent moins redoutables! » Et puis, tous deux en chœur : « Hélas! » On en vient, avec le temps, à dire de quoi il est question, et on se le dit tant par la suite, que souvent on s'en ennuie.

MONDOR.

Je n'ignore pas qu'il faut du ménagement en découvrant sa flamme. (*Voyant paroître M. Cléonte.*) Mais qu'est-ce que je vois?

SCÈNE II.

M. CLÉONTE, MONDOR, CRISPIN.

M. CLÉONTE, *à part, et sans voir d'abord Mondor et Crispin.*

J'ENTENDS que l'on dispute encore. Est-il possible que deux femmes ne puissent pas vivre ensemble?

CRISPIN, *bas, à Mondor.*

Ce n'est pas là ce que nous cherchons.

MONDOR, *bas.*

Voilà comme tu avois si bien pris tes mesures?

CRISPIN, *bas.*

Il nous coupe le chemin.

M. CLÉONTE, *à part, et sans les voir.*

Il faut nécessairement que j'éloigne ma sœur. De quoi diable aussi s'avise ce benêt d'assesseur de se refroidir? (*Apercevant Mondor et Crispin.*) Mais qui sont ces gens-là?

CRISPIN, *bas, à Mondor, en voyant qu'ils sont découverts par M. Cléonte.*

Hai!

MONDOR, *bas.*

C'est le frère : quel parti prendre?

CRISPIN, *bas.*

Il parle de quelqu'un qui s'est refroidi pour sa sœur. Ma foi, je saisirois ce moment, et, à votre place, je dirois les choses comme elles sont.

MONDOR, *bas.*

Je ne puis m'y résoudre.

CRISPIN, *bas.*

Vous gagnerez, vous dis-je, à parler franchement.

MONDOR, *bas.*

Et si je le trouve contraire, il ne me restera plus d'espoir de voir celle que j'aime.

CRISPIN, *bas.*

Eh! que vous serviroit de la voir, si vous ne l'obtenez de ceux de qui elle dépend?

MONDOR, *bas.*

Crispin, c'est trop risquer.

CRISPIN, *bas.*

Non. Croyez-moi, j'ai de la judiciaire, et...

M. CLÉONTE, *à Mondor, en s'approchant.*

Puis-je savoir, monsieur, ce que vous cherchez ici ?

(*Mondor, embarrassé, lui fait la révérence, et Crispin en fait plusieurs.*)

CRISPIN, *hésitant.*

Monsieur.... vous ne m'avez pas l'air d'être un homme qu'il faille payer de mauvaises raisons.... et je parie que vous avez déja deviné...

M. CLÉONTE.

Quoi ?

CRISPIN.

Qu'il y a de notre part un peu.... là....

M. CLÉONTE.

Moi, je ne devine rien.

MONDOR, *bas, à Crispin.*

Où m'engages-tu ?

M. CLÉONTE, *à part.*

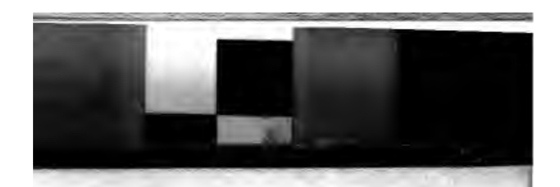
Il y a du mystère là-dessous. (*A Mondor.*) Quoi! je ne pourrai savoir....

MONDOR, *l'interrompant.*

Je n'ai point à rougir, monsieur, du motif qui m'a fait m'introduire ici, et, forcé de vous répondre, je ne vous déguiserai point la vérité.

CRISPIN.

Fort bien.



M. CLÉONTE, *l'interrompant.*

Je me sens, moi, tout porté pour vous; mais je ne sais si son intention est que vous vous mariez si jeune.

MONDOR.

Il y consentira; n'en doutez pas.

M. CLÉONTE.

Je suis bien aise, avant de vous rien promettre, de savoir sa volonté là-dessus.

MONDOR.

Je vais le trouver et lui dire....

M. CLÉONTE, *l'interrompant.*

Mais, ne voulez-vous pas vous reposer un instant?

MONDOR.

Non, non. J'exécuterai, sans différer, ce que vous exigez de moi.

M. CLÉONTE.

Cependant....

MONDOR, *l'interrompant.*

Je ne serai point tranquille que je n'aie vu mon oncle.. (*A part.*) O ciel! quel heureux évènement!... (*A M. Cléonte.*) Oui, monsieur, je vais le trouver. Il saura ma passion et l'espoir que vous me donnez. Je vais lui faire une peinture si vive de l'état de mon cœur, qu'assurément il y sera sensible. Il viendra vous implorer avec moi, et vous supplier de hâter un hymen sans lequel je ne saurois vivre.

CRISPIN, *bas, à Mondor.*

Nos affaires vont plus vite que je n'aurois pensé.

(Mondor et Crispin s'en vont.)

SCÈNE III.

M. CLÉONTE, *seul.*

VOILA, parbleu! une aventure à laquelle je ne m'attendois guère, et qui est bien favorable! Il ne pouvoit pas se présenter une meilleure occasion pour metre la paix chez moi et pour éloigner ma sœur.... Ce que c'est que l'amour! il la trouve charmante : il se meurt s'il ne l'obtient pour femme.... Elle a, pourtant, un peu plus de quarante-cinq ans; mais cela ne me surprend point, et j'ai ouï dire que les jeunes gens, dans leurs premières inclinations, s'attachoient volontiers à des personnes plus âgées qu'eux.... Ah! ah! monsieur l'assesseur, cela vous apprendra à vous déterminer... Ce benêt, qui me disoit encore ce matin : « Tiens, j'épouserois bien ta sœur; mais je la « trouve trop ridicule. » Ah! mon petit monsieur, d'autres ne sont pas si dégoûtés que vous... Allons la trouver.... *(Voyant paroître madame et mademoiselle Cléonte.)* Mais, la voilà avec ma femme.

MADEMOISELLE CLÉONTE.

Allez, madame ma belle
sont très désobligeantes, et v
d'autres pour qui que ce soi

M. CLÉON

Eh quoi ! toujours des dé

MADAME CLÉONTE, *à ma*

Je n'ai point voulu vous
désespoir....

MADEMOISELLE CLÉONT

Oui, vous êtes au désespo

M. CLÉONTE, *l'in*

Laissez cela, je vous prie.
vous dire.

MADEMOISELLE CLÉONTE,

Au désespoir, il est vrai,

par un retour chagrinant, peut vous faire payer cher une crédulité trop aveugle.

MADEMOISELLE CLÉONTE.

Il ne m'a vue qu'une seule fois, j'en conviens; mais je sais ce qu'il me dit quand il me donna la main, préférablement à vous, et je m'aperçus assez de l'impression que cette vue fit sur lui. Il faut bien ignorer le cœur pour ne pas savoir que jamais un amour violent ne fut enfant de la réflexion.... Mais, laissons cela, je vous prie.... (*A M. Cléonte.*) Mon frère, je viens vous trouver pour vous dire qu'un jeune homme, appelé Mondor, m'a fait rendre un billet, où il paroît qu'il a des vues très sérieuses à mon égard. Vous en doutez peut-être ?... (*Elle tire le billet de sa poche et le lit.*) « Je n'osai dernièrement demander la permis-« sion de vous aller rendre mes devoirs. Je ha-« sarde de vous la demander aujourd'hui à vous-« même.... »

(*Elle interrompt sa lecture.*)

M. CLÉONTE.

Je n'en suis point surpris.

MADEMOISELLE CLÉONTE.

Écoutez, écoutez.... (*Elle lit.*) « Aujourd'hui, « à vous-même : mais je ne puis paroître devant « vous que comme un homme sur qui vous avez « fait l'impression la plus vive. C'est à vous, ma-« demoiselle, à décider ce que je dois faire. « MONDOR. »



M. CLÉONTE.

Je n'en suis point surpris, ma sœur. Je vous dirai bien plus. Ce jeune homme vient, dans le moment, de m'avouer sa passion pour vous.

MADEMOISELLE CLÉONTE.

Dans le moment, il vous a parlé ?... (*A madame Cléonte.*) Eh bien, madame ?

MADAME CLÉONTE.

Je n'ai plus rien à dire.

M. CLÉONTE.

Il s'étoit introduit ici dans le dessein de vous y voir. Je l'y ai surpris ; je l'ai forcé de parler, et son amour m'a paru aussi violent que sincère.

MADEMOISELLE CLÉONTE.

Il est extrême ! mon frère, il est extrême ! Il faut, mon frère, que vous m'aidiez un peu de votre style. Je suis bien aise de lui faire savoir, au plus tôt, que mon cœur n'est point inaccessible, et que ses desseins étant légitimes, il peut prendre quelque espoir et se présenter devant moi.

MADAME CLÉONTE.

Quoi ! ma sœur, vous allez lui répondre ?

MADEMOISELLE CLÉONTE.

Oui, ma sœur, quoi que vous en puissiez dire, je vais lui écrire, aidée des conseils de mon frère ; car pour moi il est vrai que je crains d'en trop faire entendre, et je veux éviter tout ce qui sentiroit le transport. Je ne veux point paroître étonnée d'une conquête aussi flatteuse, et je saurai me *composer* dans mes démarches, pour ne point

donner prise à votre esprit jaloux... (*A M. Cléonte.*) Allons, mon frère, ne perdons point de temps... (*A madame Cléonte.*) J'espère que l'assesseur et vous, vous en creverez de dépit.

M. CLÉONTE.

Allez, allez, je vous suis.

(*Mademoiselle Cléonte rentre dans son appartement.*)

SCÈNE V.

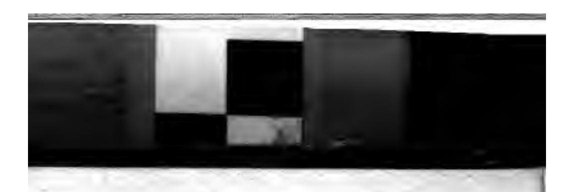
M. CLÉONTE, MADAME CLÉONTE.

M. CLÉONTE.

Il ne faut point, ma femme, que vous trouviez mauvais qu'elle songe à se pourvoir. Vous savez que je serois fort aise d'en être débarrassé, et que son humeur....

MADAME CLÉONTE, *l'interrompant.*

Croyez, monsieur, que ce que j'en dis est par pure amitié pour elle... Mais, quand vous devriez vous-même vous fâcher, je ne puis m'empêcher de vous représenter que votre sœur n'est guère d'âge ni de caractère à faire, tout à coup, une passion aussi violente. Je vis l'autre jour ce jeune homme avec elle. Je ne fis pas autrement attention à ses discours, mais je n'aperçus rien en lui qui promît ce qui arrive aujourd'hui; et, en vérité, si cela pouvoit se supposer, je serois tentée de croire que c'est une ironie à laquelle votre sœur aura donné occasion par quelque trait ridicule.



MADAME CLÉONTE.

Je ne sais ce que c'est que de déguiser ma pensée. Oui, j'ai douté, monsieur, que votre passion fût aussi vraie que vous le voulez faire entendre.

MONDOR.

Vous en avez douté? Ah! dites plutôt que vous la désapprouvez; car il n'est pas possible que vous ne soyez convaincue de sa violence, par mon trouble et par toutes les démarches précipitées qu'elle me fait faire. Qui pourroit donc me porter à agir comme je fais? Pourquoi, depuis le jour où je me trouvai chez la marquise, ai-je perdu le repos? Pourquoi, malgré les craintes que mon respect m'inspiroit, ai-je hasardé d'écrire, me suis-je introduit ici, ai-je enfin découvert, en tremblant, cette malheureuse flamme, qui, puisqu'elle vous déplaît, doit sans doute me coûter la vie?

MADAME CLÉONTE.

Mes doutes ne peuvent jamais vous coûter aussi cher. Ces grandes expressions sont ordinaires aux amants : elles ne me surprennent point, et souvent on se croit touché bien plus qu'on ne l'est en effet.

MONDOR.

De quelles cruelles réflexions vous m'accablez!

MADAME CLÉONTE.

Peut-être me préviens-je injustement : mais, si votre flamme est sincère, vous conviendrez, du *moins, que* le peu de temps qui l'a fait naître,

peut d'abord faire craindre qu'elle ne soit pas constante.

MONDOR.

Vous voulez, trop aimable personne, vous voulez m'éprouver, je le vois. Ce ne peut être qu'un semblable motif qui vous fasse tenir ce langage. Le ciel vous a-t-il donc faite pour tant de défiance? Si je pouvois, par moi-même, être soupçonné de légèreté, les charmes qui m'ont séduit ne détruiroient-ils pas ce soupçon? et ne sont-ils pas garants qu'on ne sauroit guérir de la blessure qu'ils ont faite?

MADAME CLÉONTE.

Eh bien! par exemple, je ne puis m'empêcher...

MONDOR, *l'interrompant.*

Eh quoi donc! encore?

MADAME CLÉONTE.

Oui, encore. Je vous avoue que ces exagérations me sont suspectes, et le paroîtroient à toute autre. Les charmes que vous vantez ont pu vous toucher jusqu'à un certain point: mais j'aurois cru qu'une autre espèce de mérite, comme la conduite, la sagesse, l'esprit même, étoit ce qui devoit faire le plus d'effet sur vous.

MONDOR.

Mais pourquoi, parmi tant d'autres perfections, ne vanterois-je pas des charmes qui m'ont si vivement frappé? Je vous jure du moins que je ne crois point exagérer. S'il ne m'est pas permis de vous dire ce que je pense, sans passer dans votre

éprouver, et vous avez pensé jus

MONDOR.

Que dites-vous ?

MADAME CLÉON

Il faut se rendre à vos raisons fiez avec tant de force, qu'il est c pas ajouter foi.

MONDOR.

Ah ! vous me rendez la vie.

MADAME CLÉOI

Je vois que vous aimez, e plaisir.

MONDOR.

Vous en voyez encore bien ressens. Que ces soupçons crue jamais écartés. Croyez que je s

MONDOR.

Dois-je m'en flatter ? ô dieux !

MADAME CLÉONTE.

Oui. A présent, je puis vous dire que vos propositions ne peuvent être reçues que favorablement.

MONDOR.

Ah ! quel comble de joie !

MADAME CLÉONTE.

Votre condition, votre mérite personnel vous donnent tout lieu d'attendre du retour.

MONDOR.

Non, je me rends justice, et je sais combien peu je suis digne de l'extrême bonheur où j'aspire.

MADAME CLÉONTE.

Tant de modestie ne sert qu'à vous rendre plus recommandable....... (*Apercevant mademoiselle Cléonte.*) Mais je vois venir ma belle-sœur. Parlez-lui. Cette conversation ne sera pas assurément la moins nécessaire. Assurez-vous de son consentement. Vous voulez bien que je vous laisse ensemble ?

MONDOR.

Dès que vous m'accordez le vôtre, j'espère être assez heureux pour obtenir le sien.

(*Madame Cléonte rentre chez elle.*)



SCÈNE VIII.

MADEMOISELLE CLÉONTE, MONDOR.

MONDOR, *à part.*

QU'ELLE m'avoit alarmé ! Mais enfin je respire, cependant !... Il se peut que cette belle-sœur soit d'un esprit difficile.... Je tremble qu'elle ne traverse mon amour.

MADEMOISELLE CLÉONTE.

Est-ce vous que je vois, monsieur? Je ne vous aurois pas cru sitôt de retour. On disoit que vous étiez allé chez votre oncle, pour l'instruire du dessein où vous êtes ; il semble que l'Amour vous ait prêté ses ailes. Votre empressement est louable, et vous justifie bien des mauvais soupçons que l'on vouloit insinuer à votre égard. Ma belle-sœur vient de vous quitter; elle vous aura dit, sans doute, des choses sans aucun fondement. Il ne faut point que cela vous surprenne ; tel est son caractère. Elle a très mauvaise opinion des hommes ; mais, pour moi, du premier coup d'œil, je connois le vrai mérite.

MONDOR.

Que ces paroles me rassurent ! Je puis donc espérer ?

MADEMOISELLE CLÉONTE.

Espérez, oui, monsieur, espérez tout ce qui peut s'espérer au monde. Vous avez écrit ; on a *votre lettre.*

MONDOR.

J'avoue que c'est une liberté que je ne devois peut-être pas prendre.

MADEMOISELLE CLÉONTE.

Pourquoi donc ?

MONDOR.

Je crains d'avoir trop promptement découvert mes sentiments.

MADEMOISELLE CLÉONTE.

Cette découverte est agréable. Dans le dessein où vous êtes, cela est permis, et il est tout naturel de commencer par quelque chose. Mais on a pour vous de la reconnoissance. Comme on ne croyoit pas vous revoir aujourd'hui, on vous a fait réponse. Ma belle-sœur sembloit n'être pas de cet avis, et croyoit qu'il étoit trop libre de vous écrire mais je lui ai prouvé par de bonnes raisons, que cela étoit à sa place.

MONDOR.

Ah ! pouvois-je m'attendre à cet excès de bonté de votre part ?

MADEMOISELLE CLÉONTE.

Puisque le billet est écrit, il ne faut pas vous priver du plaisir qu'il doit vous causer.... (*Tirant de sa poche un billet qu'elle lui donne.*) Le voilà. Vous y verrez clairement, et à loisir, les véritables sentiments qu'on a pour vous.

MONDOR.

Que j'ai de grâces à vous rendre!... (*Prenant le billet, et baisant la main de mademoiselle Cléonte.*)

SCÈNE X.

MADEMOISELLE CLÉONTE, MONDOR.

MADEMOISELLE CLÉONTE.

Cet assesseur avoit des vues. C'est un homme qui vous est sacrifié. Il faut que je lui donne son congé... Mais le congédier devant son rival seroit une chose trop dure. Retirez-vous, Mondor, un moment dans cette allée.

MONDOR, *montrant le billet qu'il tient à la main*

Avec ce bienfait, que je viens de recevoir de vous, j'ai de quoi m'occuper bien agréablement.

(Il passe dans une allée voisine.)

SCÈNE XI.

MADEMOISELLE CLÉONTE, *seule.*

Je voudrois que ma belle sœur pût voir comme il m'aime... Il est assez glorieux pour moi d'avoir su fixer un aussi joli petit homme. L'ardeur que je lui inspire lui feroit tourner l'esprit, si on ne terminoit promptement.

SCÈNE XII.

L'ASSESSEUR, MADEMOISELLE CLÉONTE.

L'ASSESSEUR.

Ce que je viens d'apprendre est-il possible, mademoiselle? On dit qu'un autre vous aime, et est sur le point de vous épouser?

MADEMOISELLE CLÉONTE.

Il n'y a qu'un esprit aussi borné que le vôtre qui puisse trouver de l'impossibilité à cela.

L'ASSESSEUR.

Mais, vraiment, mademoiselle, je ne prétends pas vous offenser, et ce n'est pas comme cela que je l'entends; c'est que je suis au désespoir... Comment donc! n'y a-t-il pas cinq ans que je suis, de jour en jour, dans le dessein de vous épouser, moi?

MADEMOISELLE CLÉONTE.

Il ne falloit pas être si lent à vous déterminer; et je vous avois bien prédit que vos incertitudes vous coûteroient cher.

L'ASSESSEUR, *à part.*

Effectivement, je ne sais pas où j'ai eu l'esprit; car elle est aimable, assurément.

MADEMOISELLE CLÉONTE.

Ne dites-vous pas que je suis aimable?

L'ASSESSEUR, *à part.*

Plus j'y fais réflexion, et plus je vois la faute que j'ai faite.

MADEMOISELLE CLÉONTE.

Ce n'est pas une faute : vous n'y pensez pas.

L'ASSESSEUR, *à part.*

Jamais elle ne m'a paru si accomplie.

MADEMOISELLE CLÉONTE.

Vous vous moquez.

L'ASSESSEUR, *à part.*

Si charmante, si adorable qu'elle me le paroît aujourd'hui!

MADEMOISELLE CLÉONTE.

Moi! point du tout.

L'ASSESSEUR, *à part.*

Je ne m'étonne plus qu'on me l'enlève si brusquement.... Parbleu! je suis un grand sot!... (*A mademoiselle Cléonte.*) Ah! ma belle Cléonte, songez que je suis votre ancien amant; ne me faites pas un passedroit aussi cruel.

MADEMOISELLE CLÉONTE.

Je suis impitoyable. Vous l'avez voulu, mon pauvre garçon. Je vous abandonne à votre mauvais destin.

L'ASSESSEUR, *voulant lui prendre la main.*

Quoi! votre cher assesseur qui sembloit....

MADEMOISELLE CLÉONTE, *l'interrompant et le repoussant.*

Ne m'approchez pas; et respectez, je vous prie, un bien qui appartient déja, tout entier, à un autre.... Vous devez même renoncer à me voir.

L'ASSESSEUR.

Renoncer à vous voir?

MADEMOISELLE CLÉONTE.

Oui; comme l'on sait qu'il y a eu entre nous quelque intelligence, je ne doute pas que mon époux ne vous défende, à jamais, l'entrée de sa maison.

L'ASSESSEUR.

Ciel ! quel arrêt !

MADEMOISELLE CLÉONTE.

Je n'ai rien à regretter dans le parti que je prends. J'épouse un homme bien fait, riche, de qualité, qui n'a que dix-huit ans, et qui entend que tout soit fini dans deux jours.

L'ASSESSEUR.

Qui diantre se seroit douté qu'un étourdi comme cela viendroit, tout d'un coup, songer à vous ? Je vous prie encore une fois....

MADEMOISELLE CLÉONTE, *l'interrompant.*

Il n'y a rien à faire; pleurez, gémissez, mon pauvre assesseur. Que votre exemple effraie ceux qui négligent l'occasion.... (*A part.*) Il n'est rien tel que de se faire valoir avec ces petits messieurs-là.... Je vais me retirer dans mon appartement; et je veux même que Mondor me demande plus d'une fois avant qu'il obtienne de me voir.

(*Elle rentre.*)

SCÈNE XIII.

L'ASSESSEUR, *seul.*

Il faut bien qu'elle ait un vrai mérite, pour avoir fait une passion aussi prompte. J'ai donné là dans un terrible travers.... Mais il n'est pas encore temps de se désespérer.... (*Voyant paroître Mondor.*) Le voilà, sans doute, ce rival. Si je pouvois, par accommodement, l'engager à me la céder..



SCÈNE XIV.

MONDOR, L'ASSESSEUR.

MONDOR, *à part, tenant toujours le billet à la main et sans voir l'assesseur.*

De quels traits ce billet enflamme mon cœur!

L'ASSESSEUR, *regardant le billet.*

Elle lui a écrit. Oui, je reconnois son écriture.

MONDOR, *lisant, à part.*

« Ma tendresse vous paie bien de votre amour. »

L'ASSESSEUR, *à part.*

L'ingrate!

MONDOR, *lisant, à part.*

« Tâchez de m'obtenir au plus tôt. »

L'ASSESSEUR, *à part.*

L'infidèle!

MONDOR, *lisant, à part.*

« Il y a dans le monde un certain assesseur... »

L'ASSESSEUR, *à part.*

Elle se souvient pourtant de moi.

MONDOR, *lisant, à part.*

« Personnage que je déteste à présent. »

L'ASSESSEUR.

Elle n'a pas toujours parlé de la sorte.

MONDOR.

Plaît-il?

L'ASSESSEUR.

Je suis cet assesseur en question, et vous ne devez pas douter que, depuis long-temps, j'avois résolu d'épouser mademoiselle Cléonte?

MONDOR.

Je l'ai entendu dire.

L'ASSESSEUR.

Oui; et, entre nous, cette résolution-là ne lui déplaisoit pas.

MONDOR.

On ne m'a point dit cette circonstance.

L'ASSESSEUR.

Le fait est pourtant bien certain; et il seroit facile de vous en convaincre, si je vous expliquois... Mais, non, sur les affaires de cœur, il faut ménager le sexe.

MONDOR.

Songez toujours à ne pas parler imprudemment.

L'ASSESSEUR.

Bon! ne m'a-t-elle pas écrit trente lettres, à moi?

MONDOR.

A vous?

L'ASSESSEUR.

Oui. D'ailleurs, à travers la sévérité dont les filles font parade, l'amour s'échappe quelquefois, et certainement... , j'ai lieu de croire.... du moins....

MONDOR, *l'interrompant.*

Vous m'avez tout l'air d'un homme qui veut m'inquiéter; mais il faudroit s'y prendre moins maladroitement; car enfin, si vous eussiez été aussi bien auprès d'elle, ayant l'agrément de ses parents, pourquoi n'auriez-vous pas terminé?

L'ASSESSEUR.

Il est vrai que ma conduite est incompréhensible.

MONDOR.

Elle l'est en effet.

L'ASSESSEUR.

Et puis, c'est que, malgré tout son mérite, il faut convenir qu'elle a des moments bien extraordinaires.

MONDOR.

Elle?

L'ASSESSEUR.

Oui, des caprices, qui m'ont quelquefois paru bien insupportables.

MONDOR, *à part.*

Je crois que cet homme-là extravague.

L'ASSESSEUR.

Son caractère est singulier, mais cela n'empêche pas que je ne l'aime comme un fou, et je crois que je perdrai la raison de cette aventure-ci.

MONDOR.

Je crains bien, pour vous, que ce ne soit déjà une affaire faite; et vos discours sont si peu équitables...

SCENE XV.

UN LAQUAIS, MONDOR, L'ASSESSEUR.

LE LAQUAIS, *à Mondor.*

MONSIEUR, madame vous prie de venir dans l'appartement.

MONDOR.

J'attendois ses ordres; je vais m'y rendre à l'instant.

(Le laquais sort.)

SCÈNE XVI.

MONDOR, L'ASSESSEUR.

L'ASSESSEUR, *à part.*

JUSQU'À madame Cléonte, tout me trahit!

SCÈNE XVII.

UN SECOND LAQUAIS, MONDOR, L'ASSESSEUR.

LE SECOND LAQUAIS, *à Mondor.*

MONSIEUR, mademoiselle vous prie de rester ici; elle est bien aise de vous parler en particulier.

MONDOR, *d'un ton tendre.*

Ah! dites-lui qu'elle me fait trop de faveur, et que je l'attends avec impatience.

(Le second laquais rentre.)

SCÈNE XVIII.

MONDOR, L'ASSESSEUR.

L'ASSESSEUR, *à part.*

Je ne saurois voir tout cela. Il faut absolument que je lui parle encore. Je l'empêcherai bien, moi, de se rendre ici. Je vais me jeter à ses genoux, pleurer, soupirer, gémir, lui représenter les droits que j'ai sur son cœur; et si je n'obtiens rien, ce ne sera pas, assurément, faute d'éloquence.

(*Il rentre.*)

SCÈNE XIX.

MONDOR, *seul.*

Se peut-il qu'une fille adorable ait pensé être sacrifiée à un homme de cette espèce? Hélas! peut-être déplaît-il moins que je ne l'imagine. L'amour a souvent eu ses bizarreries. Il dit qu'il a été aimé; et quand je me rappelle ce qui s'est passé tantôt, il semble qu'elle n'ait été touchée que par la violence de ma passion, et qu'elle ait naturellement de l'éloignement pour moi. Cependant..... (*Voyant paroître madame Cléonte.*) La voilà qui paroît.

SCÈNE XX.

MADAME CLÉONTE, MONDOR.

MADAME CLÉONTE.

Il faut donc, monsieur, que je vienne moi-même vous chercher ici, et vous engager à venir vous reposer. Vous semblez, par cette froideur, renouveler les soupçons que tantôt vous avez tâché de détruire.

MONDOR.

Ne doutez point que je ne me fusse rendu auprès de vous avec empressement, si, dans le moment, je n'avois reçu, de votre part, des ordres contraires.

MADAME CLÉONTE.

De ma part, des ordres contraires?

MONDOR.

Ne m'avez-vous pas fait dire que vous vouliez me parler en particulier?

MADAME CLÉONTE.

Moi? Je vous ai fait dire que nous vous attendions.

MONDOR.

Vos gens se sont donc trompés. Mais permettez-moi de vous faire, à mon tour, part de quelques soupçons. L'assesseur vient de se jeter à vos pieds. Que j'ai sujet de craindre que cet ancien amant ne vous ait touchée par ses regrets?

MADAME CLÉONTE.

Il est vrai qu'il est dans un état pitoyable. Je ne l'ai qu'aperçu ; mais il m'a fait compassion.

MONDOR.

Eh! vous n'hésitez point à me le dire?

MADAME CLÉONTE.

Cela ne doit pas vous inquiéter : votre bonheur n'est-il pas certain?

MONDOR.

Il est certain? Quoi! quand un autre a le secret de vous toucher?

MADAME CLÉONTE.

Cette compassion n'empêche pas qu'on ne le congédie.

MONDOR.

N'est-ce pas l'aimer que de le plaindre? et puis-je compter vous obtenir, quand je n'obtiens pas votre cœur?

MADAME CLÉONTE.

M'obtenir?

MONDOR.

Oui, si votre cœur est partagé, et plaint si tendrement un rival, pouvez-vous dire que mon bonheur soit certain?

MADAME CLÉONTE.

Je vous avoue que je ne vous entends point.

MONDOR.

Ah! je vois bien que rien n'est plus incertain que ce bonheur. Dès la première conversation que vous m'avez accordée, je n'ai que trop aperçu que

votre cœur étoit naturellement éloigné de moi. En vain un billet, billet encore écrit malgré vous.... en vain ce billet me donne-t-il quelque espoir; je n'ai que trop vu dans vos yeux que le seul bien qui me flatte n'y étoit point écrit.

MADAME CLÉONTE.

Tâchons de nous entendre. On a bien voulu me consulter et me demander mon aveu. Je l'ai donné après m'être assurée de la sincérité de vos sentiments; je ne m'en repens point. Mais quelle étrange délicatesse! Dites-moi donc, encore une fois, pourvu que votre mariage s'accomplisse, que vous importe ce que vous avez cru voir dans mes yeux?

MONDOR.

Achevez, cruelle, achevez; joignez la raillerie à l'outrage. Dites-moi donc, à votre tour, peut-on marquer de la froideur et aimer en même temps?

MADAME CLÉONTE, *avec un peu d'ironie.*

Comment! vous exigez que je vous aime?

MONDOR.

Non, je ne l'exige point. C'est, à vous entendre, une injustice à moi de l'exiger? Eh quoi! tout ceci est-il un songe?... Je n'aurai point recours à l'autorité de ceux qui semblent me favoriser. Non, cruelle, puisque c'est une témérité à moi de demander du retour, je vous aurai vue, je vous aurai aimée....

MADAME CLÉONTE, *l'interrompant.*

Vous m'aurez aimée?

MONDOR.

Que dis-je? je vous adore encore; mais v
me reprocherez point d'avoir contraint vot
clination?

MADAME CLÉONTE.

Y pensez-vous?... Quel délire!

MONDOR.

Cessez de pousser plus loin ce coupable s
gème que vous employez pour m'écarter.

MADAME CLÉONTE.

Quelle erreur vous a donc séduit?

MONDOR.

Cessez, vous dis-je, ces répliques offens
qui me mettent dans un trouble à ne me plu
noître. Il n'est pas besoin de m'outrager po
faire entendre que je vous déplais.... *(A*
Caprice incompréhensible! jour fatal! i
malheureux!.... *(A madame Cléonte.)* Pou
vous ai-je connue?

MADAME CLÉONTE.

En effet, vos sens sont troublés. Ignorez-v

MONDOR, *l'interrompant.*

Eh! qui ne seroit pas troublé, en épro
des cruautés aussi inouïes? Je vois bien
vous fatigue en vain par mes reproches, e
n'est point d'espoir pour moi.

MADAME CLÉONTE.

Il n'en est point; je vous l'avoue.

MONDOR.

Perfide !.. Mais peut-être me plaindra-t-on dans mon malheur; et je vais demander à tout le monde justice d'une semblable inconstance.

MADAME CLÉONTE.

Si vous vouliez m'entendre....

SCÈNE XXI.

MONSIEUR CLÉONTE, MADEMOISELLE CLÉONTE, L'ASSESSEUR, CRISPIN, MADAME CLÉONTE, MONDOR.

M. CLÉONTE, *à Mondor.*

QU'EST-CE donc ? quel sujet vous agite si fort ?

MADEMOISELLE CLÉONTE.

Qu'avez-vous donc, mon cher Mondor ?

MONDOR, *hors de lui-même, à M. Cléonte.*

Ah ! monsieur....

M. CLÉONTE, *à l'assesseur.*

De grâce, assesseur, laissez-nous : retirez-vous croyez-moi.

L'ASSESSEUR.

Quoi ! je ne pourrai rien gagner ?

MADEMOISELLE CLÉONTE.

Songez que par vos plaintes, d'indifférent que vous m'étiez, vous me devenez odieux.

MONDOR, *à M. Cléonte.*

Ah ! monsieur, croiriez-vous qu'une personne qui, d'abord, sembloit approuver ma flamme, fait paroître, tout à coup, la haine la plus invincible ?

[redacted]

M. CLÉONTE, *à madame Cléonte.*

Qu'est-ce à dire ? Je ne prétends point cela.

MADEMOISELLE CLÉONTE.,

Oh! pour le coup, ce procédé n'a point d'exemple.... (*A Mondor.*) Mais, après tout, que nous importe sa haine ?

MADAME CLÉONTE, *à M. Cléonte.*

Si vous saviez, monsieur....

L'ASSESSEUR, *l'interrompant, bas.*

Vous n'avez point de compte à rendre. Tenez bon, je vous prie. Vous savez que la préférence m'est due ?

M. CLÉONTE, *à madame Cléonte.*

Mais, j'entends que, quand une fois on est convenu d'une chose, on n'aille point chercher de détours.

MADAME CLÉONTE, *montrant Mondor.*

Si vous saviez de quelle façon monsieur pense, et s'il me convenoit de vous l'expliquer....

MONDOR, *à M. Cléonte.*

Rien ne peut la fléchir.

M. CLÉONTE, *à madame Cléonte.*

Si je savois ? si je savois ?.. Parbleu ! me croyez-vous imbécille ?.. (*Montrant Mondor.*) Apprenez que monsieur me fait honneur en voulant s'allier à moi.

MADAME CLÉONTE.

Je vous dis que c'est m'offenser....

M. CLÉONTE, *l'interrompant.*

Par où donc vous offense-t-il ? Voilà de plaisantes raisons.

MONDOR.

Non, monsieur, non ; c'est perdre votre temps : rien ne peut la toucher.

M. CLÉONTE, *à madame Cléonte.*

Faut-il que je vous en prie, moi, et que je me mette à genoux ? Il me semble que quand un mari veut quelque chose, ce n'est point à sa femme à le contredire.

MONDOR, *à part.*

Sa femme !... (*Bas, à Crispin.*) Crispin, je suis mort !

CRISPIN, *bas.*

Voilà une belle étourderie !

M. CLÉONTE, *à madame Cléonte.*

Que diable ! quand je parle....

MADAME CLÉONTE, *l'interrompant.*

Ne vous emportez pas ; je ne dirai plus rien. Je vais m'armer de patience.

MADEMOISELLE CLÉONTE.

Il faut que nous en ayons terriblement de patience, nous, pour voir, de sang froid, vos façons d'agir.... (*A Mondor.*) En tout cas, ne vous alarmez point, Mondor. Le consentement de mon frère nous suffit.

L'ASSESSEUR, *montrant madame Cléonte.*

Celui de madame est indispensable.

MADEMOISELLE

Vaines prétentions, mon
tout l'univers se déclareroit
Mondor aujourd'hui.

L'ASSESSI

Nous verrons qui l'empoi

M. CLÉON

Allons, assesseur, on voi
que vous vous flattiez en vai

MONDO

Non, monsieur.... Je vois
fausse démarche; c'est à m
d'éteindre dans sa naissan
crète. Quoi qu'il en soit, vo
parler de moi, et je ne troul

(

Pyrante.) Mais voilà heureusement votre oncle. J'espère que sa présence va concilier toutes choses.

CRISPIN, *à part.*

Il ne sera pas si habile.

SCÈNE XXII.

PYRANTE, M. CLÉONTE, MADAME CLÉONTE, MADEMOISELLE CLÉONTE, MONDOR, L'ASSESSEUR, CRISPIN.

PYRANTE, *à M. Cléonte.*

Bon jour, Cléonte, bon jour.

M. CLÉONTE.

Vous venez fort à propos, notre cher oncle; et l'on vous attend ici avec impatience.

PYRANTE.

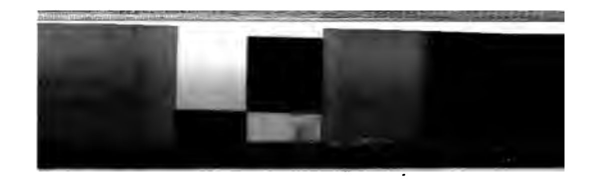
Parlez-moi un peu haut, je vous prie; car, depuis un an, que je ne vous ai vu, l'ouïe m'est devenue un peu dure.... Bon jour.... (*Regardant madame Cléonte.*) Eh! qu'est-ce que j'aperçois? Suivant le portrait que mon neveu m'a fait, voilà l'aimable enfant que nous allons marier? Je ne saurois la méconnoître. Oui, c'est elle, sans doute.... (*A madame Cléonte, en voulant l'embrasser.*) Permettez....

M. CLÉONTE, *l'interrompant et l'arrêtant.*

Qu'est-ce que vous dites donc? ce n'est pas là...

PYRANTE, *l'interrompant à son tour.*

Elle est vraiment bien brillante, bien parfaite.



M. CLÉONTE.

Oui; mais c'est ma femme.

PYRANTE, *sans l'entendre.*

Il faut songer à terminer. (*A madame Cléonte.*) Serez-vous bien aise d'être mariée, mademoiselle?

M. CLÉONTE.

Je vous dis encore une fois....

PYRANTE, *l'interrompant, sans l'entendre.*

Je ne demande pas mieux. Terminons. Il n'y a qu'à faire venir le notaire.

M. CLÉONTE, *lui montrant mademoiselle Cléonte.*

C'est ma sœur, que voilà, dont il s'agit.

MADEMOISELLE CLÉONTE, *à Pyrante.*

Monsieur me paroît aussi mal partagé du côté de la vue que du côté de l'entendement. Le portrait que vous a fait Mondor devoit vous donner d'autres lumières; et c'est moi que vous devriez y reconnoître.

PYRANTE.

Je n'entends pas.

M. CLÉONTE, *parlant très haut, en lui montrant mademoiselle Cléonte.*

C'est celle-ci qui est à marier. (*Lui montrant madame Cléonte.*) Celle-là, que vous voyez, est ma femme.

PYRANTE.

Elle est votre femme? Eh! mais, en ce cas-là, mon neveu n'a rien à y prétendre.

M. CLÉONTE.

Je le compte bien comme cela.

[redacted]

PYRANTE.

Quel galimatias me faites-vous donc?

M. CLÉONTE.

Eh! morbleu! c'est vous qui le faites, le galimatias.

PYRANTE.

Bon! bon! bon! fort bien! (*A Mondor, en montrant mademoiselle Cléonte.*) C'est donc mademoiselle?

MADEMOISELLE CLÉONTE.

Vous voilà au fait.

MONDOR, *à Pyrante.*

Oui, mon oncle, c'est de mademoiselle que j'ai entendu vous parler.

M. CLÉONTE, *à Pyrante.*

Oui.

MONDOR, *à Pyrante.*

Mais autant la vivacité de ma passion me faisoit désirer d'obtenir ce que j'aime, autant mon respect m'en éloigne à présent. Elle a des engagements que je ne puis rompre. (*Montrant l'assesseur.*) Monsieur l'assesseur, que vous voyez, l'aime depuis long-temps, et elle ne doit point être insensible pour lui. Je ne troublerai point de si parfaites amours; je lui cède à jamais la place. Mon partage est un exil éternel.

(*Il s'en va avec Crispin.*)

SCÈNE XXIII.

M. CLÉONTE, MADAME CLÉONTE, MADEMOISELLE CLEONTE, L'ASSESSEUR, PYRANTE.

PYRANTE, *à part.*

COMMENT!

MADEMOISELLE CLÉONTE, *à part.*

Quel travers! Eh quoi! il me fuit?

L'ASSESSEUR, *à part.*

Ah! ah! le voilà parti.

M. CLÉONTE, *à madame Cléonte.*

Eh bien! vous êtes contente, ma femme? Voilà sans doute de quoi vous êtes cause.

MADAME CLÉONTE, *en souriant.*

Vous êtes le maître, monsieur, de le faire revenir.

PYRANTE.

Je ne sais pas d'où la rupture peut provenir; mais ce mariage-là ne m'a pas l'air de se faire. Tout ce que je puis vous dire à cela, c'est que, premièrement, il faut prendre les jeunes gens comme ils sont, et leur passer un peu quelque chose; et, d'ailleurs, c'est que... Ah! çà, puisqu'il est ainsi, votre serviteur : je vous laisse.

L'ASSESSEUR.

Votre serviteur.

(Pyrante s'en va.)

SCÈNE XXIV.

M. CLÉONTE, MADAME CLÉONTE, MADEMOISELLE CLÉONTE, L'ASSESSEUR.

M. CLÉONTE, *à part.*

Je n'ai jamais entendu parler de chose pareille.

L'ASSESSEUR, *paroissant un peu rêver.*

Cela est singulier, en effet.

M. CLÉONTE.

Un homme fait des démarches avec une activité étonnante : il presse, il supplie, il fait venir ses parents ; et quand tout semble décidé, il se retire, et dit qu'on n'entendra jamais parler de lui.

L'ASSESSEUR.

Écoutez donc : quelque passion que l'on ait, quand il s'agit de terminer, il n'y a personne qui ne tremble ; et à présent que je reste seul, je vous avoue, moi, que je ne sais plus qu'en dire.

MADEMOISELLE CLÉONTE.

Après vos plaintes et vos tracasseries, quel est donc ce discours?

M. CLÉONTE, *à l'assesseur.*

Je vous conseillerois encore de vous faire prier! Voilà peut-être ce qui pouvoit vous arriver de plus heureux.

MADEMOISELLE CLÉONTE, *à l'assesseur.*

Vous pouvez dire que vous l'échappez belle.

L'ASSESSEUR.

Il semble, effectivement, que la destinée ait travaillé pour moi en cette occasion. Allons, ma chère Cléonte, unissons-nous.

MADEMOISELLE CLÉONTE.

Unissons-nous.

MADAME CLÉONTE.

A présent que le mariage de ma belle-sœur est conclu, je pourrois vous faire une confidence: mais ma fidélité n'en seroit pas plus sûre, et cela ne serviroit qu'à troubler votre repos.

M. CLÉONTE.

Qu'est-ce à dire?

MADAME CLÉONTE.

Venez, venez, je prendrai mieux mon temps pour vous en informer.

VAUDEVILLE.

Tel amant croyoit tout facile,
Qui ne reçoit que des mépris,
Et dont l'espoir est inutile.
Quel chagrin de s'être mépris!
Tel autre, qui n'osoit s'attendre
A la plus légère faveur,
Est mis au comble du bonheur.
Qu'il est heureux de se méprendre!

Les filles, quand on les marie,
Ne rêvent que jeux et que ris;
On les tire de rêverie.
Quel chagrin de s'être mépris!

La victime plaintive et tendre
Croit que c'est un malheur sans fin;
Mais elle est veuve, un beau matin.
Ah! quel bonheur de se méprendre!

Sur les bons tours de sa voisine,
Sur la sottise des maris
Chacun a la vue assez fine;
Bien peu de gens s'y sont mépris:
Mais ce que j'ai peine à comprendre,
C'est qu'on voit ces avantageux
Sur ce qui se passe chez eux
Être les seuls à se méprendre.

Colin choisit, pour être père,
Colette, dont il est épris.
Au bout de six mois elle est mère.
Quel chagrin de s'être mépris!
Au benêt l'on sait faire entendre
Que six mois c'est terme complet.
Colin se croit père en effet.
Qu'il est heureux de se méprendre!

Croyant voir l'objet de sa flamme,
Au bal, sous un domino gris,
Un époux aborde sa femme.
Quel chagrin de s'être mépris!
Elle, après, le croyant surprendre,
Sous un masque au sien ressemblant,
Trouve, au lieu de lui, son galant.
Ah! quel plaisir de se méprendre!

Un auteur nous lit une pièce;
Nous la jugeons pièce de prix,

[redacted]

Vous la jugez d'une autre espèce.
Quel chagrin de s'être mépris !
Une autre, que nous n'osions prendre,
Et que nous donnons en tremblant,
Peut avoir un succès brillant.
Qu'il est heureux de se méprendre !

Dans les bras de sa jeune femme
Le plus fat de tous les maris
Croit que c'est lui seul qui l'enflamme,
Et qu'il ne s'est jamais mépris.
Le sommeil qui vient la surprendre,
Par malheur, trahit son sècret.
Son rêve fut tant indiscret,
Que l'époux ne put s'y méprendre.

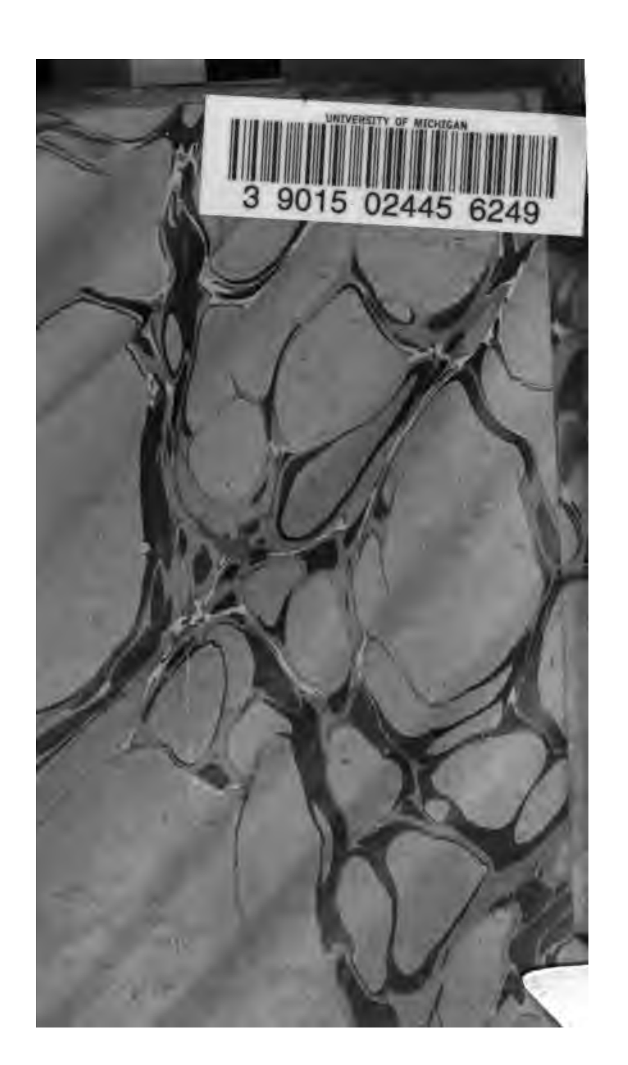
Un jeune fat, dont la chimère
Est d'être plus beau qu'Adonis,
Croit que c'est le seul art de plaire.
Quel bonheur de s'être mépris !
Mais un refus lui vient apprendre
Que l'on ne plaît point sans esprit :
Tout son bonheur s'évanouit.
Qu'il est fâcheux de se méprendre !

Pour se venger d'une coquette,
Un jour, on instruit son époux
Qu'avec le beau Damon, seulette,
Souvent elle est en rendez-vous.
Le mari, qui veut les surprendre,
Suit de sa femme tous les pas.
Il la surprit avec Licas,
Et se méprit sans se méprendre.

FIN DE L'ÉTOURDERIE.

TABLE
DES PIÈCES ET DES NOTICES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU DIXIÈME VOLUME.


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 02445 6249